





VIE DE DEMOSTHÈNE,

AVEC

DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

Toutes mes éditions classiques étant collationnees sur les éditions les plus récentes et les plus renommées, principalement sur celles de l'Allemagne, sont supérieures à celles qui ont jusqu'ici paru en France à l'usage des classes.

Toute contrefaçon sera poursuivie conformément aux lois. Les exemplaires sortis de mes presses sont tous revêtus de ma griffe.




BIBLIOTHÈQUE
DE LA
VILLE DE
LYON


LYON
1893



ΔΗΜΟΣΘΕΝΗΣ

E. Rey D.t Lith. de Villain.

VIE
DE
DÉMOSTHÈNE,

AVEC

DES NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES

ET UN CHOIX DES JUGEMENS

PORTÉS SUR SON CARACTÈRE ET SES OUVRAGES;

PAR M. A. BOULLÉE,

ANCIEN MAGISTRAT, MEMBRE TITULAIRE DE L'ACADÉMIE DE LYON, MEMBRE CORRESPONDANT DES ACADÉMIES DE TURIN ET DE DIJON, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE ACADÉMIQUE DE CHAMBÉRY, ET DE PLUSIEURS AUTRES SOCIÉTÉS SAVANTES ET LITTÉRAIRES.

Ornée d'un Portrait de l'Orateur.



Nemo est orator qui se Demosthenis similem esse nolit.

(Cic., *de Opt. gen. orat.*, cap. I.)

PARIS,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE

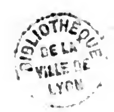
DE A. POILLEUX, ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 57.

1834.

IMPRIMERIE DE MADAME VEUVE POUSSIN,
RUE ET HÔTEL MIGNON, 2, F. S.-G.

AVANT-PROPOS.



La gloire de Démosthène, aussi vraie, aussi historique que celle de Cicéron, est demeurée moins universelle, et, si l'on peut parler ainsi, moins populaire. Tandis qu'aucun genre d'hommage littéraire et bibliographique n'a manqué à l'orateur romain, que des écrivains distingués de toutes les nations se sont disputé l'honneur d'écrire sa vie (1) : tandis que ses pensées,

(1) On possède, indépendamment de sa Vie par Plu-

ses bons mots, les anecdotes qui lui sont propres, ont été recueillis à diverses reprises et sous toutes les formes; à peine l'éloquent adversaire de Philippe, le plus ferme et le dernier appui de la liberté d'Athènes, l'homme dont le nom réveille au plus haut degré les idées du patriotisme, du courage civil et du génie oratoire, a-t-il rencontré jusqu'à ce jour un biographe digne de lui. Qui se bornerait à étudier sa vie dans Plutarque, n'aurait qu'une idée fort incomplète des actions et des événemens qui la remplirent. En négligeant trop d'enchaîner ces actions et ces événemens à l'histoire générale de la Macédoine

---

tarque et de plusieurs autres, deux histoires fort complètes de Cicéron : l'une est de l'anglais Middleton (Dublin, 1741, 2 vol. in-8°); l'autre a été publiée en français par Morabin (1745, 2 vol. in-4°). Ce dernier écrivain publia aussi en 1725, une histoire de l'exil de Cicéron. L'abbé Macé avait donné en 1714 et 1715, une *Histoire des quatre Cicéron*.

et de la Grèce, le philosophe de Chéronée en a beaucoup affaibli l'importance. Sa narration, si recommandable d'ailleurs par le mérite de la fidélité et l'intérêt des détails, manque, en général, de ces notions approfondies, de ces investigations lumineuses, à l'aide desquelles l'historien prépare l'opinion de son lecteur sur les hommes et sur les choses. L'absence d'ordre dans la présentation des faits, de critique et de discernement dans le choix des particularités, s'y laisse en outre trop fréquemment apercevoir. Photius, Zosime et Suidas, n'ont laissé sur Démosthène que des fragmens incomplets, dignes tout au plus du nom de notices. Libanius a bien moins été son biographe que son panégyriste. Ses *Déclamations*, fécondes en traits d'enthousiasme, en accens d'admiration, fournissent peu de lumières vraiment historiques touchant la vie et le caractère de

l'orateur. Les mêmes observations s'appliquent à Lucien, en admettant que ce spirituel écrivain soit réellement l'auteur de l'Eloge de Démosthène qui nous a été transmis sous son nom. Denys d'Halicarnasse enfin, s'est plus attaché à faire ressortir les qualités de son style et la perfection de son éloquence, qu'à décrire ses mœurs et les particularités de son histoire.

La littérature moderne n'a point fait disparaître l'importante lacune que je viens de signaler. L'ouvrage allemand de M. le docteur Becker, intitulé : *Démosthène considéré comme homme d'état et comme orateur* (1), ouvrage plein d'ailleurs de re-

(1) La première édition de la monographie de M. le docteur Becker sur Démosthène, a été publiée en 1815 (*Halle ünd Leipzig*, 2 vol. in-8°); il n'a paru jusqu'ici de la seconde édition que le premier volume, qui contient une nomenclature fort étendue des éditeurs, commentateurs et traducteurs de Démosthène. Cet ouvrage n'a jamais été traduit en français.

cherches savantes et d'aperçus ingénieux, ne peut être regardé comme une biographie complète de Démosthène (1). L'auteur a heureusement agrandi le cadre de Plutarque et rattaché avec art l'histoire de l'orateur à celle de son puissant antagoniste. Mais quelques faits essentiels manquent de développement; plusieurs circonstances intéressantes y sont entièrement négligées. Un désavantage non moins grave, à mon avis, procède du plan arbitrairement adopté par M. Becker. En réservant à une autre partie de son livre l'examen des ouvrages de Démosthène, il s'interdit dans celle-ci, toute citation de ses harangues, tout jugement caractéristique de leur mérite, et l'on sent assez quel vide cette distribution doit apporter à l'histoire d'un

(1) M. Becker lui-même dit dans sa préface qu'il n'a publié cette Vie de Démosthène qu'à titre d'abrégé.

orateur dont la vie n'est pas moins dans ses discours que dans les actions qu'elle offre à l'intérêt et à l'attention de la postérité. Les autres écrits publiés sur le prince des orateurs grecs, depuis la renaissance des lettres, n'ont guère fait que reproduire les notions biographiques rassemblées par Plutarque. Une égale insouciance n'a pas permis de recueillir ses bons mots, ses piquantes reparties, encore épars dans les volumineux écrits de l'antiquité.

Plusieurs causes concourent à expliquer cette apparente infériorité d'illustration de l'orateur grec par rapport à l'écrivain romain. La principale sans doute se tire de l'idiome dans lequel Démosthène a prononcé ses immortels discours, idiome moins répandu que la langue latine, et dont la possession imparfaite nuit à l'exactitude de leur conception, ou oblige le

lecteur à recourir à une version souvent infidèle ou décolorée, qui en affaiblit le sens et conséquemment l'intérêt. « Nous lisons Cicéron, dit un critique moderne, avec plus d'aisance et, par cette raison, avec plus de plaisir. » Ajoutons que l'intelligence de Démosthène peut difficilement se passer d'une connaissance approfondie des mœurs, des usages, des institutions d'Athènes, connaissance qui n'est point vulgaire parmi nous, et dont la privation rend également compte de l'empressement moins universel avec lequel ses ouvrages sont recherchés, et, par suite, de l'indifférence des biographes, des compilateurs et des critiques.

Le goût d'une littérature étrangère s'accroît naturellement dans la même proportion que la connaissance de la langue qui sert à en pénétrer les beautés. Depuis que

l'enseignement du grec est devenu, pour ainsi dire, universel en France, les écrits d'Homère, de Sophocle, de Xénophon, de Thucydide, sont plus recherchés, parce qu'ils sont mieux appréciés. La gloire de Démosthène est appelée par-dessus toute autre à profiter de cette prédilection croissante pour le bel idiome dont la possession paraissait au judicieux Rollin le fondement nécessaire de toute véritable érudition (1). Ecrivain moins fleuri et surtout moins varié que Cicéron, il compense ce désavantage par des qualités spéciales, et par un genre d'éloquence beaucoup mieux approprié que celui de son rival au caractère éminemment positif des sociétés modernes. « Si les Philippiques de Démosthène, continue Hugues Blair (2), étaient

(1) *Traité des études*, liv. I, chap. 2.

(2) *Cours de rhétorique*, chap. 25 et 26.

prononcées devant une assemblée anglaise, elles convaincraient et persuaderaient encore aujourd'hui. Le style rapide, le raisonnement serré, le dédain, l'indignation, la hardiesse, la liberté qui les animent constamment, en rendraient le succès infaillible devant toute assemblée moderne. Je doute qu'on pût en dire autant des discours de Cicéron, dont l'éloquence, quelque belle et quelque conforme qu'elle soit au goût des Romains, approche le plus souvent de la déclamation, et s'éloigne davantage du ton avec lequel nous exigeons qu'on traite aujourd'hui les affaires sérieuses et les questions importantes (1). »

Indispensable à l'orateur qui aspire à se fortifier dans l'art de la parole, la médi-

---

(1) « Depuis que j'ai vu des assemblées délibérantes, dit aussi Laharpe, j'ai cru voir que la manière de Démosthène y serait peut-être plus puissante dans ses effets que celle de Cicéron. » (*Cours de littérature*, liv. II, chap. 4.)

tation des ouvrages de Démosthène est une source inépuisable d'instruction pour l'administrateur et pour l'homme d'état. Ils offrent au moraliste des observations pleines de justesse et de sagacité sur les mouvemens secrets et les faiblesses du cœur humain. Il n'est pas jusqu'à l'écrivain qui n'ait un fruit immense à retirer de l'étude et de l'imitation d'un style dont Denys d'Halicarnasse, Quintilien et M. Brougham (1) ont si bien analysé le mécanisme et démontré la prodigieuse perfection. Quelle hardiesse dans les tours, quel éclat dans les formes ! Quelle précision imposante, et pourtant quel mouvement, quel feu dans cette diction toujours claire, rapide et animée ! Mais surtout, quelle puissante dialectique, quel art à lier les

(1) Voyez, aux *Jugemens*, celui de cet homme d'état sur l'éloquence de Démosthène.

faits aux raisonnemens, et quel habile emploi des circonstances! Démosthène est le manuel des orateurs politiques, comme Tacite est celui des princes et des historiens, et c'est une vérité dont l'illustre lord que je viens de citer était bien pénétré, lorsqu'il recommandait instamment, il y a peu d'années, aux jeunes gens qui aspirent à se distinguer dans la carrière parlementaire d'étudier la langue grecque, afin de lire dans l'original même ces admirables harangues dont aucune traduction ne saurait rendre exactement la force et la beauté.

J'ai espéré que le public me saurait quelque gré de faire mieux connaître un orateur que l'antiquité a salué d'une juste admiration, et dont la renommée ne peut que s'accroître à mesure qu'une étude plus approfondie de ses ouvrages fera pénétrer

dans toutes les classes des lecteurs le sentiment de leur utilité réelle et des fruits attachés à leur méditation.

Il me reste maintenant à donner quelques explications sur les divers élémens que j'ai fait entrer dans cette monographie historique.

Je n'ai rien négligé pour que la vie de l'orateur, qui forme le plus essentiel de ces élémens, fût plus complète qu'aucune des biographies qui l'ont précédée. Dire que Plutarque a été mon principal guide dans le cours de cette histoire, c'est offrir à mes lecteurs une garantie imposante de l'exactitude et de la fidélité que j'ai voulu y faire présider. Mais sa Vie de Démosthène, ainsi que je l'ai remarqué, est loin de présenter une exposition détaillée, un ensemble satisfaisant des événemens qui se rattachent à l'existence politique et oratoire de

ce grand homme. J'ai complété sa narration à l'aide des documens essentiels que m'ont fournis les historiens qui ont écrit sur l'époque où fleurit Démosthène, et surtout les harangues mêmes de cet orateur et d'Eschine, et de quelques notions caractéristiques que j'ai empruntées aux sophistes grecs appartenant à des temps moins éloignés. Parmi les écrivains modernes que j'ai mis à contribution, je dois citer Rollin, Gillies, Auger, Heeren, Ségur, Belin de Ballu et Olivier (de Marseille), auteur d'une histoire estimée de Philippe de Macédoine.

Je ne parlerai pas du style de cette composition historique : c'est au public à le juger. J'ai tâché de lui conserver, autant que possible, cette simplicité vraie, le seul ornement qui convienne à la biographie d'un personnage antique, et cette clarté qui permet au lecteur de saisir sans contention

d'esprit la chaîne variée des événemens qui se déroulent sous ses yeux.

J'ai relégué dans des notes nombreuses et souvent étendues, tous les faits d'un ordre secondaire, ainsi que les explications ou les développemens nécessaires à l'intelligence du texte. Parmi ces notes, il en est une surtout qui se recommande à l'attention du lecteur, et que, soit par ce motif, soit à raison de son importance matérielle, j'ai cru devoir placer à la suite de la Vie: c'est celle relative à l'état moderne de l'île de Calaurie, où périt Démosthène; je la dois à l'obligeance d'un savant aussi distingué que modeste, M. Vietty, membre de la Commission scientifique envoyée en Morée.

Je ne me dissimule pas que ce système d'annotation, appliqué à un ouvrage d'histoire, peut souffrir quelques objections critiques. On lui trouvera le tort d'affai-

blir, en le divisant, l'intérêt de la narration et d'appauvrir la substance même du récit de notions utiles à son complément.

Ce reproche n'est peut-être pas sans conséquence. Mais, quand je n'aurais pas en ma faveur la grave autorité de Bayle, qui a employé cette méthode avec succès dans son Dictionnaire, et celle de quelques autres historiens modernes, je me croirais justifié par l'esprit même d'une publication dont le but a surtout été d'être utile, et de rassembler le plus grand nombre des notions qu'un cadre aussi intéressant, aussi vaste, pouvait raisonnablement comporter. Or, l'usage de notes marginales m'a paru merveilleusement favorable à ce dessein. Des détails et des particularités sont déplacés dans un texte historique; ils altèrent l'unité du sujet et nuisent également à la dignité et au mouvement de la narration. Dans un siècle d'ailleurs où la littérature

classique jouit d'une faveur au moins équivoque, quel critique pourrait sérieusement me blâmer d'avoir séparé deux choses fort distinctes de leur nature, à savoir, le drame historique qui s'adresse à toutes les classes du public, et cet appareil scientifique, qu'on est convenu d'appeler de l'érudition, objet d'une insouciance plus insurmontable peut-être que réfléchie de la part du commun des lecteurs ?

Un choix judicieux et impartial parmi les nombreux jugemens, tant anciens que modernes, portés sur le caractère et les ouvrages de Démosthène, répondait naturellement à l'esprit de cette composition. Après avoir mis le lecteur en mesure de prendre une opinion sur cet orateur par un récit fidèle des circonstances de sa vie; après lui avoir fourni, pour ainsi dire, l'occasion de se faire juger lui-même par

de nombreuses citations de ses ouvrages, et par l'expression personnelle de sa philosophie politique, il convenait en effet de rendre compte des impressions que les écrivains des différens âges ont reçues de sa conduite et de ses écrits. Mais pour faire produire à cette compilation son véritable fruit, pour empreindre les rapprochemens qu'elle présente du degré d'intérêt dont ils sont susceptibles, il fallait la restreindre à des proportions convenables, éviter d'inutiles redites, et ne mettre en relief que les opinions exprimées sur les points dominans du caractère personnel ou oratoire de Démosthène. Tel est l'esprit qui a présidé à ce choix. Quelques-uns des jugemens qui y figurent sont peu connus; j'ai pensé que cette circonstance même aurait quelque attrait pour le public, et donnerait à cette partie de ma publication un nouveau degré d'importance. Il ne saurait

d'ailleurs être sans intérêt de recueillir l'opinion d'écrivains même vulgaires, sur un mérite aussi éminent que celui de Démosthène, et d'étudier l'influence que ses actions et ses ouvrages ont pu exercer sur des appréciateurs d'un ordre moins élevé. Parmi ces jugemens, deux surtout sont conçus dans un esprit de dénigrement assez remarquable (1). Comme ils sont écrits d'ailleurs avec esprit, et qu'ils renferment quelques idées judicieuses, l'impartialité tout historique que je me suis imposée ne m'a pas permis de les négliger. Plusieurs enfin sont exprimés sous la forme de parallèles, forme éminemment favorable à la production de toute opinion qui a pour objet d'apprécier un talent ou un caractère (2).

---

(1) Voyez les Jugemens du P. Nigronius et de Voyer d'Argenson.

(2) L'usage de recueillir les jugemens portés sur un

Ces deux parties de mon ouvrage sont précédées d'un Discours que j'ai extrait de la version anglaise des Harangues de Démosthène, publiée par Th. Leland, en 1756, version justement estimée. C'est la première fois que ce discours est traduit en français. Un tableau rapide, mais fidèle, de la situation de la Grèce avant l'avénement de Philippe au trône de Macédoine, y sert de préambule à des observations aussi profondes que neuves et originales, touchant l'éloquence ancienne. Un jugement plein de justesse et de pénétration sur celle de Démosthène en particulier, qui le termine, rattache plus directement encore ce

---

écrivain de l'antiquité, était autrefois très répandu parmi les savans, qui désignaient ce genre de travail sous le titre de *Testimonia*. Il a été appliqué en particulier à Démosthène par J. Wolf, l'un des plus élégans traducteurs de ses harangues, et, plus récemment, par M. Ch. Durand, dans son *Cours d'éloquence*, publié en 1828.

bel œuvre de critique à l'objet de ma publication.

Tel est le plan, tel est l'esprit du livre que j'abandonne au jugement du public (1). Puisse ce faible, mais consciencieux hommage, rendu à une des plus hautes illustrations de l'antiquité, ne point sembler trop indigne du grand nom sous la protection duquel il se présente, et mériter à ce titre l'indulgence des amis des études classiques, source féconde et pure de tout ce que les arts et la littérature modernes ont produit de grand et de beau !

(1) Je devais originairement publier cet ouvrage de concert avec M. Péricaud, bibliothécaire de la ville et membre titulaire de l'académie de Lyon. N'ayant pu me rencontrer avec lui sur quelques points essentiels de notre travail, je me suis déterminé à livrer séparément à l'impression la partie qui m'était propre. Je n'en forme pas moins des vœux sincères pour que le public ne soit pas long-temps privé du produit des recherches de ce laborieux et zélé bibliographe.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(Traduit de l'anglais de Th. Leland.)

Tirer de son assoupissement un peuple renommé pour sa justice, son humanité, sa bravoure, mais à beaucoup d'égards, dégénéré et corrompu ; dérouler à ses yeux l'image des dangers auxquels l'exposent la mollesse, la trahison et la corruption ; signaler à sa sollicitude l'ambition et la perfidie d'un ennemi étranger et puissant ; rappeler à son souvenir la gloire de ses ancêtres ; relever son courage, rétablir en son sein la vigueur et l'harmonie, corriger ses abus, raffermir sa discipline, réchauffer et fortifier en lui les impressions généreuses du patriotisme et de l'esprit public : tel est

l'immense objet dans lequel les Harangues de Démosthène furent originairement composées.

§ I. Pour l'intelligence de ces harangues, et celle, en général, des efforts que ce grand orateur ne cessa de déployer en vue de l'indépendance de sa patrie, il importe au lecteur d'avoir une connaissance sommaire des intérêts divers des Etats qui composaient la Grèce; des rapports qui les unissaient; surtout des divisions qui s'étaient élevées entre eux; car c'est sur ces divisions que Philippe fonda l'espoir du succès de ses attentats contre leurs libertés.

Ces Etats étaient Lacédémone, Athènes et Thèbes.

Lacédémone, illustre par ses anciens rois, avait acquis sous le règne de Lycurgue une splendeur nouvelle. La sagesse de la constitution établie par ce grand législateur, et le respect inviolable avec lequel ses lois étaient observées, préservèrent ce royaume de ces divisions intestines qui désolèrent les autres contrées. La tempérance remarquable de Sparte, la sévérité de sa discipline, son patrio-

tisme et sa sollicitude pour l'indépendance et la prospérité des Etats voisins, la firent long-temps révérer comme la mère de la Grèce. Cependant sa constitution n'était point exempte de défauts. Son gouvernement se ressentait du caractère de ses habitans, qui étendaient à leurs alliés cette austérité rigide dont ils usaient les uns envers les autres. Ils étaient, en outre, portés au métier des armes, et leur constitution exigeait des guerres continuelles pour son propre maintien. Ces motifs rendaient leur domination difficile à supporter, et favorisaient l'ambition des Athéniens, leurs rivaux, qui, quoique constitués plus anciennement en corps de nation, avaient vécu depuis plusieurs années, à raison de leur faiblesse et de leurs divisions, sans aucune pensée de suprématie.

Athènes était originairement gouvernée par des rois; le dernier d'entre eux avait sacrifié sa vie pour le salut de son pays. Après sa mort, les Athéniens saisirent cette occasion pour abolir la royauté, et instituèrent leurs archontes perpétuels, lesquels étaient renouvelés tous les dix ans, et, par la

suite, au bout d'un an de magistrature. Mais cette république ne reçut une organisation complète que lorsque Solon ranima, par de sages lois, le goût du travail et de l'agriculture, ouvrit des débouchés au commerce, enseigna aux habitans de la campagne les moyens de s'enrichir, et réussit à contenir la licence populaire par les règles de la justice, de l'ordre et de la discipline. Athènes, ainsi réformée, était en pleine voie d'agrandissement et d'illustration, lorsqu'un de ses citoyens parvint à s'emparer du pouvoir suprême. Les efforts des Athéniens pour reconquérir leur indépendance contre les successeurs de cet homme, occasionèrent la guerre de Perse, dont les glorieux exploits sont trop connus pour avoir besoin d'être rapportés. Les victoires de Marathon, de Salamine, de Platée, dont les Athéniens revendiquèrent le principal honneur, fixèrent le génie de ce peuple, lui inspirèrent les plus hautes notions de la gloire et de l'honneur, et le préparèrent enfin à devenir l'arbitre suprême des destinées de la Grèce.

Sparte était portée à reconnaître la suprématie maritime des Athéniens; mais ceux-ci voulaient

être absolus en tout. A peine eurent-ils délivré la Grèce des Barbares, qu'ils songèrent à se mettre en devoir de l'opprimer à leur tour. Ils se faisaient appeler les protecteurs des villes de la Grèce; mais ils se comportaient comme leurs maîtres, jusqu'à ce qu'enfin Sparte, obsédée par les plaintes de plusieurs Etats contre la tyrannie d'Athènes, commença la fameuse guerre du Péloponèse, qui dura vingt-sept ans avec des chances variées. La malheureuse expédition des Athéniens en Sicile porta le premier coup à leur puissance; la victoire de Lysandre à OEgos-Potamos acheva de la ruiner.

Par cet événement, la Grèce ne fit que changer de maîtres. Lacédémone recouvra sa supériorité première; mais son nouveau règne ne dura que trente ans. Telle était la prévention qui possédait les Spartiates en faveur de leur forme de gouvernement, qu'ils s'efforcèrent d'abolir partout la démocratie; et, pendant qu'ils imposaient à Athènes la domination de leurs tyrans, ils établissaient dans les autres Etats le gouvernement des Dix, composé d'hommes dévoués à leurs intérêts. Ainsi ils devenaient plus absolus, mais en même temps plus odieux. Leur

prospérité leur fit trop présumer de leur puissance; ils employèrent leurs forces à soutenir les prétentions du jeune Cyrus. Agésilas, leur souverain, fut envoyé en Perse, où le Grand Roi ne put s'opposer à ses progrès qu'en subornant les Grecs, et en soulevant, par ce moyen, des ennemis contre Sparte.

Les Grecs prêtèrent facilement l'oreille à ses sollicitations. Les Athéniens, à la tête des mécontens, résolurent de tout hasarder pour recouvrer la liberté; et, sans réfléchir à leur dernière condition, si malheureuse, ils essayèrent d'affronter l'Etat qui les y avait réduits. Ils tirèrent si habilement parti de la faute que les Spartiates avaient commise en attaquant le Grand Roi, que, réunissant leurs forces à la flotte perse, ils les taillèrent en pièces, reconstruisirent leurs murailles, et ne posèrent les armes qu'après que les Lacédémoniens se furent obligés, par un traité solennel, à rendre aux villes grecques leur indépendance. Vainement les Lacédémoniens se piquèrent-ils de générosité volontaire en cette circonstance : il paraît que la crainte seule, en effet, les contraignit à cette éman-

cipation, car ils saisirent, quelque temps après, l'occasion d'opprimer Thèbes, quoique expressément comprise dans le traité. Cette conduite souleva contre eux les Etats de la Grèce. Les Athéniens, fidèles à la haine et à la jalousie invétérées qu'ils nourrissaient à leur égard, sentimens fortifiés en dernier lieu par la tentative d'un de leurs généraux pour s'emparer de leur port, les Athéniens se mirent cette fois encore à la tête de la confédération, et prirent à leur charge toutes les dépenses de la guerre. Leurs armes vainquirent sur terre et sur mer, à Corinthe, à Naxos, à Corcyre, à Leucade. Les Spartiates se virent donc obligés de rentrer en négociation, et les villes de la Grèce recouvrèrent une entière indépendance. Ces efforts hardis des Athéniens pour abattre la puissance lacédémonienne et pour reconquérir leur ancienne supériorité, sont fréquemment exaltés par les discours de Démosthène, comme de glorieux effets de leur sollicitude pour les libertés de la Grèce.

La paix venait d'être conclue, et les Grecs avaient la plus belle espérance d'en jouir, quand les Thé-

bains, se levant soudain, manifestèrent à leur tour la prétention de dominer la Grèce.

Dès les temps reculés, Thèbes avait déjà pris rang parmi les Etats les plus considérables. L'apathie et la lenteur propres à ses habitans les avaient empêchés pourtant d'aspirer à aucune prééminence. Dans la guerre perse, ils avaient même eu la bassesse de s'unir aux Barbares; et, pour se mettre à couvert du ressentiment des Athéniens à raison de cette conduite, ils avaient fait ensuite alliance avec Sparte, et s'étaient maintenus dans cette position durant le cours entier de la guerre du Péloponèse. Cependant ils changèrent encore de parti, et eurent quelques démêlés avec les Lacédémoniens. L'occupation de leur citadelle par ce dernier peuple, et la reprise qui en fut opérée par les soins de Pélopidas, avaient occasioné une inimitié profonde entre les deux Etats. Les Thébains, naturellement forts et robustes, ayant acquis de l'expérience depuis la guerre du Péloponèse (temps pendant lequel ils s'étaient exercés sans relâche au métier des armes), commencèrent enfin à en-

tretenir des idées de domination. Ils refusèrent d'accéder au traité conclu par les Athéniens, à moins que leur ville ne fût reconnue en qualité de capitale de la Béotie. Ce refus n'eut pas seulement pour effet de les exposer au courroux du roi de Perse, qui était particulièrement intéressé à ce que les Grecs vécussent en paix ; mais il souleva contre eux Athènes, Sparte et en réalité la Grèce entière. Les Lacédémoniens leur déclarèrent la guerre, et ne doutant pas qu'une victoire ne fût facile sur ce peuple abandonné de ses alliés, ils ouvrirent à leurs troupes un large passage sur le territoire de Thèbes. Ce fut alors que la gloire d'Epaminondas brilla de tout son éclat. Il se mit à la tête des Thébains, rencontra l'ennemi à Leuctres, où il lui fit essuyer une déroute complète. Il marcha alors sur le Péloponèse, et faillit se rendre maître de la ville de Sparte. Il délivra tous les peuples qui avaient été opprimés par les Lacédémoniens ; et, par sa justice, son humanité, la supériorité de ses talens, et l'énergie de son patriotisme, il promettait d'élever les Thébains au plus haut degré de puissance et de splendeur, lorsque,

dans une autre bataille contre les Lacédémoniens, à Mantinée, il tomba, pour ainsi dire, entre les bras de la victoire.

La mort d'Épaminondas et la paix qui s'ensuivit, ralentirent l'ardeur des principales puissances de la Grèce, et leur rendirent aussi la sécurité. Les Athéniens, particulièrement, à l'aspect de l'humiliation qui pesait sur la fortune de Sparte, et se voyant libres de toute appréhension du côté des Thébains par la mort de l'illustre général qui était l'âme de leurs conseils et de leurs entreprises, les Athéniens cessèrent de se tenir sur leurs gardes, et s'abandonnèrent à la mollesse et aux plaisirs. Ce fut cette époque que choisit inopinément, pour songer à les asservir, Philippe, roi de la Macédoine, contrée jadis obscure, presque barbare, et qui, par le courage, l'activité, la politique habile de ce monarque, devint le fondement d'un immense empire.

§ II. Dans un gouvernement démocratique, comme celui d'Athènes, l'éloquence était, pour celui qui en était doué, un moyen assuré de se

signaler à l'attention et à la considération de ses compatriotes, et de s'élever aux honneurs et aux distinctions publics. Les progrès gradués de la littérature avaient introduit et perfectionné les moyens de toucher et de persuader; et peut-être les désordres de l'Etat avaient-ils contribué à accroître l'importance et le nombre des orateurs publics, et à ouvrir un champ plus vaste à leurs talens. Plusieurs de ceux qui exerçaient de l'influence sur les assemblées populaires d'Athènes, sont perdus pour la postérité. Nous possédons, toutefois, ou nous pouvons extraire des écrits de l'antiquité, des notions exactes sur les plus éminens d'entre eux.

Démade, par sa naissance et son éducation, semblait voué à une existence basse et obscure; mais, comme à Athènes, toute personne, quel que fût son rang ou sa profession, était admise à exprimer son avis dans l'assemblée du peuple, ses talens fixèrent bientôt sur lui l'attention de ses concitoyens, et l'élevèrent, de la condition abjecte de marinier, à l'administration et à la direction des affaires publiques. Sa vie privée fut déshonorée par

ces excès grossiers qui accompagnent fréquemment le défaut d'éducation première, et un contact impur avec les gens d'une classe inférieure et la partie la moins civilisée de l'espèce humaine. Sa conduite, comme conseiller et comme ministre, ne fut pas marquée par des principes d'honneur et d'intégrité, et son éloquence semble avoir participé du caractère de sa condition originaire. Tout annonce qu'il fut un de ces orateurs véhémens, énergiques, et l'on peut dire incultes, dont l'éloquence âpre et hardie, et voisine quelquefois de l'extravagance, produisait souvent plus d'effet que l'élocution châtiée d'autres orateurs, qui se renfermaient avec soin dans les limites des convenances et de l'urbanité.

Hypéride brillait au contraire par l'assemblage des formes les plus gracieuses. Harmonieux, élégant, poli, réunissant à un enjouement de bon goût le mérite de savoir manier finement l'ironie, excellent panégyriste, naturellement habile dans l'art d'émouvoir les passions, son éloquence paraît avoir été plutôt agréable que persuasive. On prétend qu'il obtenait moins de succès au sein des assem-

blées populaires et dans les contentions politiques, que dans les procès relatifs aux intérêts privés qui se débattaient en présence d'un petit nombre de juges choisis. On rapporte même que, plaidant devant un tribunal ainsi composé, la cause d'une femme pour laquelle il avait conçu une passion très vive (1), il se vit obligé d'appeler les charmes de sa maîtresse au secours de son éloquence, et qu'il leur fut plus redevable du succès qu'à ses propres ressources.

Lycurgue réunissait tous les avantages que la naissance et l'éducation peuvent fournir pour former un orateur. Il avait suivi les leçons de Platon, et fréquenté l'école d'Isocrate. Il paraît avoir été sensible surtout aux charmes de la poésie et des beaux-arts. Il n'était pas moins remarquable par son exactitude et son zèle. L'influence dont il jouissait dans les assemblées, de même que celle de Phocion, paraît avoir dérivé moins encore de l'éclat de ses talens oratoires que de son caractère, et de l'opinion générale qu'il avait fait prendre de son intégrité et de sa vertu.

---

(1) La célèbre courtisane Phryné, accusée d'avoir profané les mystères d'Eleusis. (*Athénée*, liv. XIII.) (*Note du traducteur*.)

L'élocution d'Eschine était abondante, diffuse et sonore. Etranger à ces expressions brûlantes, à ces figures hardies, propres à Démosthène, il prodiguait à ces ressources oratoires l'ironie et le mépris. Quoique plus simple, il est moins touchant, moins concis, il n'a pas tant de force ni d'énergie. Quintilien dit avec raison de lui : *qu'il a plus de chair et moins de nerf* (1). Mais, si nous voulons considérer ses talens sous le jour le plus avantageux, il faut éviter de les mettre en parallèle avec ceux de son rival. Alors, ses images ne nous paraîtront dépourvues ni de beauté ni de grandeur. Sa manière facile et naturelle nous semblera réellement agréable, et une juste attention nous fera découvrir un degré éminent de force et d'énergie dans son style, qui d'abord ne nous paraissait que coulant et harmonieux.

Démosthène fit plus qu'égaler les qualités variées que nous voyons briller dans les harangues de ses compatriotes et de ses contemporains. Aucun

---

(1) *Carnis plus habet, lacertorum minùs.* (*Institut. Orator.*, lib. X, cap. 1.) (*Note du traducteur.*)

siècle, aucune nation n'a rien offert qui puisse lui être comparé; les critiques ont dressé d'après lui les règles de l'art, et tous les maîtres de l'éloquence se sont fait gloire de chercher à l'imiter. S'étendre sur le caractère de son talent oratoire, serait revenir sur un sujet épuisé par tous les critiques, tant anciens que modernes. Il nous suffira de dire que l'énergie et l'élévation en sont les attributs essentiels. Avec la gravité de Thucydide, la pompe et la dignité de Platon, l'aisance et l'élégance, la netteté et la simplicité des écrivains attiques, il se forma une diction et une manière admirablement appropriées à son caractère et à son génie, comme à ceux de ses auditeurs.

La sévérité, naturelle à son humeur, lui inspirait les ressources les plus capables de frapper les esprits d'étonnement et de terreur, de préférence aux moyens insinuans et gracieux, propres à persuader et à séduire. Les circonstances et les dispositions de ses concitoyens ne permettaient d'admettre que de violentes impressions. Comme la plupart de ceux auxquels il s'adressait étaient des gens d'un rang et d'une profession inférieurs, ses

images et ses expressions présentent quelquefois un caractère de familiarité. Comme une autre partie se composait d'hommes habitués aux ressources du langage, habiles à démêler les artifices oratoires, il affecte de mépriser ces artifices et ces ressources, et son but unique paraît être de se rendre accessible à toutes les intelligences. C'est sans intention apparente qu'il excite le plaisir au plus haut degré ; qu'il fait naître cette satisfaction qui résulte de la clarté des preuves et de l'excès de la conviction. Et, comme tous ses auditeurs, même ceux appartenant aux rangs les plus subalternes de la société, étaient familiers avec les beautés de la poésie et la puissance de l'harmonie, il rejetait toute locution inconvenante ou négligée, et travaillait avec l'attention la plus rigoureuse ses discours, en apparence si naturels et si dépourvus d'ornemens. Ceux qu'il emploie sont mâles, austères, et tels que les comportent la liberté et la vérité. Une série de raisonnemens diffus aurait paru intolérable dans une assemblée athénienne. Souvent il se contente d'une idée imparfaite ; une sentence, un mot, son silence même, est quelquefois plein de sens. Cette vi-

vacité et cette véhémence flattaient un peuple qui se piquait lui-même de sagacité et de pénétration. On a exprimé d'une manière très pittoresque la nature de son éloquence, en la comparant au torrent impétueux qui entraîne tout dans sa course rapide, aux éclairs répétés de lumière qui répandent une terreur universelle, et dont les yeux les plus aguerris ne peuvent soutenir l'éclat (1).

Comme homme d'Etat et comme citoyen, la carrière de Démosthène ne fut pas moins remarquable. Si le feu de son éloquence semble pâlir quelquefois, son jugement, sa pénétration et ses talens politiques sont alors dignes d'attention. Le courage avec lequel il combattit les passions et les préjugés de ses concitoyens, et l'intégrité générale de son caractère, à laquelle Philippe lui-même rendit hommage (2), méritent une haute admiration; et, quelle que soit la faiblesse qu'il déploya dans sa conduite militaire, sa mort doit être regardée comme véritablement héroïque.

---

(1) Cette comparaison et de Longin. (*Traité du Sublime*, ch. XXVIII.) (*Note du traducteur*.)

(2) Voyez aux *Jugemens* celui de ce monarque sur Démosthène, d'après Lucien. (*Ibid.*)

§ III. En considérant les discours d'un ancien orateur sous un point de vue purement critique, et seulement comme productions de l'art et du génie, on ne saurait taxer de frivoles les efforts qui tendraient à procurer une idée juste, quoique incomplète, de cette perfection qui a produit les étonnans effets que l'Histoire a pris soin de reproduire. L'apparition d'un grand orateur public et le pouvoir merveilleux de son éloquence sont exposés par Cicéron d'une manière si frappante, qu'on peut affirmer que ce morceau fut écrit à l'occasion de lui-même, et que l'orateur y retraçait sa propre gloire dont l'éclat fut si vif : « Je veux, dit-il, que l'orateur produise les effets suivans : lorsque l'on est informé qu'il doit parler, que les bancs soient promptement occupés, que l'enceinte se remplisse, que les greffiers s'empressent à donner, à céder leurs places, que l'auditoire soit nombreux et les juges attentifs; quand celui qui doit parler se lève, je veux que l'assemblée réclame le silence, que ce silence soit suivi de fréquentes marques d'approbation, d'exclamations; que l'on rie, quand il le veut; et que, quand il le veut, on pleure; enfin, que celui qui assiste de loin à ce spectacle, lors

même qu'il ignore de quoi il s'agit, comprenne d'un seul mot qu'on y prend plaisir, et que c'est Roscius qui occupe la scène. Sachez que celui qui obtient de pareils succès est un orateur attique, comme on dit qu'étaient Périclès, Hypéride, Eschine, et surtout Démosthène (1). »

Si Démosthène parut avec tant d'avantage dans ces sortes de lices judiciaires, ses discours dans les délibérations populaires semblent avoir été accompagnés de circonstances plus honorables encore, et de témoignages plus imposans de la puissance de ses talens oratoires. C'était sur un théâtre livré au tumulte et à la confusion publics (2) qu'il était généralement appelé à figurer. Les orateurs appartenant au parti opposé s'étaient appliqués par avance à prévenir le peuple contre les opinions qu'il allait exprimer. Ses inclinations corrompues favorisaient leurs démarches, et des cris de

(1) *De clar. Orator.*, § 84. (*Note du traducteur.*)

(2) Démosthène fournit lui-même un exemple remarquable de cette confusion des assemblées publiques à Athènes, dans les premières pages de sa *Harangue sur la fausse ambassade.* (*Ibid.*)

vengeance menaçaient quiconque oserait s'élever contre eux. C'est au milieu de ces clameurs et de cette émotion universelle que l'orateur se présente. Ses adversaires, qui le redoutent, s'efforcent d'étouffer dans le tumulte ses accens réprobateurs. Insensiblement il parvient à calmer la multitude qui l'écoute. L'opposition est contenue, étonnée, réduite au silence. Ses concitoyens recueillent ses paroles comme celles d'un oracle qui poursuit la destruction de leurs vices et de leurs erremens coupables, et qui leur indique le seul parti qui prépare leur sécurité. Accablés du sentiment de leur faiblesse ou de leur indignité, ils reconnaissent la justice de sa censure, ils s'abandonnent à sa direction, et s'élancent avec enthousiasme vers le champ périlleux de gloire qu'il montre à leurs efforts. Telle était communément la nature des impressions immédiates qu'excitait la voix de l'orateur, impressions souvent plus vives que profondes et durables.

D'autres fois, il se présentait, lorsqu'une épouvante, un saisissement universel s'était emparé de l'assemblée; quand l'ennemi semblait être aux

portes, et que la ruine de la république paraissait inévitable; lorsque la consternation avait enseveli dans un morne silence les facultés de ces orateurs si ardens à rechercher la direction des affaires publiques, quand le péril était sans importance. Alors la patrie, pour emprunter la description que Démosthène lui-même a tracée d'une de ces scènes imposantes, la patrie appelait ses enfans autour d'elle, afin qu'ils l'assistassent de leurs conseils au sein de cette alarmante détresse. Dans ces cas où un péril extrême menace la patrie, quelle voix ose proposer des mesures dont le résultat est nécessairement incertain, où un mauvais succès peut être imputé au premier conseiller, et rigoureusement puni comme son propre crime? Ni l'état critique des affaires, ni l'injustice bien connue, ni l'esprit capricieux de ses compatriotes ne découragent Démosthène. On sait qu'en pareille conjoncture (1), il parut dans l'assemblée, et que son seul aspect ranima dans l'esprit de ses concitoyens certaine

(1) L'auteur fait évidemment allusion ici à la conduite que tint Démosthène dans l'assemblée du peuple après la prise d'Elatée. Voyez sa VIE, § VII. (*Note du traducteur.*)

vague sensation de gloire. Il fait cesser leur désespoir, calme par degrés leurs appréhensions, dissipe le nuage de terreur qui planait sur leurs têtes; de brillantes espérances, d'agréables illusions se répandent à sa voix dans les rangs de cette multitude tout à l'heure éperdue. Confiance et résolution, magnanimité et courage, indignation et ardeur guerrière, vigoureux efforts et mépris du danger, toutes ces impressions se manifestant à la fois, ont pleinement confessé l'énergie entraînante et la puissance irrésistible de l'orateur.

De tels prodiges furent la digne récompense des efforts laborieux à la faveur desquels Démosthène prépara ses succès oratoires, et se mit en état de diriger les affaires publiques; efforts qui ne consistèrent point à accumuler des phrases pesantes et sonores, à cueillir des fleurs de rhétorique et à arranger des périodes, mais à amasser cet abondant trésor de connaissances politiques, qui semble enrichir ses premières productions, à s'habituer à une dialectique solide et pressante, à étudier le cœur humain et les voies qui aident à y pénétrer,

à acquérir, par une pratique constante, cette promptitude de conception que les difficultés ne pouvaient embarrasser, cette sagacité qu'aucun obstacle, tel subtil, tel imprévu qu'il pût être, ne pouvait déconcerter, cette fécondité prodigieuse qui savait faire face à toutes les circonstances, fécondité constante et toujours alimentée par un excellent et inépuisable fonds.

« L'éloquence, dit un écrivain distingué, doit couler comme un courant d'eau qui est entretenu par une source abondante, et ne pas jaillir comme un torrent plein d'écume qui roule aujourd'hui ses ondes impétueuses, pour demeurer aride le reste de l'année (1). » Telle était l'éloquence chez tous ces anciens illustres que l'Histoire a justement honorés; telle dans tout Etat libre doit être l'éloquence, pour procurer quelque avantage au public, quelque gloire à l'orateur qui en possède le don. La voix peut être accordée selon la perfection la plus musicale; l'action oratoire, réglée avec

(1) Lord Bolingbroke, *l'Esprit de patriotisme*. (*Note du trad.*)

toute la grâce et la propriété dont elle est susceptible; les expressions, choisies avec le plus d'énergie, de délicatesse et de majesté; la période peut se développer avec la grâce et l'aisance d'une harmonieuse modulation. Mais ce ne sont encore là que les conditions accessoires de la véritable éloquence, et en aucune façon les premières et les principales, bien moins encore le seul objet digne d'attention. Sans doute, il faut que l'arme de l'orateur soit brillante et étincelante; mais cet éclat doit naître de la force de son tranchant; il la faut manier avec grâce, mais avec une grâce telle qu'elle indique une habileté et une force consommées.

On se rappelle ce général grec (1) qui, promenant ses regards, dans le cours de ses voyages, sur les contrées qui se découvraient autour de lui, roulait en son esprit les moyens d'y ranger une armée en bataille avec le plus d'avantage, examinait quel système de défense serait le mieux praticable en cas d'attaque sur tel point; quelle manœuvre pourrait protéger la sécurité de sa marche, ou di-

---

(1) Philopemen. (*Note du traducteur.*)

minuer le péril d'une retraite. Telle est en quelque sorte l'image de la pratique ou des études nécessaires à l'orateur public. Tel était Démosthène, consacrant la meilleure portion de sa vie au recueillement et à l'austérité de l'étude. Aussi, son plus dangereux ennemi (1) ne manquait pas d'insinuer qu'il était plus soucieux d'arrondir une période que de sauver son pays. Dans ce soin frivole, indigne de Démosthène, on retrouve l'artifice minutieux d'un orateur semblable à celui que décrit avec un juste dédain le noble écrivain cité plus haut, dont tout le talent consiste à préparer une provision chétive pour chaque occasion particulière, qui arrange sa modeste draperie avec le soin le plus extrême et le raffinement le plus délicat, qui éblouit pour un moment, jusqu'à ce que le premier souffle de la véritable puissance oratoire balaie le faible produit de ses labeurs, et réduise ce vain appareil phraséologique à son état naturel de bassesse et de difformité.

Pour terminer cette digression, l'ancienne élo-

---

(1) Eschine, *Harangue contre Ctésiphon*. (*Note du traducteur.*)

quence en général, et en particulier celle de Démosthène, était féconde en merveilleux effets; l'impression était forte et violente, et des conséquences d'une importance extrême en témoignèrent souvent le prodigieux pouvoir. Mais, pour apprécier de tels résultats, il faut que le lecteur soit familier avec les sentimens et le langage de la liberté. Il doit posséder une connaissance suffisante de l'histoire de l'ancien peuple au sein duquel l'éloquence réalisait ces prodiges, et prendre une part active et approfondie aux affaires et aux intérêts de ce peuple. Malgré ces préparations indispensables pour l'intelligence d'un orateur, il n'est pas toujours possible au lecteur d'apercevoir toute sa force et son adresse. Souvent, à cette distance des temps, les faits paraissent vulgaires, et nous trouvons peu concluans des argumens à la puissance desquels nulle imagination n'était insensible, et qui réduisaient l'opposition au silence dans l'assemblée à laquelle ils s'adressaient originairement. Nous possédons des notions générales sur le génie, l'humeur et le caractère du peuple dont l'orateur s'efforçait d'émouvoir les passions; nous pouvons

généralement apprécier, et nous devons reconnaître la force et la délicatesse de son élocution, la propriété et l'énergie de ses images : ces qualités doivent nous plaire et nous surprendre, et quelquefois nous intéresser et nous toucher, et de telles impressions sont la récompense de l'attention que leurs ouvrages obtiennent de nous. Mais ces traces de supériorité sont nécessairement légères et peut-être insensibles dans certains passages où l'art et la puissance de l'orateur consistent en une allusion judicieuse aux circonstances et aux dispositions des auditeurs. Un lecteur moderne, frappé de quelque argument, de quelque trait particulier, s'étonne peut-être de remarquer que cet argument ou ce trait manque d'étendue et de développement; mais on peut, on doit même supposer que la disposition de ceux auxquels il s'adressait, était telle, qu'il suffisait de l'offrir sous la forme d'une simple idée, et que leur attention aurait été blessée, ou leur amour-propre offensé d'un développement plus minutieux. Nous apprenons que tel mouvement d'éloquence produisit de merveilleux effets ; que tel passage causa des transports universels,

toucha, électrisa ou terrifia l'assemblée. Nous examinons ce passage d'après les règles de la critique, et nous prononçons que rien en lui ne rend compte des vives excitations qu'on lui attribue. C'est que dans cet examen nous ne prenons conseil que de nos propres sentimens, de nos propres passions, de notre propre position; nous arguons de nos impressions à celles d'autres personnes appartenant à des situations absolument différentes. Dans un morceau plein d'art et de mouvement, mais qui n'est point en rapport avec l'étonnante élévation de son génie, Cicéron, faisant mention de la bataille de Pharsale et du danger auquel César fut exposé, émut et fit pâlir ce héros. Pourquoi douterions-nous de la réalité de cette impression? Nous pouvons, à la vérité, lire sans émotion le récit de la bataille de Pharsale; mais c'était pour un Romain un événement essentiel, et bien fait surtout pour remuer l'âme d'un soldat qui avait combattu dans cette plaine fameuse; mais le général qui avait remporté cette éclatante victoire, accompli par elle son propre salut, et par elle obtenu la souveraineté du monde, quelle circonstance était

plus propre à faire impression sur son esprit, et à remplir son âme d'émotions violentes!

On peut objecter que, quelque vraie que soit cette thèse, prise en général, l'exemple invoqué à son appui est malheureusement choisi, et que, dans ce cas, l'émotion de César était feinte. « Il était lui-même orateur accompli, et connaissait toutes les ressources de l'art; il recherchait l'amitié de Cicéron, il possédait le secret de sa faiblesse et de sa vanité : aussi, avec une adresse parfaite, il retourna contre l'orateur son propre artifice, et simula une impression qu'il n'éprouvait point réellement (1). » Avec la déférence que mérite l'écrivain que je viens de citer, je dois déclarer que cette insinuation ne me paraît point motivée, pas plus que je ne suppose qu'Octavie, sœur d'Auguste, prétendit faire un compliment au poète, et jouer l'intérêt, quand elle parut défaillir, au récit de ce fameux passage du sixième livre de l'Enéide :

« Heu! miserande puer, si quà fata aspera rumpas,
« Tu Marcellus eris.

---

(1) Brown, *Essai sur le ridicule*.

Si César était trop accoutumé aux artifices de l'éloquence, et par conséquent suffisamment aguerri contre ses effets pour recevoir quelque impression des efforts de Cicéron, cet orateur, auquel on voudra bien supposer une habitude au moins égale de ces artifices, qui savait saisir à merveille l'occasion d'en faire usage et discerner les effets qu'il devait en attendre, était en garde contre la surprise peu naturelle d'une feinte émotion. J'emploie à dessein cette expression; car il faut supposer qu'une telle émotion eût été, en pareil cas, contraire à la raison et à la nature des choses; et l'on doit admettre que Cicéron, malgré sa vanité, aurait pénétré et méprisé un artifice que la raison n'eût point avoué.

A mon avis, les passions retiennent fréquemment, dans les esprits les plus éclairés, un degré supérieur de puissance; et, lorsqu'ils sont échauffés par quelque trait d'un orateur habile, la commotion est à la fois trop subite et trop violente pour pouvoir être contenue par la raison. Telle était du moins l'opinion des anciens. Car, quoique l'on

puisse dire que l'éloquence était faite pour la multitude et le forum (1), pourtant, quand ils cessaient de s'adresser à la populace pour entretenir des juges choisis et éclairés, ils n'étaient, au dire de Quintilien, nullement satisfaits d'une certaine *frugalité d'éloquence*, d'avoir à s'interdire les grands mouvemens, et à ne pas sortir les mains de dessous le manteau (2). » Au contraire, quelques-uns de leurs plus nobles et de leurs plus vigoureux efforts étaient tenus en réserve, quelques-uns des plus sublimes mouvemens de leur génie étaient mis en œuvre pour cette occasion. Pour en être convaincu, il nous suffira de recourir à quelqu'un des discours judiciaires de Cicéron. Prenez ce beau passage de sa harangue contre Verrès, cité par M. Hume, dans son élégant *Essai sur l'éloquence*, ou lisez le passage suivant de son Plaidoyer pour Milon :

« Je vous atteste ici, collines sacrées des Albains,

(1) Cic. *in Brut.*

(2) *Instit. orator.*, lib. XII, cap. 10. Cette locution proverbiale était employée pour désigner les orateurs qui, sobres des mouvemens de l'éloquence, ne se livraient qu'à des gestes modérés. (*Note du traduct.*)

autels associés au même culte que les nôtres, et non moins anciens que les autels du peuple romain; vous qu'il avait renversés, vous dont sa fureur sacrilége avait abattu et détruit les lois, afin de vous écraser sous le poids de ses folles constructions; alors vos dieux ont signalé leur pouvoir, alors votre majesté, outragée par tous ses crimes, s'est manifestée avec éclat. Et toi, dieu tutélaire du Latium, grand Jupiter, toi dont il avait profané les lois, les bois et le territoire par des abominations et des attentats de toute espèce, ta patience s'est enfin lassée. Vous êtes tous vengés, et, en votre présence, il a subi, quoique trop tard, la peine due à tant de forfaits. »

Il est certain, d'après les propres confidences de l'orateur, que les circonstances de l'épreuve à laquelle était soumis son talent oratoire contribuaient à animer sa diction. Cependant, au milieu de tout son enthousiasme, un maître consommé doit avoir égard aux convenances; il n'a pas dû oublier qu'il s'adresse à un petit nombre de juges choisis; et si ces accens élevés de l'éloquence manquent de succès dans des assemblées d'élite

et devant des juges pénétrans et instruits, il en peut être de même d'un sage, solide et judicieux argument. Les temps modernes sont accoutumés à des assemblées épurées, dans lesquelles des affaires d'une haute importance sont fréquemment discutées; et si un orateur animé et passionné ne peut, en toutes occasions, obtenir une majorité dans de telles assemblées, il ne faut pas toujours rapporter ce résultat à la force supérieure de raison qui fortifie ses auditeurs contre les assauts de l'éloquence.

En poésie, l'impression produite sur l'auditeur, loin d'être diminuée ou dissipée par ses lumières et son intelligence, est au contraire rehaussée et accrue en proportion de la rectitude du jugement et de la délicatesse des sentimens dont il est doué; et, quoique l'homme de sens qui, dans ce cas, se résigne à une illusion agréable, s'arme et se tienne en garde contre tout artifice, en fait d'éloquence, il ne serait pas difficile de montrer combien cette vigilance est souvent éludée ou vaincue. Mais ce que je me suis dès à présent proposé d'établir, c'est que les merveilleux effets

assignés à l'éloquence ancienne ne sont ni supposés ni exagérés, que sa puissance était réellement extraordinaire, et les impressions qu'elle produisait fortes en proportion, mais que le lecteur qui se voue à l'étude des écrits d'un ancien orateur, et en particulier de Démosthène, doit s'attendre à perdre quelques-unes des illusions qu'il fonde sur la lecture de ses ouvrages, s'il a été habitué de longue main à des compositions d'une valeur réellement inférieure, mais pourvues d'ornemens plus brillans; si son esprit, en général, n'est point accoutumé à l'énergie de débats libres; s'il n'est pas familier avec l'histoire ou le caractère du peuple auquel l'orateur s'est adressé, ou s'il juge légèrement de la force et de l'efficacité véritable de son éloquence par ses sentimens et ses impressions propres, sans faire une part nécessaire à la différence des temps, des circonstances, des passions et des dispositions.

Celui qui ne veut pas reconnaître que quelques traces particulières de cette habileté exquise propre à notre orateur sont devenues aujourd'hui faibles

et incertaines, lui paie le tribut d'une vénération en quelque sorte fanatique; et celui qui ne comprend pas, qui ne sent pas « son harmonie rapide exactement appropriée au sens, sa dialectique véhémente sans aucune apparence d'art, son dédain, sa colère, sa hardiesse, sa liberté, enveloppés dans un flux continuel de raisonnemens (1), » peut justement suspecter sa propre insuffisance en matière de goût; de même que l'on ne saurait voir la preuve d'une force supérieure de raison dans l'indifférence du lecteur qui ne suit pas l'orateur à travers ces passions impétueuses et ces sentimens exaltés qui animent ses compositions.

Il est d'observation vulgaire qu'un orateur est puissamment soutenu par le prestige de l'action ou prononciation oratoire, que Démosthène regardait, dit-on, comme la condition principale de son art, ou plutôt comme son art tout entier, et que la perte de cet avantage diminue d'une manière sensible l'éclat de son éloquence. D'autres avantages encore résultent du soin que prend l'o-

(1) Hume, *Essai sur l'éloquence.*

rateur de soumettre ses ouvrages à un examen particulier, à une étude sévère, et froide et répétée. La justesse de son raisonnement, la solidité de ses connaissances politiques, la valeur et l'élévation de ses sentimens (et ce sont là certainement les qualités essentielles d'un orateur) sont ainsi réduites à une nouvelle et sévère épreuve; et si, à la suite de cette épreuve, ces avantages conservent leur prix et leur lustre, c'est une preuve de plus qu'ils sont réels et intrinsèques. Ce que Longin dit par rapport au sublime est également applicable à toutes les qualités de l'orateur : si elles sont vraiment naturelles, nous devons en concevoir une idée plus haute à mesure que nous les considérons plus fréquemment et plus attentivement, et la preuve certaine et incontestable du mérite d'un écrivain résulte de l'approbation de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les caractères (1).

Telle est la sanction finale qu'un examen approfondi a procurée au mérite de notre orateur, bien qu'une partie de ce mérite échappe aujourd'hui à

(1) *Traité du sublime*, ch. V de la traduction de Boileau.

notre appréciation. On peut même induire de cette dernière observation la force et l'ascendant de sa vive éloquence. S'il commande encore notre admiration, s'il échauffe encore nos cœurs, combien les Rhodiens ont dû être touchés, lorsqu'Eschine récitait à ce peuple la plus célèbre de ses harangues ! Et si telles furent leurs impressions, quelles ne durent pas être celles des Athéniens, lorsque Démosthène lui-même les ébranlait et les transportait par les accens de sa forte et puissante éloquence !

FIN DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

VIE DE DÉMOSTHÈNE.



SOMMAIRE.

I. Origine, premières années, débuts et échecs oratoires de Démosthène. — II. Travaux opiniâtres de cet orateur. Observations générales sur son éloquence. Ses plaidoyers contre Leptine, Androtion, Conon, Aristocrate, Midias. — III. Etat de la Grèce à l'avénement de Philippe au trône de Macédoine. Précis de l'histoire de ce royaume avant lui. Premières hostilités de ce prince envers la république d'Athènes. — IV. Guerre sacrée. Premières Philippiques. Prise d'Olynthe par Philippe. Ambassade des Athéniens auprès de ce monarque. Belle conduite de Démosthène. — V. Suite des entreprises de Philippe. Il est élu président du conseil des Amphictyons. Il propose la paix aux Athéniens. Opinion de Démosthène. Sa harangue de *la Chersonèse*. Harangues de cet orateur et d'Eschine sur les *prévarications de l'ambassade*. — VI. Philippe menace Argos et Messène. Ses entreprises sur l'Halonèse et sur l'île d'Eubée. Energie oratoire de Démosthène. Phocion. Siége de Périnthe et de Bysance. Echec grave essuyé par Philippe. — VII. Prise d'Elatée. Terreur dans Athènes. Discours de Démosthène. Succès de son ambassade à Thèbes. Bataille de Chéronée. Fuite de Démosthène. Noble conduite des Athéniens à son égard. — VIII. Mort de Philippe. Joie immodérée de Démosthène. Avénement d'Alexandre-le-Grand. Sommation qu'il adresse aux Athéniens. Dispositions pacifiques

qui lui succèdent. Harangues d'Eschine et de Démosthène sur la *Couronne*. Procès et condamnation de Démosthène dans l'affaire d'Harpalus. Exil de cet orateur. — IX. Mort d'Alexandre. Rentrée triomphale de Démosthène dans sa patrie. Bataille de Cranon. Défaite des Athéniens par Antipater. Fuite et mort de Démosthène. Honneurs rendus à sa mémoire. — X. Portrait, caractère et bons mots de Démosthène. Détails sur les ouvrages qui nous restent de lui.

VIE DE DÉMOSTHÈNE.

---

§ I. Démosthène (1) naquit à Péanée, bourg de l'Attique, la quatrième année (2) de la 98e Olym-

---

(1) Ce nom présente l'étymologie suivante, δῆμος, *peuple*, et σθένος, *force*, force du peuple, mot qui a un grand rapport avec les talens et les services de l'orateur. (*Dictionnaire de Trévoux*, art. Démosthène.)

(2) L'époque précise de la naissance de Démosthène n'est pas demeurée sans contestation entre les savans. Denys d'Halicarnasse la rapporte à la quatrième année de la 99e Olympiade, sous l'archonte Démophile ; Barthélemy le fait naître la troisième année de la 98e Olympiade, 386 ans avant Jésus-Christ. J'ai cru devoir adopter l'opinion du P. Corsini, qui, dans son profond ouvrage intitulé *Fasti attici* (dissert. XI, § VI), prouve jusqu'à l'évidence, par le témoignage de Démosthène lui-même, que ce grand orateur était né la quatrième année de la 98e Olympiade, sous l'archonte Dexite.

piade, 385 ans avant l'ère chrétienne. Son père, qu'il perdit à l'âge de sept ans, possédait à Athènes une manufacture d'armes (1), et jouissait d'une fortune assez considérable. Plutarque évalue à quinze talens (2) la succession dont il en hé-

(1) Valère Maxime (liv. 3, ch. 4) élève quelque incertitude sur la profession du père de Démosthène, et prétend que son siècle même ne l'a pas exactement sue. Cet historien croit qu'il vendait des petits couteaux, et ajoute que c'est l'opinion de la plupart des écrivains. Ces doutes se concilient difficilement avec les renseignemens que nous offrent, sur ce point, les discours mêmes de Démosthène, et l'assertion positive de Plutarque, qui affirme que le père de Démosthène était manufacturier en armes, et qu'il avait reçu, à raison de cette profession, le surnom de μαχαιροποιός, *forgeur d'épées*. Les débats de Démosthène avec ses tuteurs nous apprennent qu'il avait laissé en mourant deux manufactures considérables. Il y avait dans l'une trente-deux esclaves fourbisseurs, et dans l'autre, vingt esclaves ouvriers en lits.

Démosthène, général estimé, que les Syracusains firent périr à la suite du siége de leur ville, était un des ancêtres de l'orateur.

(2) 70,031 liv. 5 s. de notre monnaie d'après Brotier; 45,000 liv. suivant Rollin; 81,000 liv. selon Barthélemy. Les savans ne s'accordent pas sur la valeur du talent attique. D'après Romé de l'Isle, dans sa *Minéralogie* (Paris, 1789, in-4°), le grand talent attique représentait 5,600 liv., et le petit talent 4,200. L'auteur du *Dictionnaire pour servir à l'intelligence des auteurs classiques*, porte la valeur du grand talent attique à 6,000 liv., et Barthélemy, dans son *Voyage d'Anacharsis*, la réduit à 5,400. M. Alexandre, dans son *Dictionnaire grec-français* (1830), évalue le talent à 5,560,90. M. Bouillet, dans son *Dictionnaire classique de l'antiquité*, publié en 1826, avait déjà exprimé la même évaluation. Un écrivain bien digne, par la profondeur et la spécialité de ses connaissances, de faire autorité en cette matière, M. Letronne,

rita. Sa mère se nommait Cléobule (1). Il n'avait qu'une sœur, moins âgée que lui de deux ans. Trois tuteurs (2), qui devaient diriger sa jeunesse et administrer son patrimoine, négligèrent ce double soin, et refusèrent même d'acquitter les honoraires de ses maîtres. Cette circonstance fut cause qu'il n'apprit point les arts libéraux. Comme, en outre, il était délicat et d'une faible complexion, et que sa mère ne voulait pas qu'il s'adonnât à

dans ses *Eclaircissemens historiques* (1825), pense que le talent attique représentait 5,500 fr. de notre monnaie actuelle.

La même incertitude existe par rapport à la valeur de la mine et de la drachme attiques. Selon l'opinion de M. Letronne, que je me bornerai à reproduire, la mine valait 91 fr. 66 c., et la drachme 92 c. — Le lecteur voudra bien recourir à cette note pour les différentes indications numériques que j'aurai l'occasion d'énoncer dans le cours de cet ouvrage.

(1) Cléobule, mère de Démosthène, était fille de Gélon, qui commandait, pour les Athéniens, la forteresse de Nymphée, dans le Pont. Gélon ayant, si l'on en croit Eschine, trahi le parti d'Athènes, et livré le fort dont la défense lui était confiée, s'enfuit en Scythie, où il épousa une femme barbare. Il en eut deux filles qu'à l'époque de leur nubilité, il envoya à Athènes avec une riche dot. L'une épousa Philocharès, et l'autre Démosthène, père de l'orateur, à qui elle apporta en dot cinquante mines.

(2) Ils se nommaient Aphobus, Démophon et Thérippide. Les deux premiers étaient les neveux du père de Démosthène, et le troisième, son ami dès l'enfance. Il avait laissé à Thérippide 70 mines jusqu'à ce que son fils prît la robe virile, à Démophon sa fille, avec une dot de 80 mines, et la jouissance de tous les meubles et ustensiles de la maison jusqu'à ce que son fils fût parvenu à l'âge viril.

l'étude avec trop d'assiduité, il passa dans l'oisiveté et la débauche les premières années de sa jeunesse (1), et reçut de ses compagnons le surnom de *Battalus*, par allusion, soit à la débilité de son physique, soit au déréglement de ses mœurs (2). Une circonstance mémorable, en procurant à son penchant naturel pour l'art oratoire l'occasion de se manifester, prévint la dégradation dans laquelle allait honteusement s'éteindre un des génies les plus vigoureux de l'antiquité. Démosthène avait appris que l'avocat Callistrate, alors fort renommé

(1) Démosthène cependant nous apprend dans un de ses discours, qu'il reçut, au sortir de l'enfance, le titre de commandant de vaisseau. Il fut chef de classe pendant dix ans, à l'exemple de plusieurs citoyens riches, tels que Phormion, Lysithide, Callesche, et d'autres. Ces charges étaient plutôt honorifiques ou pécuniairement onéreuses que d'une autorité réelle. Il contribuait, dit-il, non à raison de ses biens effectifs, mais de ceux qu'il était censé avoir hérité de son père (*Har. contre Midias*).

(2) Selon quelques écrivains, Battalus était un joueur de flûte efféminé, contre lequel le poète Antiphane composa une petite comédie burlesque. D'autres prétendent que c'était un poète dont les ouvrages respiraient la mollesse et la débauche. Quoiqu'il en soit, ce nom était chez les Athéniens une espèce de sobriquet fort décrié, et qu'on appliquait même, par antonomase, à des objets déshonnêtes. — Le surnom d'*Argas* qui, au dire de Plutarque, fut également donné à Démosthène, exprimait la malignité ou l'âpreté sauvage de celui auquel on l'appliquait. Hippocrate, dans son liv. 5, *de Epid.*, parle d'un serpent appelé *argas* ou *argos*. Suidas dit que ce dernier surnom ne fut imposé à Démosthène que dans le cours de sa vieillesse.

au barreau d'Athènes (1), devait plaider en justice la cause de la ville d'Orope (2). Malgré son âge encore tendre (3), il sollicita et obtint de son maître d'école la permission de l'accompagner à l'audience, où ce dernier le fit placer de manière à ce qu'il pût voir et entendre sans être vu. L'affluence prodigieuse qu'attira l'orateur, l'admiration universelle avec laquelle sa harangue fut ac-

(1) Callistrate, orateur célèbre et général estimé, commanda l'armée avec Timothée et Chabrias. Ulpien rapporte que quelqu'un ayant demandé à Démosthène lequel était le plus orateur de lui ou de Callistrate, il répondit : moi, quand on me lit, Callistrate, quand on l'entend.

(2) Orope, ville de Thessalie, située aux confins de l'Attique et de la Béotie, du côté de l'Eubée, appartenait aux Athéniens qui y entretenaient une garnison. Elle fut un sujet perpétuel de contestations entre les peuples limitrophes. Bélin de Balu raconte ainsi l'objet de celle à laquelle le texte fait allusion. Thémison, tyran d'Erétrie, et Théodore ayant rassemblé une troupe d'exilés, attaquèrent Orope à l'improviste, et s'en emparèrent la troisième année de la 103e Olympiade. Les Athéniens firent un procès aux généraux qui avaient laissé prendre cette ville, et principalement à Chabrias, qui avait été accusé par Philostrate et par Callistrate. Cette cause fut plaidée sous l'archontat de Céphisodore, la troisième année de la 103e Olympiade. On ignore quelle fut l'issue de ce débat. (*Hist. de l'éloquence*, I, 177.)

(3) En tenant pour certaine la date que j'ai assignée plus haut à la naissance de Démosthène, cet orateur devait avoir alors dix-neuf ans ; il était citoyen, et hors de tutelle. Aussi quelques commentateurs de Plutarque, et notamment le traducteur italien de Démosthène, Cesarotti, ont-ils révoqué en doute la particularité rapportée par ce biographe, au moins dans quelques-uns de ses détails.

cueillie, l'empressement de ses auditeurs, dont la plupart l'accompagnèrent jusqu'à sa demeure : tous ces témoignages du pouvoir merveilleux de l'éloquence agirent si vivement sur l'imagination du jeune élève, qu'il résolut, dès ce moment, de marcher sur les traces de Callistrate. Il se voua, sans retard, aux études et aux travaux nécessaires pour acquérir le talent et la réputation d'orateur. Isée (1), rhéteur habile et véhément, lui enseigna les premiers préceptes de l'éloquence. Sa condition d'orphelin ne lui permettant pas, dit-on, de disposer de la somme qu'Isocrate exigeait pour prix de ses leçons (2), il se procura secrètement

(1) Isée, né à Chalcis en Eubée, vivait à Athènes vers l'an de Jésus-Christ 344. Il était disciple de Lysias. Il composa soixante-quatre discours, dont il ne nous reste que onze. Denys d'Halicarnasse regardait l'art d'Isée comme la source principale où Démosthène avait puisé sa véhémence, et l'orateur Pythéas lui reprochait d'avoir *sucé* tout le talent de ce rhéteur.

(2) Démosthène, dit Photius, vint trouver Isocrate, qui tenait école d'éloquence dans l'île de Chios, et ne pouvant lui donner les 1000 drachmes qu'il prenait pour enseigner la rhétorique, il lui en offrit 200 pour apprendre la cinquième partie de l'art oratoire. Isocrate luirépondit que *son art ne se morcelait pas comme les petits poissons*, et qu'il ne lui en laisserait rien ignorer s'ils convenaient du prix.

Cette anecdote assez bizarre a été révoquée en doute par Ricard, qui observe avec raison qu'elle contraste ouvertement avec les principes de morale répandus dans les ouvrages d'Isocrate. Plutarque, qui la rapporte aussi, dit ailleurs que ce rhéteur n'exigeait aucun salaire de ceux de ses disciples qui étaient ci-

son traité de l'art oratoire et celui du rhéteur Alcidamas (1). Il étudia également la philosophie sous Platon, et les leçons de ce beau génie contribuèrent puissamment sans doute à l'élévation de son éloquence et à la perfection de son style (2).

---

toyens d'Athènes. Isée, au témoignage du même biographe, reçut 10,000 drachmes, c'est-à-dire une somme dix fois supérieure à celle exigée par Isocrate, pour avoir enseigné l'éloquence à Démosthène. Selon Photius, ce salaire ne fut que de 2,000 drachmes. Plutarque ajoute que, suivant quelques personnes, Démosthène s'attacha aux leçons d'Isée, parce que son éloquence lui parut plus nerveuse que celle d'Isocrate, et plus propre à l'usage qu'il voulait faire de l'art oratoire. Cette explication ne manque point de vraisemblance.

(1) Alcidamas, rhéteur célèbre, mentionné avec éloge par Diogène Laërce, par Suidas et par Quintilien, vivait vers l'an 422 avant Jésus-Christ. On n'a aucun de ses ouvrages. L'orateur Zoïle, qu'il ne faut pas confondre avec le détracteur d'Homère, fut encore, selon Suidas, un de ceux dont Démosthène étudia les écrits. Zoïle était, au témoignage de Denys d'Halicarnasse, un des plus heureux imitateurs de Lysias. Il tenait école à Athènes. Suidas prétend aussi que Démosthène fit usage, pour son instruction oratoire, des ouvrages de Polycrate, de l'Athénien Aesion, et de Théopompe de Chios (v° DÉMOSTH.). Le même écrivain ajoute que Démosthène se livra pendant quelque temps à l'enseignement de la rhétorique, mais qu'il se vit obligé d'y renoncer à cause de certains bruits défavorables qui circulaient sur son compte, par suite de ses liaisons avec le jeune Moschus, appartenant à une famille noble. Cette assertion isolée paraît ne reposer sur aucun fondement sérieux.

(2) Un grand nombre d'auteurs, notamment Cicéron, Quintilien et Plutarque, attestent que Démosthène suivit avec assiduité l'école de Platon, et prétendent que c'était moins à celle des rhéteurs que sous les portiques de l'Académie qu'il avait acquis son talent

Démosthène appliqua à ses intérêts personnels les premières ressources que lui fournit l'art oratoire. A dix-sept ans, il attaqua ses tuteurs devant les tribunaux, déroula avec énergie le tableau de leurs infidélités et de leurs malversations (1), et triompha, par sa persévérance, des subterfuges et des procédés dilatoires qu'ils mirent en œuvre pour

oratoire. Tacite le dit formellement dans son *Dialogue sur les orateurs* (§ XXXII), et l'on peut regarder comme une allusion aux bons effets que Démosthène retira de ces leçons ce qu'ajoute cet historien dans un autre morceau du même ouvrage, en parlant des exercices nécessaires à l'orateur : « L'école académique donnera l'habitude de la discussion, *Platon, de l'élévation*, Xénophon, de la grâce (§ XXXI). » Quelques écrivains ont prétendu que Démosthène étudia la rhétorique dans les livres d'Aristote. Cette opinion paraît sans fondement. « Il y a plus d'apparence, dit Lamothe-le-Vayer, qu'Aristote se soit servi des ouvrages de Démosthène et de quelques autres orateurs athéniens, pour donner les lois du bien dire, que Démosthène du travail d'Aristote. » (*De l'Eloquence française.*) Il faut observer, en outre, qu'Aristote n'avait que trois ans de plus que Démosthène, et qu'il n'écrivit ses traités sur la rhétorique que dans un âge avancé.

(1) Les plaidoyers de Démosthène contre ses tuteurs nous ont été conservés. Ils établissent que ceux-ci, au bout de dix ans d'exercice, devaient lui rapporter, avec les intérêts, une somme de 30 talens, au lieu de 70 mines, y compris quatorze esclaves, qu'ils lui avaient remis. Il attaqua d'abord Aphobus, tant en son nom particulier qu'en ceux de sa mère et de sa sœur, et prouva, par les aveux mêmes de ses tuteurs, leurs déprédations et la consistance réelle de la fortune paternelle. Voici la péroraison de ce premier discours de Démosthène : « Vous, Athéniens, lorsque vous condamnez un criminel d'état, vous ne lui ôtez pas toute sa fortune ; vous lui en laissez une partie par compassion pour sa

éviter de rendre compte de l'administration de ses biens. Il obtint une sentence qui les y contraignit; mais ce ne fut, dit Plutarque, ni sans peine ni sans

---

femme et ses enfans. Bien différens de vous, les hommes à qui nous avons fait des donations pour qu'ils se montrassent intègres dans leur tutelle, nous ont traités de la manière la plus indigne; ils n'ont pas rougi de ne montrer aucune pitié pour ma sœur, à qui mon père avait laissé en dot 2 talens, et qui se voit réduite à ne pouvoir trouver un établissement sortable; enfin, comme si on eût laissé en eux deux ennemis déclarés, et non des amis et des proches, ils ont foulé aux pieds les droits du sang. Pour moi, le plus infortuné des hommes, je me trouve dans un cruel embarras. Je ne sais comment marier ma sœur, ni comment régler mes autres affaires. Outre cela, je suis pressé par la ville qui me demande les contributions, et avec justice, puisque mon père m'a laissé assez de bien pour y fournir..... Aujourd'hui que je veux retrouver mon patrimoine, je me vois exposé aux plus grands risques; car si, pour mon malheur, Aphobus est absous, je serai condamné à lui payer une somme de 100 mines (*a*); lui, en cas que votre sentence le condamne, verra sa peine abandonnée à la volonté des juges, et il prendra, pour me payer, sur mon patrimoine, et non sur ses biens. Au lieu que moi, ma peine est réglée par les ordonnances; et, si vous n'êtes pas touchés de mon sort, non seulement je serai privé de mon patrimoine, mais, de plus, je serai déshonoré. » (*Trad. d'Auger.*) Ces premiers plaidoyers de Démosthène sont généralement considérés comme médiocres : l'orateur était jeune, et le sujet peu élevé. Voici ce qu'en dit, à ce propos, Tacite dans son *Dialogue sur les orateurs :*

« L'imagination s'agrandit avec les objets, et il est impossible à l'éloquence de paraître dans toute sa pompe et dans tout son éclat,

(*a*) Celui qui succombait dans un procès où il accusait quelqu'un de lui avoir fait tort, était condamné à lui payer le sixième de la somme à laquelle il avait conclu contre lui. Cette amende s'appelait ἐπωβελία.

danger; encore ne put-il, à beaucoup près, retirer de leurs mains la totalité de la fortune que son père lui avait laissée (1).

Ce premier succès, sur lequel les conseils d'Isée ne furent pas, dit-on, sans influence, détermina Démosthène à se livrer entièrement à la tribune et au barreau. Pour former son style, il copia jusqu'à huit fois l'Histoire de Thucydide, dont la diction était justement réputée un des plus parfaits modèles d'une éloquence mâle, concise et sévère (2).

Après s'être adonné à des études assidues et à des exercices répétés, Démosthène entreprit d'aborder la tribune et d'y faire entendre sa voix sur le gouvernement des affaires publiques. Ce premier essai ne fut pas heureux. Peu accoutumé au tu-

---

si le sujet ne la seconde. Ce qui fait la gloire de Démosthène, ce ne sont pas, je pense, ses discours contre ses tuteurs... » (§ XXXVII.)

(1) Plutarque (*Vies des dix orateurs*), et Photius (*in Demosth.*) prétendent, mais sans fondement ni vraisemblance, que Démosthène se départit de la condamnation qu'il avait obtenue contre ses tuteurs.

(2) Lucien (*Traduction de Belin de Balu*, tom. IV, p. 260), rapporte que Démosthène copia huit fois non seulement l'Histoire, mais tous les ouvrages de Thucydide.

Voy. aux *Jugemens* une Comparaison du style de Démosthène avec celui de Thucydide, tirée de Denys d'Halicarnasse.

multe des assemblées, étranger à l'art de la déclamation, il ne put commander le silence de la multitude, se troubla, et fut couvert de huées. Sa méthode d'élocution parut généralement vicieuse. Il usait de longues phrases, de raisonnemens confus, et enveloppait ses propositions de tant d'argumens accumulés, qu'on ne pouvait l'entendre sans fatigue. La nature, d'ailleurs, opposait de grandes difficultés à ses succès. La faiblesse de sa poitrine ne lui permettait pas de débiter des périodes de quelque étendue sans reprendre haleine. Son articulation embarrassée l'empêchait de prononcer la première lettre de son art (1); l'habitude vicieuse qu'il avait prise de lever sans cesse une épaule le rendait ridicule aux yeux d'un peuple naturellement railleur.

Cet échec et ces obstacles répandirent dans l'âme de Démosthène un abattement profond. Il ne mesura plus qu'avec dégoût la carrière dans laquelle il était entré d'abord avec tant d'ardeur, et se retira, plein de découragement, au port du Pirée. Là, un Thriasien (2), nommé Eunomus, homme d'un âge avancé, et qui avait entendu autrefois Périclès (3), vint le trouver, et commença à ra-

(1) La lettre ρ, qui commence le mot ῥητορικὴ, *rhetorica*.

(2) Thriasius était un des dêmes ou bourgs de l'Attique.

(3) Périclès était mort l'an 429 avant Jésus-Christ.

nimer son courage, en lui disant que son débit oratoire ressemblait beaucoup à celui de ce grand homme. Il l'engagea à ne point désespérer de lui-même, à opposer à ses désavantages naturels les ressources de l'art et du travail, à surmonter, par des exercices appropriés, le tumulte des assemblées, et à fortifier son physique de manière à pouvoir supporter les fatigues inséparables des harangues publiques.

Ces conseils, auxquels l'âge et l'expérience d'Eunomus devaient donner un grand poids, exercèrent sur l'esprit de Démosthène une influence salutaire. Il ressaisit avec une nouvelle ardeur la carrière dont il s'était éloigné, et reparut bientôt à la tribune, mais sans plus de succès que la première fois. Les sifflets et les huées étouffèrent encore sa voix, et il lui fut impossible d'obtenir l'attention qu'il s'efforçait de reconquérir. Comme il regagnait sa maison, tout pénétré de la honte que lui causait ce nouvel échec, il rencontra le comédien Satyrus, son ami (1); il se plaignit amèrement

---

(1) Ce Satyrus est le même dont Démosthène et Diodore de Sicile rapportent un trait bien digne d'éloge. Philippe, roi de Macédoine, célébrait, après la prise d'Olynthe, les jeux olympiques. Il avait réuni à cette fête, et admis à sa table les plus fameux acteurs de la Grèce. Satyrus, qui faisait partie des convives, fut le seul qui ne se présenta point pour recevoir le prix que le monarque accordait à ceux qui s'étaient distingués. Philippe, surpris, lui en demanda la cause. « Je n'ai, lui répondit

à lui de la stérilité des efforts qu'il avait employés pour se rendre agréable au peuple, tandis que d'autres orateurs, qui vivaient dans la débauche et les plaisirs, et des gens même de la classe populaire, sans instruction, sans études, réussissaient à se faire écouter, et occupaient avec avantage cette tribune, où il ne recueillait que les mépris de la multitude. « Tes plaintes sont fondées, lui répondit Satyrus; garde-toi cependant de céder au découragement, je puis surmonter les obstacles qui t'affligent; j'en dissiperai les causes, mais il faut, avant tout, que tu me récites par cœur quelques vers d'Euripide ou de Sophocle. » Démosthène en déclama sur-le-champ plusieurs; et Satyrus, les répétant après lui, leur donna un accent, une grâce, une onction tellement appropriés à leur sens, que Démosthène, étonné, les trouva tout autres qu'ils ne lui avaient paru d'abord. Il comprit combien l'action ajoutait de charme et de puissance au dis-

---

Satyrus, besoin d'aucun des présens que désirent les autres. Il en est un qui me serait le plus agréable de tous, mais je crains d'éprouver un refus. » Le monarque l'ayant encouragé à parler : « J'avais à Pydna, reprit Satyrus, un ami nommé Apollophane, que les calomnies de ses ennemis ont conduit à la mort. Ses proches, craignant pour le sort de ses filles encore en bas âge, les ont envoyées à Olynthe; elles y sont captives, ne me refusez pas leur liberté. Mon seul but est de les doter convenablement et de les établir d'une manière digne de leur père et de moi. » Philippe ému, lui accorda sa demande, quoique Apollophane eût été l'un des meurtriers de son frère Alexandre.

cours, et jugea que c'était peu de s'exprimer avec élégance et correction, si les grâces du débit n'étaient point en rapport avec le mérite de l'élocution.

§ II. Ce fut alors que Démosthène eut recours à cette ingénieuse et infatigable persévérance, dont les prodigieux effets, tant de fois cités, ne sauraient être trop souvent offerts en exemple à la jeunesse. Il mit lui-même en pratique cette belle maxime qu'on retrouve dans un de ses discours : « Toute vertu commence par une résolution, et la fin de la vertu n'est que la constance dans cette résolution. » Ses efforts s'appliquèrent spécialement à fortifier sa poitrine, et à corriger ce que son débit et son action pouvaient présenter de vicieux.

Pour n'être point distrait des exercices auxquels il allait se livrer, il fit construire un cabinet souterrain (1), dans lequel il descendait chaque jour,

---

(1) Plutarque assure que ce cabinet existait encore en entier de son temps. Lysicrate fit élever sur l'emplacement qu'il occupait un monument, l'un des mieux conservés de la Grèce, et qu'on appelle communément la *Lanterne de Démosthène.* Ce monument est d'une forme ronde et de marbre blanc. Six colonnes d'ordre corinthien en supportent le faîte. Son diamètre intérieur est au plus de six pieds. Une pierre orbiculaire qui embrasse toute l'étendue de l'édifice, surmonte les colonnes. Le sommet présente

pour former sa voix, régler ses gestes et sa prononciation. L'ardeur qu'il porta dans ces travaux devint bientôt tellement grande, que souvent il y passait deux ou trois mois entiers. Pour être plus sûr de résister à la tentation d'en sortir, il prenait la précaution de se faire raser la moitié de la tête. Il s'appliquait aussi sans relâche à tous les exercices capables de donner à ses discours une expression oratoire, prononçant tout à haute voix, s'habituant à reproduire en style déclamatoire les entretiens familiers qu'il avait eus avec ses amis, préparant des morceaux pour toute occasion, répétant pour lui-même les discours qu'il avait entendus, ou les écrivant de mémoire avec les variantes de rédaction qu'il jugeait propres à former son style, et à donner à sa diction, par l'emploi des analogies, la souplesse et la facilité convenables. Satyrus présidait à tous ces exercices, et ne cessait de régler, par ses conseils, le débit et les inflexions oratoires de son illustre élève (1).

---

la forme d'une lampe. Une inscription placée entre la voûte et les colonnes indique l'objet du monument et le nom du fondateur. (George Whealer, *Itinér. en Grèce*, I, 5.) *Voy.* aussi l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par M. de Châteaubriand, tom. I, p. 224 et suiv.)

(1) Quintilien (*Instit. orat.*, liv. XI, chap. III) donne le nom d'Andronicus au comédien qui fit l'éducation oratoire de Démosthène. Photius prétend qu'il se nommait Néoptolème, et que Dé-

Les efforts de Démosthène ne se bornèrent point là. Il combattit les vices de sa prononciation avec un courage tellement opiniâtre, que personne bientôt ne put lui disputer l'avantage de l'articulation la plus nette et la plus expressive. Par un exercice continuel, il ramena à une intonation forte et agréable sa voix qu'une extrême faiblesse rendait presque insupportable à l'oreille. Pour y parvenir, il récitait tout d'une haleine un grand nombre de vers, et les prononçait avec vivacité en élevant la voix sur différens tons. Placé sur le rivage de la mer, il opposait sa déclamation aux flots mugissans autour de lui, essayant par-là d'aguerrir ses oreilles au bruit tumultueux des assemblées populaires. Enfin, il avait pris l'habitude de parler beaucoup et long-temps en tenant de petits cailloux dans sa bouche, afin qu'elle articulât avec plus d'assurance et de facilité quand

---

mosthène lui compta 10,000 drachmes pour lui avoir enseigné un procédé à l'aide duquel il était parvenu à diminuer la briéveté de sa respiration. Ce procédé consistait à tenir une olive dans la bouche et à s'habituer à parcourir avec rapidité des lieux escarpés. L'effet de cet exercice était de favoriser le passage du fruit dans les fosses nasales, et, par suite, d'élargir l'organe de la respiration et de la voix, et de la rendre insensiblement, de la sorte, plus propre au débit oratoire. Il est inutile d'insister sur l'exagération évidente dont cette particularité porte l'empreinte. L'auteur des *Vies des dix orateurs* attribuées à Plutarque, rapporte également que le professeur de déclamation de Démosthène se nommait Néoptolème.



elle serait vide. Pour vaincre le mouvement déréglé de son épaule, mouvement qui tenait à l'extrême irritabilité de ses nerfs, il s'exerçait dans l'art de gesticuler devant un miroir, ou dans une tribune étroite, sous la pointe d'une épée nue, dont la piqûre corrigeait douloureusement cette espèce d'écart (1). Ce fut ainsi qu'il lutta avec avantage contre une nature rebelle, dont il dompta l'inclémence par la force opiniâtre de son caractère, et l'on peut dire avec un historien romain, que *si sa mère mit au jour un Démosthène, l'art en enfanta un autre* (2).

Cette seconde nature que se donna Démosthène, cette espèce d'éducation qu'il fit subir à son talent oratoire, parut, de son temps, offrir quelque prétexte aux déclamations de l'envie. On ne manqua pas de prétendre que son éloquence était le produit du travail et de l'art, et non point un don naturel, que *ses harangues sentaient l'huile*, et ces détractions se fortifièrent plus tard de la remarque qui fut faite que presque jamais on ne vit Démosthène se livrer à l'improvisation, et que, pressé par le peuple de donner son

(1) Apul. *Apolog.* — Quintil. *Instit. orat.*, lib. XI, cap. III.

(2) Val. Max., lib. VIII, cap. VII, 1.

avis sur les objets mis en délibération, il refusa constamment de le faire avant d'avoir médité avec soin et à loisir sur ce qu'il aurait à dire. Lui-même, au rapport de Plutarque, convenait que rarement il se présentait à la tribune sans avoir accordé quelque préparation à la harangue qu'il devait prononcer. Mais il croyait donner en cela, disait-il, un témoignage de déférence au peuple athénien, peu flatté, sans doute, qu'un orateur l'entretînt sans avoir mûrement réfléchi sur la question soumise à son examen, et sensible au contraire aux soins qu'on prenait pour lui plaire, et pour conquérir ses suffrages (1).

Quelque opinion qu'on puisse avoir du mérite ou de la sincérité de ces explications, il ne serait pas raisonnable de contester que l'absence de la faculté d'improviser privait le talent de Démosthène d'un avantage précieux. Plutarque, qui lui est d'ailleurs si favorable, ne dissimule pas qu'il était, sous ce rapport, inférieur à Démade, orateur contemporain, et que *bien souvent*, ce dernier, *parlant à l'improuvu, renversait sens dessus dessous toutes les raisons que Démosthène avait étudiées, prévues et préméditées de longue main* (2). C'est en ce sens aussi qu'il faut entendre le juge-

(1) Plutarque, *Vie de* DÉMOSTHÈNE.

(2) Ibid., *Traduction d'Amyot*.

ment attribué par cet écrivain à Théophraste (1), qui, consulté sur le mérite respectif de ces deux orateurs, n'hésitait pas à assigner un rang supérieur à Démade (2); et l'on peut s'étonner qu'un désavantage aussi marqué ait paru échapper à la plupart des écrivains qui se sont appliqués à définir l'éloquence de Démosthène.

Indépendamment du motif que j'ai rappelé plus haut, le philosophe de Chéronée explique par une conjecture qui paraît frivole et peu digne du grand caractère de Démosthène, l'affectation de cet orateur à employer l'éloquence étudiée, et à user sobrement du secours de l'improvisation. Démosthène, dit-il, avait résolu, dès son début, de prendre Périclès pour modèle (3), et d'adopter, dans la réserve oratoire de ce grand homme, le prin-

(1) Ce Théophraste est-il l'auteur des *Caractères ?* Tout porte à le croire. Ce philosophe vivait l'an 322 avant Jésus-Christ, et enseignait la philosophie et l'éloquence d'après la doctrine de Platon et d'Aristote, dont il avait long-temps suivi les leçons. C'est lui qui disait d'un orateur sans jugement, que c'était *un cheval sans bride*. On ignore l'époque précise de la mort de Théophraste.

(2) Polyeucte Sphectien, au témoignage du même Plutarque, établissait le parallèle suivant entre Démosthène et Phocion. *Le premier*, disait-il, *est très bon orateur*, *mais le second est très éloquent*. (Vie de Phocion.)

(3) Plutarque, *Vie de* DÉMOSTH.

cipe de son importance politique et de sa haute renommée.

A part l'insuffisance plus ou moins constante des ressources que la nature avait départies à Démosthène, une autre considération rendrait bien mieux raison, à mon avis, de ses procédés oratoires, et de la circonspection avec laquelle, malgré son génie, il aborda constamment la tribune. Il avait à s'adresser au peuple le plus délicat de la terre (1), le plus renommé pour son goût et sa civilisation. Les Athéniens, dit un écrivain moderne, étaient aussi avides d'éloquence, comme art et comme jouissance, que comme moyen politique. Ils venaient écouter un orateur de même que nous nous pressons aujourd'hui aux représentations d'un artiste célèbre. Ajoutons que ce peuple libre et frivole était dominé par un penchant irrésistible à la raillerie, lequel, s'alliant à ce sentiment exquis des bienséances dont il était éminemment doué, rendait imposante et redoutable une assemblée composée de l'élite de ses citoyens. Il n'est point étonnant que Démosthène qui, deux fois déjà en avait éprouvé les rigueurs, hésitât à fier incon-

(1) Voyez, au dernier chapitre de cette Histoire, un trait remarquable de la délicatesse du peuple athénien, et le parti que sut en tirer Démosthène dans une circonstance importante.

sidérément à de tels auditeurs sa réputation croissante, et ne crût pas avoir trop acheté, par des études longues et assidues, le privilége de s'en faire écouter favorablement (1).

C'est ici, suivant moi, le véritable motif de ces déférences populaires que lui prête son illustre biographe, et cette opinion est d'autant plus vraisemblable, qu'on aurait tort de croire que ce grand orateur fût entièrement destitué de la faculté de l'improvisation. Plutarque rapporte quelques exemples assez remarquables de l'usage qu'il fit de cette faculté précieuse (2), et ajoute même que les harangues qu'il débitait ainsi sans préparation, se distinguaient par un caractère de hardiesse et d'énergie que ses autres discours n'offraient point au même degré. Il faut donc reconnaître que le

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que l'assurance oratoire de Démosthène était loin d'être imperturbable. Indépendamment du peu d'énergie qu'il opposa aux insultes populaires, lors de ses débuts à la tribune, sa présence d'esprit l'abandonna entièrement, comme on le verra plus tard, lorsqu'il voulut haranguer le roi Philippe.

(2) Cet historien cite notamment la réponse improvisée de Démosthène à l'orateur Python, de Bysance, partisan passionné du roi Philippe, auquel il avait vendu son talent, et celle qu'il fit aux Jeux Olympiques, à Lamachus, panégyriste outré de ce monarque et de son fils, laquelle produisit un tel effet que Lamachus jugea prudent de se dérober, par la fuite, au courroux du peuple. Ces deux discours, malheureusement, ne nous ont point été conservés.

privilége si rare de répondre sur-le-champ à un orateur, ou de développer à l'instant une opinion spontanément conçue, était chez Démosthène une ressource accessoire de son génie, un moyen extrême qu'il tenait en réserve pour les circonstances impérieuses, mais qu'il ne compta jamais parmi les élémens essentiels de sa renommée. Et quand on songe que c'est surtout à la rareté de cette disposition oratoire que la postérité est redevable des immortelles harangues qui sont parvenues jusqu'à elle (1), on est tenté de s'applaudir d'un désavantage auquel on doit la possession de quelques-uns des monumens les plus admirables de l'esprit humain (2).

---

(1) Ce n'est pas que les anciens fussent étrangers à l'art si précieux de la sténographie. Les Grecs la connurent, et probablement l'inventèrent. Plutarque parle des signes dont se servait Xénophon pour suivre les discours de Socrate, et Diogène Laërce fait mention des *tachéographes* ou *sténographes* qui existaient de son temps. Mais, indépendamment de ce que la perfection de cet art était très équivoque chez les anciens, il est hors de doute que la plupart des discours de Démosthène nous sont parvenus écrits par cet orateur et non sténographiés. On peut voir, sur le soin minutieux qu'il apportait à la composition de ses ouvrages, l'analyse d'un morceau curieux de M. Brougham. (*Voy.* aux *Jugemens.*) Le fait seul de la possession de plusieurs discours *non prononcés* de Démosthène, tels que ses harangues contre Midias et contre Androtion, établit invinciblement que l'éloquence de cet orateur était le plus souvent une éloquence écrite, préparée, et non improvisée.

(2) C'est sans doute à la possession du talent d'improviser que

Disons-le avec un critique célèbre : « Loin d'exprimer l'absence ou la médiocrité du talent, l'ardente opiniâtreté de Démosthène montrait son génie. La nature ne commande si impérieusement qu'à ceux qu'elle favorise, et cette force de persévérance est peut-être le plus rare de ses dons (1). »

Démosthène était âgé de ving-sept ans, lorsqu'une occasion éclatante lui fut offerte de réaliser enfin les ressources qu'il avait amassées à la faveur de ses longues et laborieuses études. Leptine, citoyen estimable et puissant, et l'un des ministres d'Athènes, avait fait passer une loi qui, pour remédier aux abus qu'entraînaient des exemptions trop multipliées de certaines charges publiques (2), portait que nul à l'avenir ne serait exempt de ces charges, excepté les descendans

---

l'on doit attribuer la privation absolue où nous sommes des harangues de la plupart des orateurs grecs, tels que Périclès, Cimon, Phocion, Démade, Hypéride, etc., et le petit nombre qui nous est parvenu de celles d'Eschine, de Dinarque, etc.

(1) M. Villemain, art. Démosthène, *Biographie universelle.*

(2) Il y avait à Athènes deux sortes de charges publiques. Les unes étaient pour l'utilité : les contributions des biens et les armemens des vaisseaux ; les autres étaient pour l'agrément et le plaisir : celles de chorège, de gymnasiarque et d'hestiateur. Les *chorèges* faisaient instruire et décoraient à leurs dépens, pour les jeux, des troupes de danseurs ou de musiciens ; les *gymnasiarques*

d'Harmodius et d'Aristogiton (1). Cette loi punissait de l'infamie, de la confiscation des biens, et même d'un emprisonnement, celui qui solliciterait désormais l'une ou l'autre des exemptions qu'elle prohibait. Elle reçut la sanction du peuple; mais Leptine, son auteur, fut accusé par Bathippe, qui mourut avant que la cause eût été plaidée. D'autres, qui avaient intenté la même accusation, s'en désistèrent. L'année s'écoula; on ne pouvait plus infliger de peine à Leptine, mais on pouvait encore attaquer sa loi et en obtenir l'abrogation (2). Aphepsion, fils de Bathippe, et Ctésippe, fils de

---

fournissaient l'huile pour la *palestre* (espèce d'académie où s'exerçaient les athlètes); les *hestiateurs* donnaient un grand repas à leur tribu. On ne pouvait être exempt des premières charges : l'exemption des secondes était une des grâces dont les Athéniens récompensaient les services rendus à l'État. (*Ulp. de Lept. orat.*, p. 575.)

(1) Tout le monde connaît le dévouement impuissant, mais sublime, de ces deux jeunes martyrs de la liberté. Depuis la chute de ses tyrans, Athènes ne cessa d'honorer leur mémoire, et le privilége éclatant que la loi si absolue de Leptine réservait à leurs descendans, fait foi de la haute vénération qu'elle inspirait longtemps encore après leur mort.

(2) C'est à raison de cette règle que la harangue de Leptine est intitulée πρὸς Λεπτίνην, *ad Leptinem*, et non κατὰ Λεπτίνην, *contrà Leptinem*. Ce discours est à son sujet, adressé à sa personne, contre sa loi, mais non contre lui. Plutarque rapporte que Démosthène mit d'autant plus d'intérêt à la défense de Ctésippe, qu'il prétendait à la main de sa mère, prétention qu'il ne réalisa pourtant pas. Suidas dit, au contraire, qu'il épousa la veuve de Chabrias; mais cette assertion paraît sans fondement.

Chabrias, entreprirent de le faire. Le premier prit Phormion pour avocat, et Ctésippe qui, à raison des services de son père (1), avait à la révocation de la loi un intérêt personnel, confia sa cause à Démosthène. On peut juger, par ce qui précède, de l'intérêt avec lequel les débats furent suivis. Cette cause, à la fois publique et privée, participait de la défense judiciaire et du discours politique. L'orateur établit que la loi de Leptine était injuste, qu'elle avait été portée d'une manière illégale, que l'intérêt et la dignité de la république demandaient qu'elle fût révoquée; enfin qu'elle était inutile.

Un succès complet couronna cette fois les efforts de Démosthène. Non seulement il réussit à faire abolir la loi de Leptine, ce qui, d'après les notions que nous possédons, dut être une œuvre assez facile, mais son plaidoyer fut accueilli par des applaudissemens universels. On admire encore aujourd'hui l'abondance et la solidité de ses moyens, la douceur persuasive de sa diction, l'éloquence de quelques-uns de ses développemens oratoires. La supposition à l'aide de laquelle il montre combien il serait bizarre que le patriotisme d'Harmodius,

(1) Chabrias, général athénien, s'était distingué dans les guerres de ce peuple contre Sparte, par une rare et heureuse intrépidité. Il périt dans le port de Chios, l'an 358 avant Jésus-Christ, et fut remplacé par Charès.

s'il se retrouvait dans un autre citoyen, ne pût obtenir les mêmes honneurs, a été justement louée. Leptine y est combattu avec tous les égards dus à son caractère et à sa position. En attaquant sa loi, l'orateur ménage sa personne. Cette harangue peut être considérée comme un modèle du genre tempéré (1).

Ce fut dans le cours de la même année que Démosthène composa son plaidoyer pour Diodore contre Androtion, citoyen d'Athènes, qui avait proposé de décerner au sénat des cinq-cents une couronne d'or, quoique cet ordre, dans son exercice annuel, eût négligé le soin qui, d'après les lois, pouvait constituer son titre principal à cet honneur (2). Ce plaidoyer, qui nous a été conservé, et dans lequel on remarque une subtilité de raisonnement qu'explique le genre d'élo-

---

(1) La harangue contre la loi Leptine a donné lieu à plusieurs imitations. Lollianus d'Ephèse, disciple d'Isée, publia une *Déclamation contre Leptine*, froide copie de celle de Démosthène, dit Belin de Balu. Aristide, autre orateur athénien, traita le même sujet. Son discours, qui offre peu d'intérêt, ne fut publié qu'en 1787, par les soins de l'abbé Morelli, bibliothécaire de la république de Venise. Cette imitation, dit le même écrivain, a été trop louée par Morelli. (*Hist. de l'Eloquence*, tom. II.)

(2) Ce soin était la construction de trois galères à trois rangs de rames, que le sénat était tenu de fournir pendant son année d'exercice. *Voy.* les *Antiquités grecques*, de Robinson.

quence de l'adversaire que Démosthène avait à combattre, ne fut point prononcé.

La harangue contre Timocrate fut aussi composée par Démosthène dans l'intérêt de Diodore, qui attaquait comme contraire au bien de l'état un décret que ce citoyen avait fait rendre, et par lequel il cherchait à favoriser trois députés d'Athènes auprès de Mausole, satrape de Carie, qui, au mépris des lois existantes, avaient retenu des marchandises destinées au temple de Minerve. Ce discours, qui n'est point dépourvu de beautés, mais dans lequel le défaut d'ordre et de précision se laisse trop apercevoir, dut peu ajouter à sa réputation. L'orateur était alors âgé de vingt-neuf ans.

On s'accorde généralement à placer dans la trentième année de son âge (la première de la 107e Olympiade) les plaidoyers de Démosthène contre Conon, et sa harangue contre Aristocrate. Le premier de ces ouvrages fut composé dans l'intérêt d'un nommé Ariston, qui avait été indignement maltraité par Conon, citoyen d'Athènes, et par ses fils. Ce discours, purement judiciaire, et sans aucune liaison avec les affaires politiques, renferme des beautés que les anciens rhéteurs ont souvent admirées. On ignore quel succès il obtint.

La harangue de Démosthène contre Aristocrate est une des plus belles que cet orateur nous ait

laissées. Charidème (1), chef de troupes étrangères, et allié de Chersoblepte, roi de Thrace, avait servi avec distinction dans les armées de la république. Aristocrate, citoyen d'Athènes, porta un décret par lequel il était dit que *quiconque ôterait la vie à Charidème, pourrait être saisi dans toutes les villes alliées; que si quelqu'un, ville ou particulier, mettait obstacle à l'arrestation du meurtrier, il serait exclu des traités.* Un nommé Euthycrate attaqua ce décret à la faveur du discours que lui composa Démosthène, et dans lequel ces trois propositions sont développées avec un talent admirable: 1° Le décret d'Aristocrate

(1) Charidème, né à Orée dans l'île d'Eubée, après avoir servi contre les Athéniens, sous les ordres de Cotys, roi de Thrace, était entré au service d'Athènes, qui avait récompensé, par d'éminentes distinctions, sa bravoure et ses talens militaires. Charès, général athénien, dont il était l'un des lieutenans, manquant d'argent pour payer ses troupes, Charidème se mit au service d'Artabaze, et se retira ensuite vers Cotys. A la mort de ce prince, il obtint la tutelle de Chersoblepte et de ses autres fils en bas âge, et fit, en cette qualité, la guerre aux Athéniens. Le danger commun le porta bientôt à se réunir avec eux contre Philippe, roi de Macédoine. Ce fut à cette époque qu'Aristocrate proposa le décret combattu par Démosthène. Charidème se rendit auprès de Darius, roi de Perse, lors de la guerre d'Alexandre contre ce prince, dont il fut accueilli d'abord avec bienveillance. Mais l'orgueil et la liberté de ses conseils ne tardèrent pas à déplaire, et Darius, irrité, le fit mourir l'an 333 avant Jésus-Christ. (*Quinte-Curce*, III, 5.) Ce général, bien supérieur en habileté à Charès, n'était guère plus considéré que lui.

est contraire aux lois; 2° il est nuisible à la république; 3° celui auquel il décerne une récompense, mériterait d'être puni plutôt que récompensé.

On rencontre particulièrement dans la troisième partie de cette harangue les premiers indices de cette véhémence puissante qui constitua plus tard le principal caractère du talent oratoire de Démosthène. Elle éclate dans la manière dont il expose la conduite de Charidème, ses trahisons, ses perfidies accumulées, dans l'insistance qu'il met à répéter qu'Athènes se couvrirait de honte en se chargeant de veiller aux jours d'un tel homme. Dans la discussion approfondie qui compose le reste du discours, Démosthène se montre jurisconsulte habile et grand homme d'état.

La charge de *chorège*, qui lui fut conférée par sa tribu, à l'âge de trente-deux ans, fournit à Démosthène l'occasion de sa harangue contre Midias, harangue célèbre à plusieurs égards. Ce citoyen riche et audacieux, ennemi personnel de l'orateur, lui disputa la couronne à laquelle il aspirait pour prix des efforts dont il avait fait preuve durant le cours de sa magistrature, et réussit, par ses intrigues auprès des juges, à le priver de cette distinction. Il mit le comble à ces té-

moignages d'inimitié en frappant Démosthène, en plein théâtre, dans l'exercice même de sa charge, pendant la célébration des fêtes de Bacchus. Le peuple rassemblé spontanément, suivant l'usage, pour juger ce délit, condamna Midias, qui s'empressa de relever appel de cette sentence devant un tribunal régulier. Mais Démosthène, redoutant, au dire de Plutarque, le crédit et les moyens d'influence de son adversaire, consentit à abandonner sa poursuite et à accommoder l'affaire moyennant 3,000 drachmes (1). La harangue que nous possédons fut composée dans l'intervalle de la condamnation populaire au désistement; c'est ce qu'on apprend par les termes mêmes de l'exorde; cette harangue ne fut point prononcée. Démosthène y réfute avec art et véhémence toutes les objections présentées par Midias contre l'accusation qu'il lui a intentée; il insiste sur ce point essentiel que ce n'est pas seulement un citoyen obscur que Midias a insulté, mais un magistrat revêtu d'une charge publique, mais les lois mêmes qui accordent protection à tous; l'impiété, suivant l'orateur, se mêle à l'offense, car les chorèges et les chœurs exercent une fonction reli-

(1) D'autres, et notamment Eschine (*Harangue sur la Couronne*) disent 30 mines.

gieuse, et Midias n'a pas moins outragé le dieu au nom duquel ils s'assemblent, que Démosthène lui-même.

La péroraison de ce discours a été fort admirée. Le ton en est noble et élevé. L'orateur y rattache avec beaucoup d'art son injure personnelle à la cause de chaque citoyen : il montre la sécurité publique intéressée à la répression de l'outrage qu'il a reçu; et, par ces déductions naturelles et sensibles qui lui sont propres, il établit à merveille que les lois n'ont de pouvoir et de force que par la fidélité des magistrats chargés de leur application. Voici ce morceau, modèle de clarté, de dialectique et de précision :

« Faites cette réflexion : tout à l'heure, dès que la séance sera levée, chacun de vous s'en retournera dans sa maison, l'un plus tôt, l'autre plus tard, sans regarder autour de soi, avec la plus entière sécurité, soit qu'il rencontre un ami ou un ennemi, un citoyen obscur ou un citoyen puissant, un homme fort ou un homme faible; en un mot, sans éprouver la moindre inquiétude. Pourquoi? c'est que, rempli d'assurance et plein de la confiance qu'inspire une sage police, il est intimement persuadé qu'il ne sera attaqué, insulté, frappé par personne. Et vous ne m'accorderez pas, avant de quitter le tribunal, la sûreté qui vous accompagnera en retournant dans vos demeures!

Après les outrages que j'ai essuyés, dans quel espoir pourrais-je survivre, si vous me laissiez aujourd'hui sans vengeance ! Ne craignez rien, me dira-t-on, vous ne serez plus outragé. Mais si je le suis, punirez-vous alors le coupable, si vous l'épargnez à présent ? Au nom des dieux, ne trahissez pas ma cause, qui est la vôtre et celle des lois. Car enfin, *si vous voulez examiner ce qui assure aux juges des tribunaux, en quelque nombre qu'ils soient, l'autorité imposante qui les rend arbitres absolus de tous les habitans de cette ville, vous verrez que ce n'est ni la terreur des armes, ni la force du corps, ni la vigueur de l'âge, en un mot, rien autre chose que le pouvoir des lois. Et le pouvoir des lois, d'où procède-t-il ? Entendent-elles les cris d'un citoyen attaqué ? Accourent-elles à son secours ? Non, elles ne sont, par elles-mêmes, que des écritures mortes, dépourvues de toute faculté d'agir. Qu'est-ce donc qui fait leur pouvoir ? C'est votre fidélité à les maintenir par l'exécution, et à les représenter dans toute leur force autant de fois qu'on les implore.* Vous n'avez donc d'autorité que par les lois, comme les lois n'ont de pouvoir que par vous. Chacun des juges doit donc secourir les lois attaquées, comme on le secourrait, s'il l'était lui-même. Les délits commis contre elles, quel que soit le coupable, doivent être, à ses yeux, des délits qui intéressent

la sûreté commune ; et il est de sa religion d'empêcher que nulle charge publique, nulle pitié, nul crédit, nul artifice, que rien, en un mot, ne donne à personne le droit de les violer impunément (1). »

On ne saurait dissimuler que la composition pécuniaire au moyen de laquelle Midias obtint de Démosthène le sacrifice de cette énergique harangue, n'ait fait naître sur le compte de cet orateur des impressions peu favorables, et lui-même semble avoir, en quelque sorte, condamné sa conduite en cette occasion, lorsque, dans le début du discours, il annonce non sans quelque hauteur à ses juges, que, « dans l'objet de le faire désister de « son accusation, on a employé à plusieurs re-« prises, mais vainement, les caresses et même les « menaces ; que céder à de telles instigations, ce « serait abandonner le poste de la justice, et mé-« riter la peine des meurtriers, puisqu'après une « telle lâcheté, il ne serait plus digne de vivre (2). » A juger d'ailleurs de la gravité de l'outrage par les expressions qu'il emploie pour le caractériser, cette accusation ne pouvait même être désertée sans danger pour la chose publique. Comment concevoir qu'un ressentiment qui éclatait en invec-

(1) *Har. contre Midias*, traduction de l'abbé Auger.

(2) *Ibid.*

tives si passionnées, dût consentir à s'apaiser soudain pour quelques milliers de drachmes? Malheureusement, rien n'est mieux démontré que cette transaction flétrissante. Indépendamment du témoignage positif de Plutarque, elle est établie par le reproche amer que lui en fait Eschine dans la fameuse harangue de la Couronne, reproche auquel Démosthène n'opposa rien, et que, suivant l'observation judicieuse d'Auger, son contradicteur n'aurait point osé se permettre si la cause eût été réellement plaidée (1).

Admettra-t-on avec Plutarque que Démosthène, alors dépourvu de toute autorité, de toute renommée, redoutât d'entrer en lice avec un ennemi riche, éloquent et puissant? Mais cette supposition d'infériorité paraît gratuitement imaginée par ce biographe pour justifier la défection de l'orateur. A l'époque dont il s'agit, la position sociale de Démosthène, honorablement connu à la tribune et au barreau, avait acquis assez de consistance pour défier le crédit d'un simple citoyen. N'avait-il pas

(1) Peu de temps après l'affaire de Midias, Démosthène, si l'on en croit Suidas, accusa un de ses cousins, nommé Démonède, de l'avoir blessé dangereusement; il montrait une incision à la tête qu'on le soupçonnait de s'être faite lui-même. Comme il voulait avoir des dommages et intérêts, on dit *que la tête de Démosthène était d'un excellent rapport, et qu'il portait sur ses épaules, non une tête, mais une ferme.* (Suidas, v° Démosth.)

lutté avec avantage, à son début, contre Leptine, homme bien autrement puissant, et l'un des ministres de la république? Etait-ce donc, d'ailleurs, un poids insensible dans la balance de la justice, que cette magistrature de chorège, si audacieusement outragée dans sa personne? Lui-même nous apprend, dès les premières lignes de sa harangue, que le peuple, prenant vivement à cœur son injure, avait condamné son adversaire *tout d'une voix, sans égard ni à sa fortune, ni à ses promesses!* Transiger à prix d'argent en de telles circonstances, n'était-ce pas, suivant l'énergique expression d'Eschine, vendre *et l'affront qu'il avait essuyé, et la condamnation qu'il avait obtenue* (1)?

Le même orateur, dans une autre de ses harangues (2), adresse à Démosthène un reproche plus grave encore : celui d'avoir composé, moyennant un salaire, des plaidoyers qu'il livrait ensuite à la partie adverse. Rien n'annonce toutefois que cette imputation, qui a trait au procès d'Apollodore contre Phormion (3), ait été rigoureusement établie.

---

(1) *Har. contre Ctésiphon.*

(2) Voy. la *Harangue d'Eschine sur la fausse ambassade.*

(3) Voici la substance des faits de ce procès. Pasion, banquier à Athènes, avait loué à Phormion la banque dont il était propriétaire, en prélevant sur elle 11 talens qu'il se proposait de faire valoir. Il légua, en mourant, à Phormion, sa femme avec une dot. Apollodore et Pasiclès, ses fils, partagèrent ses biens. Phormion se soumit à payer à chacun d'eux la moitié du prix de sa

Mais ce qui paraît hors de doute, c'est que Démosthène, après avoir défendu la cause de Phormion contre Apollodore, prêta à celui-ci l'appui de son talent dans l'action qu'il dirigea à son tour contre Phormion, et composa un mémoire écrit, qui nous a été conservé, à l'appui de la plainte d'Apollodore, en subornation d'un témoin produit par son adversaire.

De telles mœurs affligent l'observateur qui voudrait ne point apercevoir les faiblesses et les imperfections de l'humanité à côté des sublimes ins-

---

location, dont il se démit ensuite en faveur d'Apollodore. Après la mort de sa mère, que Phormion avait épousée, Apollodore actionna son beau-père pour quelques objets de la succession; un accommodement s'opéra entre eux devant arbitres, et Phormion obtint décharge quelques années après. Nouvelle action d'Apollodore, lequel se plaignit que Phormion eût négligé de lui tenir compte de fonds appartenant à la banque, et qui devaient entrer dans son héritage. Phormion, défendu par Démosthène, opposa la décharge opérée à son profit, et prouva, par témoins, que Pasion était, au contraire, lors de son décès, redevable envers la banque d'une somme de 11 talens. Apollodore ayant réuni quelques présomptions de nature à rendre plus que suspecte la véracité de Stéphanus, l'un de ces témoins, l'attaqua en justice, et accusa Phormion de l'avoir suborné. Ce fut Démosthène qui l'assista dans cette accusation, dont on ignore l'issue. Suidas prétend que les imputations désagréables dont Démosthène fut chargé à cette occasion, contribuèrent beaucoup à l'éloigner de la carrière du barreau, et à tourner ses yeux du côté de l'administration de la république. (Tom. I, p. 682.) Cependant il paraît certain qu'une partie des discours judiciaires que nous avons de lui, ont été prononcés postérieurement à cette époque.

pirations du génie. J'ai d'autant moins hésité à exprimer le blâme que Démosthène me paraît avoir encouru dans ces circonstances, que sa vie, épurée sans doute au feu sacré du patriotisme, et remplie de traits nobles et d'actions désintéressées, ne tarde pas à offrir à la plume de l'historien les plus amples et les plus généreuses compensations.

§ III. La vie politique de Démosthène est, pour ainsi dire, tout entière dans la lutte courageuse et opiniâtre qu'il eut à soutenir contre Philippe, roi de Macédoine, politique habile, guerrier intrépide, et le plus dangereux ennemi d'Athènes, dont l'asservissement paraît avoir été la conception dominante de sa vie, et le but de toutes ses entreprises. Avant de retracer les différentes phases de cette lutte, et pour l'intelligence des faits que j'aurai à reproduire, il m'est indispensable de jeter un coup d'œil rapide sur la situation respective de la Grèce et de la Macédoine au moment où Philippe commença à donner carrière aux vues ambitieuses dont il était animé.

Après la bataille de Mantinée, la Grèce avait perdu la physionomie belliqueuse qu'elle offrait aux temps d'Alcibiade ou d'Epaminondas. La mort

de ce grand capitaine (1) venait de replonger Thèbes dans l'obscurité d'où son génie l'avait fait sortir. Argos, Corinthe, Mycènes, l'Elide, l'Arcadie, conservaient l'indépendance que leur assurait le traité d'Antalcide (2). Sparte, humiliée des revers que les derniers combats lui avaient fait essuyer, et veuve de ses plus braves guerriers, travaillait en silence à réparer ses pertes. Dénuée de toute puissance d'agression et de conquête, elle n'excitait plus l'envie ni les appréhensions des peuples voisins. Aucune invasion n'était à redouter du côté de l'Orient. Les monarques de ces contrées, si menaçans naguère, paraissaient avoir renoncé à toute entreprise ouvertement hostile contre la Grèce. Mais ils s'appliquaient secrètement à amollir, à diviser ses peuples par l'intrigue et la corruption, et à enchaîner, à force d'or, les derniers élans de leur patriotisme.

Cet âge n'était plus celui des héros. A la gloire orageuse des armes avait succédé de toutes parts le culte paisible des muses, des arts et de la philo-

(1) An 363 avant Jésus-Christ.

(2) Antalcide, fils de Léon, capitaine de Sparte, conclut entre Artaxerce-Mnémon, roi de Perse, et les Lacédémoniens, l'an 387 avant Jésus-Christ, un traité dans lequel les intérêts de sa patrie furent honteusement sacrifiés. Ce traité portait en substance que les Spartiates mettraient bas les armes, et que les villes grecques d'Asie demeureraient soumises au roi de Perse.

sophie; la volupté remplaçait l'ambition. Dociles à cette impulsion pacifique, les esprits s'élançaient avec ardeur dans les voies nouvelles que la fortune ouvrait à la civilisation. Le goût des arts, l'amour du repos, la passion des jeux et des spectacles énervaient rapidement les mœurs, et inspiraient une indifférence universelle pour tous les devoirs de la vie civile.

Spectatrice heureuse de l'abaissement de Thèbes et de l'humiliation de Sparte, Athènes surtout, Athènes, satisfaite d'avoir recouvré son indépendance, s'était livrée immodérément à cet amour des arts et du plaisir qui avait dû sa naissance à Périclès; et ce ne fut pas un médiocre sujet de scandale pour la Grèce entière, que de voir ce peuple, naguère si épris de la gloire des armes, détourner, après la guerre de Thèbes, au profit des jeux publics et des théâtres, l'argent qu'une loi expresse réservait pour l'armement annuel des vaisseaux et la défense de la patrie (1). Cette in-

(1) Quand les Athéniens eurent, après la guerre d'Egine, conclu une paix de trente ans avec les Lacédémoniens, ils résolurent de mettre annuellement 1,000 talens dans leur trésor, avec défense, sous peine de mort, qu'on parlât jamais d'y toucher, à moins qu'il ne s'agît de repousser les ennemis qui tenteraient d'envahir l'Attique. Cette loi s'observa d'abord avec beaucoup d'exactitude. Périclès ensuite, dans le dessein de faire sa cour au peuple, proposa de distribuer aux citoyens un certain nombre d'oboles lors de la célébration des jeux ou des sacrifices, et de leur payer

concevable dissipation fut bientôt sanctionnée par une autre loi qui défendit, sous peine de mort, de proposer de rendre ces fonds à leur première destination. Pleins d'aversion pour les travaux militaires, les Athéniens s'en déchargeaient sur des troupes mercenaires; et, peu jaloux d'exercer ce discernement sûr et éclairé dans le choix des chefs, qui avait contribué si puissamment à la renommée de leurs glorieux ancêtres, ils abandonnaient à l'intrigue et à la cabale l'élection de leurs généraux et de leurs magistrats (1). Les lois étaient sans force; l'austérité des anciennes mœurs avait fait place à la mollesse, l'activité à l'inertie, la probité à la corruption. Tandis que la Grèce, énervée, indifférente au sentiment de sa gloire et de sa dignité, laissait ensevelir ainsi dans un honteux repos les dernières traces de son esprit public, et préparait à l'avidité d'un conquérant une proie facile et brillante, un peuple jusqu'alors obscur et

---

une rétribution pour droit de présence dans les assemblées où l'on agiterait les matières d'état. Cette première dérogation, expressément subordonnée au maintien de la paix, reçut bientôt une consécration permanente, et servit comme de transition à l'extravagante dissipation qu'Athènes se permit après la bataille de Mantinée. Démosthène s'éleva avec beaucoup d'art et de ménagement dans ses Philippiques, et surtout dans la troisième, contre cet abus, et éluda adroitement une proposition directe de retour sur ces dispositions, qui eût pu lui coûter la vie.

(1) Justin, liv. VI, ch. IX.

méprisé, préludait, par des développemens aussi rapides qu'imprévus, à la haute prépondérance qu'il devait obtenir un jour sur les destinées de l'Europe et de l'Asie.

Les commencemens de la monarchie macédonienne (1) sont peu connus. La contrée qui fut son berceau se nommait originairement *Emathie* (2). Le premier de ses rois dont on parle avec quelque certitude, est Caranus, Argien de naissance, qui passait pour être le seizième descendant d'Hercule. On croit communément que ce prince, sur l'avis d'un oracle, conduisit quelques-uns de ses compatriotes dans une contrée de l'Asie, où il s'établit en prenant le titre de roi : son règne aurait duré vingt-huit ans. Ses successeurs n'eurent aucune célébrité ; leurs actions n'ont point été recueillies par l'histoire. L'entrée des jeux olympiques (3) ayant été refusée à Alexandre, l'un d'eux, il ne put y être admis

(1) La Macédoine, contrée considérable de la Grèce, était anciennement limitée à l'orient, par la mer Egée ; à l'occident, par la mer Ionienne ou Adriatique ; au nord, par les montagnes de la Mœsie ; au midi, par l'Epire et la Thessalie. On y comptait jusqu'à cent cinquante villes, dont les principales étaient Pella, Dyrrachium, Apollonie, Thessalonique, etc.

(2) On lui donnait indistinctement aussi les noms d'Œmérie, de Mygdonie, de Pœonie et d'Œdonie.

(3) Les jeux olympiques, institués par Hercule, se célébraient tous les quatre ans, sur les bords du fleuve Alphée, près du

qu'après avoir prouvé qu'il était Grec (1), originaire d'Argos et descendant d'Hercule. La Macédoine, tour à tour tributaire de Thèbes, de Sparte et d'Athènes, avait toujours été traitée avec peu de considération par la dernière de ces républiques, dont les citoyens prodiguaient à ses peuples l'épithète de *Barbare,* qui leur était familière d'ailleurs, en parlant de toute nation qui n'avait point son berceau dans la Grèce.

Amyntas II, fils d'Alexandre et seizième roi de Macédoine, eut de sa femme Eurydice trois enfans, Alexandre, Perdiccas et Philippe. Alexandre succéda au trône de son père, combattit les Illyriens, et leur donna pour ôtage Philippe, son second frère, qu'ils lui renvoyèrent, lorsque les conditions du traité furent remplies.

Alexandre mourut au bout d'un an de règne, et fut, après bien des traverses, remplacé par son frère Perdiccas. Ce dernier, à peine arrivé au

---

temple de Jupiter Olympien, et duraient cinq jours. Ces jeux étaient les plus célèbres de la Grèce.

(1) Une loi d'Athènes défendait d'admettre aucun étranger aux jeux publics, sous peine de 1,000 drachmes d'amende, à raison de chaque étranger introduit. Démade, citoyen opulent, qu'il ne faut pas confondre avec l'orateur de ce nom, poussa l'ostentation jusqu'à donner des spectacles au peuple dans lesquels il admit jusqu'à cent étrangers, se soumettant à acquitter les 100,000 drachmes au paiement desquelles cette frivole contravention donnerait lieu.

trône, eut à se défendre contre les attaques de Ptolémée, son frère naturel, qui aspirait au pouvoir suprême. Malgré l'illégitimité de la naissance de ce dernier, un grand parti se déclara pour lui; mais Pélopidas, illustre général thébain, choisi pour arbitre de leurs différends, ayant décidé en faveur de Perdiccas, ce prince demeura paisible possesseur du trône, et son frère Philippe fut emmené comme ôtage en Béotie. Ce fut là qu'il puisa, à l'école d'Epaminondas, cette connaissance approfondie de la science militaire qui prépara ses hautes destinées. Il s'y nourrit aussi dans l'étude des ressorts de la politique, et acquit, dans l'art de les mettre en œuvre, cette habileté consommée qui exerça plus tard tant d'influence sur la gloire de son règne.

Dix ans après, Perdiccas ayant péri dans un combat contre les Illyriens, une révolution éclata dans la Macédoine. Philippe s'enfuit secrètement de Thèbes, accourut dans ce royaume; et, profitant adroitement des circonstances orageuses qui le menaçaient, il se fit couronner roi (1) au préjudice du jeune Amyntas, que sa qualité d'enfant du monarque défunt appelait à la couronne.

---

(1) La troisième année de la 105ᵉ Olympiade, l'an 358 avant Jésus-Christ.

Parvenu au trône à vingt-quatre ans, Philippe sut s'y maintenir au milieu des attaques multipliées et formidables de ses ennemis extérieurs et intérieurs, des intrigues de la cour, de l'anarchie qui divisait l'armée, des embarras des finances, du découragement qui assiégeait tous les esprits. Son éloquence, sa fermeté, son audace surmontèrent tous ces obstacles. Cependant de sérieuses contradictions ne tardèrent pas à menacer sa domination naissante. Deux princes, Pausanias et Argée, élevèrent des prétentions à la couronne. Le premier était appuyé par les Thraces; le second, par les Athéniens. Philippe triompha, les armes à la main, de ces deux adversaires, et ce nouvel avantage l'affermit à jamais sur un trône qu'aucun rival désormais n'osa lui disputer.

Sous son règne, bientôt la Macédoine change de face; l'ordre se rétablit dans toutes les parties de l'administration. Il augmente les revenus de l'état, assure le règne de la justice, développe le génie des lettres, des arts, de la philosophie, par la protection éclairée qu'il leur accorde, envoie partout des ambassadeurs, en reçoit de toutes les contrées, et se met enfin en mesure d'étendre la prépondérance d'un pays sauvé, par son génie, d'une ruine presque inévitable.

Il éleva ses forces militaires sur un pied respectable, et forma, sur le modèle du bataillon sacré de

Thèbes, cette fameuse phalange macédonienne qui subjugua la Grèce, conquit l'Asie, et fit chanceler le colosse romain. Cette phalange présentait, suivant Polybe, l'image d'un carré long de six mille hommes, ayant seize combattans de profondeur sur cent de front. Les soldats étaient étroitement pressés les uns contre les autres; il en résultait un choc si violent, que le corps opposé pouvait difficilement lui résister.

La première guerre sérieuse dans laquelle Philippe se trouva engagé, fut celle contre les Illyriens (1), qu'il défit en bataille rangée. Cet avantage important accrut son ambition et son audace. Devenu, d'ailleurs, par l'abaissement de ses ennemis, libre de porter ses armes hors de son royaume, il parut songer sérieusement à réaliser les projets d'agrandissement et de conquête qu'il avait dès long-temps médités.

Ses relations avec la république d'Athènes avaient été jusqu'alors pleinement amicales. Lorsqu'il avait taillé en pièces, près de Méthone, le corps d'armée envoyé par cette république au secours d'Argée, il avait généreusement renvoyé dans leur patrie les prisonniers demeurés en son pouvoir, et s'était

(1) Les Illyriens occupaient la contrée qui s'étendait le long de la mer Adriatique, depuis l'Arsia, où finissait l'Istrie, jusqu'au Drin, qui la séparait de la Macédoine.

montré fort empressé d'obtenir l'amitié du peuple athénien. Cet acte de modération, en gagnant les esprits, avait rendu facile la conclusion de la paix; mais il n'observa le traité que pendant le temps qui lui fut nécessaire pour assurer son autorité.

Le premier acte d'hostilité auquel Philippe se livra à l'égard d'Athènes, fut l'occupation d'Amphipolis, ville située sur les confins de la Macédoine (1); il s'en empara sans résistance. Mais, soit qu'il craignît d'indisposer les Athéniens qui la réclamaient comme une de leurs colonies (2), soit

(1) Cette colonie, fondée vers 464 par Agénor, fils de Nicias, qui en chassa les Edoniens, avait été déjà occupée, l'an 424 avant Jésus-Christ, par Perdiccas II, roi de Macédoine, puis rendue à son indépendance.

(2) Quelques détails sur les colonies grecques, que j'emprunte au savant Heeren, jeteront un grand jour sur l'histoire des hostilités de Philippe envers la république d'Athènes.

Les colonies grecques furent fondées en partie dans des vues politiques, en partie pour donner de l'étendue et de l'activité au commerce. Les premières furent celles que la mère-patrie établit immédiatement elle-même; les autres reçurent leur existence d'autres colonies parvenues par le commerce à un haut degré de prospérité. Les rapports entre les colonies et leur métropole étaient déterminés en grande partie par les motifs de leur établissement. Quand une ville était fondée par des citoyens que le mécontentement ou la violence forçait à sortir de leur pays, son indépendance se trouvait naturellement consacrée; mais le lien de dépendance qui unissait les colonies commerçantes elles-mêmes

que sa conservation engageât une portion trop considérable de son armée, soit aussi qu'il redoutât, en se dessaisissant de cette place importante, d'ouvrir à ses ennemis un accès trop facile dans ses états, il promit de la rendre aux Athéniens; puis, au mépris de cette promesse, il déclara cette ville indépendante, lui permit de se constituer en république, et la mit par-là en collision avec ses anciens maîtres, espérant profiter tôt ou tard des chances favorables que ces divisions, habilement fomentées, ne pourraient manquer de faire naître. Il eut soin, en outre, de laisser à Amphipolis des hommes adroits et dévoués qui persuadèrent peu de temps après à ses habitans de se soumettre à son autorité.

Encouragé par ce premier succès, il poussa plus hardiment ses entreprises, réduisit sous son joug

---

à la métropole était toujours très faible, et jamais de longue durée, parce que si la métropole ne manquait pas de bonne volonté, du moins manquait-elle de force pour maintenir sa domination.

Les plus anciennes, et sous beaucoup de rapports, les plus importantes des colonies grecques, étaient celles de la côte occidentale de l'Asie-Mineure, depuis l'Hellespont jusqu'aux confins de la Cilicie. Là, s'étaient établis, depuis la guerre de Troie qui leur avait fait connaître ces belles contrées, des Hellènes des trois principales races ou tribus, Œoliens, Ioniens et Doriens. Les côtes de la Thrace et de la Macédoine, le long de la mer Egée, étaient pareillement couvertes de colonies grecques qui avaient été fondées par différentes villes, particulièrement par Athènes et Corinthe.

les Péoniens (1), et s'empara même de Potidée et de Pydna (2). Il renvoya, avec égards, de la première de ces villes, une garnison athénienne qui l'occupait, et céda la seconde aux Olynthiens pour se les attacher.

La harangue *sur les Classes des armateurs* est le premier discours public où l'on veut que Démosthène ait consigné ses judicieuses intuitions sur les projets du roi de Macédoine. Cet orateur était alors âgé de vingt-huit ans.

Au moment où les progrès rapides de la puissance de Philippe commençaient à exciter sa sollicitude et ses appréhensions, Athènes fut alarmée par le bruit des préparatifs immenses que faisait Artaxerce-Ochus, roi de Perse, pour une entreprise dont on ignorait l'objet (3). Les Athéniens, croyant qu'il projetait une expédition en Grèce,

(1) Peuple sur la situation géographique duquel les auteurs ne s'accordent point exactement, et qui tirait son nom de Pœon, fils d'Endymion, son fondateur.

(2) Villes de Macédoine situées dans l'isthme de Pallène, et habitées originairement par une colonie de Corinthiens, alliés et tributaires des Athéniens. Potidée s'étant révoltée en 431, elle fut obligée de se rendre aux Athéniens, qui en chassèrent les habitans, et y envoyèrent une colonie de leurs concitoyens.

(3) Il paraît, d'après quelques écrivains, que le roi de Perse se disposait à tirer vengeance de l'assistance que Charès, général athénien, avait prêté aux rebelles de l'Asie.

voulaient le prévenir en l'attaquant. Une assemblée du peuple est convoquée pour délibérer sur les mesures à prendre dans ces graves conjonctures.

Démosthène monte à la tribune, et s'efforce de prouver qu'il n'est pas de l'avantage des Athéniens de rompre les premiers le traité fait avec le roi de Perse et de lui déclarer la guerre. Il les exhorte néanmoins à disposer leurs forces en cas d'attaque, et cherche à leur inspirer une noble confiance dans leur bravoure et leurs exploits passés. Telle est la substance de ce discours, dans lequel domine hautement le désir de persuader à ses concitoyens de se maintenir en paix avec Artaxerce, et de fortifier pour d'autres dangers plus réels leur puissance maritime (1). L'avis de Démosthène obtint un assentiment complet (2). Les Athéniens

(1) L'ancienne loi sur la manière de fournir les galères obligeait tous les citoyens à donner une galère de seize en seize, selon leur division, depuis vingt-cinq jusqu'à quarante ans. Démosthène fit remplacer ce décret de la sorte : « Les citoyens destinés à fournir des galères seront choisis selon leurs facultés depuis 10 talens et au-dessous. Si leurs facultés excèdent cette somme, ils fourniront à proportion jusqu'à trois galères et une barque. Ceux dont les biens ne monteront pas à 10 talens, seront réunis jusqu'à concurrence de cette somme, et fourniront pareillement une galère. » (Voy. *la Harangue de Démosthène pour la Couronne.*)

(2) Cette harangue, dans laquelle on ne trouve pas même le nom de Philippe, ne contient aucune allusion aux démonstrations

abandonnèrent leurs préparatifs hostiles, et ce commencement de démonstrations n'eut aucune suite.

Ce fut l'année suivante (1) que Démosthène prononça sa harangue pour les Mégalopolitains, l'une des plus adroites qui nous restent de lui. Sparte commençait à se relever de ses ruines et à menacer

---

hostiles de ce monarque contre Athènes. On lit seulement dans la péroraison cette phrase vague : *Faites des préparatifs contre vos ennemis communs*, παρασκευάζεσθαι μὲν πρὸς τοὺς ὑπαρχόντας ἐχθροὺς κελεύω. On ne saurait donc, à mon avis, admettre qu'avec une certaine réserve l'opinion exprimée par quelques écrivains d'ailleurs fort judicieux et fort éclairés, qu'elle ait eu directement en vue les projets ambitieux du roi de Macédoine. J'ajouterai qu'une pareille réticence paraît d'ailleurs peu conforme au caractère énergique et décidé de Démosthène. Denys d'Halicarnasse, dans sa première lettre à Ammœus, fait mention de ce discours, sans le rattacher en aucune façon au roi Philippe.

Cette première harangue politique de Démosthène est justement célèbre. C'est de toutes peut-être, dit M. de Rochefort, la plus propre à faire exactement connaître l'âme et les talens de cet orateur. « Il était, ajoute-t-il, fort jeune lorsqu'il la prononça : il semblait donc qu'il ne dût pas avoir acquis une grande connaissance des hommes et des affaires; mais son génie lui tint lieu d'expérience, et cet amour de la justice qu'il annonce si bien dans ce premier discours, et qu'il semble regarder comme l'unique base de la véritable politique, fut en lui un sentiment et un principe dont il ne s'écarta jamais. Mais cette droiture naturelle et réfléchie n'aurait été rien encore, sans cette élévation d'âme qui caractérisait tous ses discours, et qu'il cherchait, en toute occasion, à communiquer à ses auditeurs. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tome XLVI, p. 51.)

(1) Quatrième année de la 106e Olympiade.

Thèbes, privée, depuis la bataille de Mantinée, de ses meilleurs généraux. Archidame, roi de cette contrée, monarque sombre et intrigant, mais politique habile, avait imaginé, pour concilier les intérêts divers des états de la Grèce, un plan avantageux en apparence pour tous les peuples composant la confédération hellénique, mais en réalité utile aux seuls Lacédémoniens. Par ce traité, Athènes recouvrait la ville d'Orope (1) qui lui avait été enlevée par les Thébains, dans la possession desquels elle se trouvait encore. Thespis et Platée (2), détruites par les mêmes Thébains, recouvraient la plénitude de leur indépendance. Mégalopolis et Messène (3), barrières élevées par Epaminondas contre Lacédémone, étaient rasées de fond en comble, et leurs habitans dispersés. Archidame commença presque aussitôt l'exécution de son plan, et marcha contre Mégalopolis, qui s'empressa de députer à Athènes pour avoir des secours. La démarche de cette république ne lais-

---

(1) *Voy.*, sur Orope, la note 2, p. 7.

(2) Villes de Béotie, dont la seconde est célèbre par la victoire éclatante que Pausanias et Aristide, généraux des Spartiates et des Athéniens, remportèrent sur Mardonius, général des Perses, l'an 479 avant Jésus-Christ.

(3) Mégalopolis, patrie de Polybe, était une ville d'Arcadie, située près du fleuve Alphée. — Messène, ville ancienne du Péloponèse et capitale de la Messénie, pays célèbre par les guerres qu'il soutint à plusieurs reprises contre les Lacédémoniens.

sait pas d'être délicate, à raison des traités qui unissaient alors les Athéniens et les Spartiates. Elle ne pouvait qu'en appeler à l'équité du premier de ces peuples, à sa commisération naturelle, à sa générosité constante à secourir les nations opprimées. Les Lacédémoniens, de leur côté, invoquaient l'alliance existante entre les deux états, et la nécessité pour Athènes de détruire un établissement de leur ennemi commun.

Démosthène, embrassant avec chaleur la cause de la cité suppliante, s'efforça d'établir que les Athéniens avaient intérêt à ce que ni Sparte, ni Thèbes ne devinssent trop puissantes. Il démontra que l'honneur, la dignité, l'avantage de la république étaient de garantir à tout prix Mégalopolis du sort affreux dont elle était menacée. Cet avis fut suivi, et Mégalopolis, secourue à temps, fut préservée de l'occupation des Lacédémoniens.

Cette harangue est importante, en ce qu'on y voit éclater la prévoyance de Démosthène, méditant déjà cette fameuse ligue de Thèbes et d'Athènes, alliance utile mais tardive, impuissante lorsqu'elle fut conclue, et qui rencontra quelques années après un dénoûment si funeste dans les plaines de Chéronée.

Ce fut vraisemblablement à cette époque que Démosthène prononça sa harangue sur le *Gouvernement de la république*. J'ai parlé plus haut de

l'étrange résolution par laquelle, plongée dans une folle sécurité par l'issue de la guerre de Thèbes, Athènes avait consacré à l'entretien des jeux publics les fonds originairement destinés à la défense de son territoire. Cette honteuse diversion des deniers publics est le principal désordre contre lequel s'élève l'orateur dans ce courageux discours, qu'on peut considérer comme un monument des prévisions judicieuses que la marche équivoque du roi de Macédoine ne cessait de lui inspirer. Mais cet abus n'est pas le seul sur lequel s'exerce son inflexible censure. Il démontre combien l'état actuel de l'armée athénienne est loin d'être satisfaisant, il en presse l'augmentation, exprime le vœu que chaque citoyen soit appelé par lui-même au service militaire, et que des généraux habiles soient placés à la tête des troupes. On retrouve dans la dernière partie de cette harangue, deux ressources oratoires familières à Démosthène. Il se plaint que les ministres n'aspirent qu'à plaire au peuple, en réservant à lui seul le soin de l'accoutumer aux vérités utiles; et, opposant la conduite des Athéniens passés à celle de ses compatriotes actuels, il s'efforce par ce parallèle, toujours offert d'une manière piquante, de stimuler la dangereuse inertie de ses concitoyens. L'orateur conclut en pressant le peuple qui l'écoute, de changer de caractère, s'il veut que ses orateurs changent de lan-

gage; car ceux-ci, dit-il, seront obligés de se conformer aux sentimens de la multitude.

L'histoire qui a conservé peu de traces de cette harangue, est muette sur le résultat qu'elle obtint. Tout porte à croire que la disposition principale qui l'avait inspirée, n'éprouva point pour lors le grand changement que réclamaient la parole puissante de l'orateur, la nécessité des circonstances et la dignité de la république (1).

Le discours que Démosthène prononça vers la fin de la même époque, en faveur de la liberté des Rhodiens, mérite également une mention particulière dans son histoire, quoiqu'il n'appartienne que d'une manière indirecte aux harangues politiques de l'orateur. Voici un sommaire des faits à l'occasion desquels ce discours fut prononcé. Chios, Cos et Rhodes, colonies des Athéniens, se soulevè-

(1) Cela peut s'induire de ce que Démosthène revient plusieurs fois sur cet important objet, dans ses Philippiques, constance qui ne paraîtra pas sans courage, lorsqu'on se souviendra qu'une loi, aussi stupide que barbare, punissait de mort l'auteur de toute proposition contraire à cette affectation des deniers publics, ce qui réduisait, dit judicieusement Rollin, les plus zélés citoyens à l'alternative ou de se perdre eux-mêmes par un conseil fidèle et courageux, ou de laisser périr leur patrie par un silence timide et prévaricateur. (*Histoire ancienne.*) Cependant, il est certain que peu après la prise d'Elatée, les Athéniens avaient senti la nécessité de rendre ces fonds à leur première destination, et de diminuer la magnificence outrée de leurs spectacles. (Voy. *l'Histoire de la Grèce*, par Gillies, tome VI.)

rent contre eux. La république n'ayant pu les réduire se vit obligée de reconnaître leur indépendance; mais ces îles ne firent que passer à d'autres maîtres. Mausole, roi de Carie, qui les avait aidées à s'affranchir du joug d'Athènes, leur imposa son propre joug. A la mort de ce prince, Artémise maintint cet état de choses. Les Rhodiens implorèrent le secours des Athéniens contre leurs oppresseurs; mais ce peuple, plein de ressentiment contre ces insulaires qui, les premiers, avaient donné l'exemple de la rebellion, était peu disposé à leur prêter son appui. Démosthène plaida la cause des Rhodiens avec une adresse infinie; il fit parler en leur faveur les motifs les plus propres à exciter l'intérêt de ses compatriotes, et leur rappela qu'Athènes avait de tout temps offert une protection généreuse aux peuples opprimés. On ignore quel succès obtinrent ses efforts.

•

Cependant, Philippe poursuivait l'accomplissement de ses vues, et trouvait le moyen d'endormir la défiance des Athéniens en flattant leur amour-propre, et en les berçant de magnifiques promesses. En vain, Démosthène, qui le suivait d'un œil inquiet, s'efforçait-il de dénoncer ses projets à l'attention et à la sollicitude de ses compatriotes. Les artifices du monarque réussissaient si bien au-

Les Phocéens avaient labouré un champ appartenant au temple d'Apollon (1). On les accusa de sacrilége. Les Amphictyons (2), au tribunal desquels ressortissaient les affaires religieuses, prirent connaissance de ce délit, et prononcèrent contre les coupables une forte amende. Philomèle, chef des Phocéens, s'opposa à l'exécution de l'arrêt : s'appuyant sur la foi d'un vers d'Homère, il soutint que le temple de Delphes dépendait de la Phocide (3), et devait être sous la surveillance de son gouvernement. Il excita ses concitoyens à prendre les armes, ranima leur courage, et invoqua l'appui des Spartiates, condamnés pour le même motif, mais qui, n'osant se prononcer trop ouvertement, se contentèrent de lui fournir des secours. Philomèle leva des troupes, s'empara presque sans difficulté du temple de Delphes, fit disparaître le jugement des Amphictyons, qui était

(1) Le temple d'Apollon, si célèbre par les oracles qui s'y rendaient, était situé à Delphes, ville de la Phocide, sur le Mont-Parnasse.

(2) Les Amphictyons, juges de la Grèce, se réunissaient de temps en temps, soit à Delphes, soit aux Thermopyles, pour décider les questions qui intéressaient l'ordre public de cette contrée. On ne sait rien de certain sur leur origine. Leurs assemblées se composaient des députés de douze des principaux peuples de la Grèce.

(3) La Phocide, province de la Grèce, était située entre la Béotie et l'Etolie. Ses principales villes étaient Anticyre, Elatée, Cirrha, Delphes, etc.

gravé sur une des colonnes, et obtint de la prêtresse d'Apollon, à force de menaces, un oracle favorable.

Ces actes d'audace et d'impiété mirent la Grèce en feu. Les Thébains, les Locriens et les Thessaliens prirent le parti des Amphictyons; Athènes et Sparte soutinrent secrètement les Phocéens (1). Spectateur en apparence impassible de cette longue et meurtrière lutte, Philippe mit à profit l'affaiblissement qu'elle causait aux républiques qui y prenaient part, pour étendre ses conquêtes dans l'Illyrie et dans la Thrace, attendant avec impatience un prétexte pour intervenir dans la guerre sacrée. Ce prétexte lui fut bientôt offert par la révolte des Thessaliens contre leur tyran Lycophron, successeur d'Alexandre de Phères, prince dur et cruel. Philippe marcha au secours des rebelles, tailla en pièces les Phocéens venus sous la conduite d'Onomarque (2) pour défendre Lycophron, et cette vic-

(1) Quelques historiens assignent à cette assistance des Athéniens le motif d'une honteuse vénalité. Leurs troupes, disent-ils, étaient largement payées par les Phocéens. Ces historiens ajoutent que la conduite des Athéniens excita un blâme d'autant plus universel, que l'argent qui servit à solder leurs troupes, provenait de la vente des choses consacrées dans le temple de Delphes. Cette conduite portait donc le caractère d'une double impiété. La dégradation actuelle des Athéniens n'offrait rien qui résistât à une pareille supposition.

(2) Onomarque, successeur de Philomèle qui s'était précipité

toire soumit à son influence tous les peuples de la Grèce qui combattaient pour soutenir les priviléges du temple d'Apollon (1).

Ces succès décisifs, la faiblesse de Sparte, l'épuisement de Thèbes, l'insouciance d'Athènes, toutes ces faveurs éclatantes de la fortune, persuadèrent à ce monarque ambitieux que le moment était enfin venu de réaliser les projets qu'il avait dès long-temps conçus ; et, dans l'espoir de conquérir la Grèce, il dirigea toutes ses troupes du côté des Thermopyles (2), voulant s'emparer de ce passage important, la clef de la Grèce, et particu-

---

du haut d'un rocher à la suite d'un revers éprouvé par ses troupes, finit lui-même malheureusement. Ses soldats, supportant impatiemment le joug de son commandement, le jetèrent dans la mer. Ainsi, selon la remarque d'un ancien historien, ces deux chefs d'une guerre impie, périrent chacun par un des genres de mort dont on punissait le sacrilége.

(1) Justin peint cette intervention mémorable de Philippe dans un style élevé et pittoresque dont les expressions méritent d'être reproduites. « On le vit, dit-il, attachant des couronnes de laurier sur le front de ses soldats, marcher à leur tête, moins, en quelque sorte, comme leur général, que comme un dieu qui venge l'intérêt d'un dieu. » (Liv. VIII.)

(2) Passage du mont Œta, si mémorable par la défense de Léonidas. Quelques historiens présentent la défense des Thermopyles par les Athéniens comme le fruit des exhortations que Démosthène leur avait adressées dans la première de ses Philippiques. C'est une erreur. Cette harangue ne fut prononcée qu'à la suite de ce premier échec éprouvé par les armes du roi de Macédoine. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapporter ce passage de sa ha-

lièrement de l'Attique. Mais les Athéniens, avertis cette fois par le bruit de sa marche, accoururent en armes, occupèrent les issues de ce défilé; et Philippe, surpris à son tour par leur attitude défensive, n'osa même entreprendre de le forcer.

Ici commença, à proprement parler, la longue lutte d'Athènes contre l'ambitieux monarque, lutte opiniâtre, sanglante, héroïque, et qui emprunte à la haute éloquence de notre orateur la meilleure partie de l'éclat historique qu'elle a jeté. Ici commença ce combat corps à corps, sans exemple dans l'histoire, entre le chef d'une monarchie puissante, et le courageux citoyen d'une république libre, sans autres armes que son patriotisme, son génie et la justice de sa cause. Ici, enfin, s'agrandit la carrière oratoire de Démosthène, de tout le prestige qu'ont répandu sur sa renommée ces belles harangues si connues sous le nom de Philippiques.

La première fut prononcée au commencement de la 107[e] Olympiade. L'orateur était alors âgé de trente ans. Les Athéniens venaient de repousser

---

rangue : « Il faut une bonne fois lui apprendre (à Philippe) que vous êtes sortis de votre profond assoupissement, et que vous allez fondre sur lui, pleins de la même ardeur avec laquelle vous avez autrefois porté vos armes dans l'Eubée, ensuite vers Haliarte, *et tout récemment encore aux Thermopyles*, καὶ τὰ τελευταῖα πρώην εἰς πύλας. »

au-delà des Thermopyles leur dangereux adversaire; mais ce succès n'avait pas entièrement dissipé leurs alarmes. Ils ne pouvaient mesurer sans inquiétude l'infériorité des ressources qu'ils avaient à opposer à ce prince ambitieux, actif, chef de troupes valeureuses et aguerries, et maître d'un empire déjà formidable.

Démosthène profite de cette disposition des esprits pour monter à la tribune. Il s'efforce de relever le courage abattu de ses concitoyens, leur montre dans Philippe un guerrier redoutable, mais non pas invincible, réveille leur longue insouciance par les traits les plus piquans et les plus énergiques, et leur indique les ressources dont ils doivent faire usage, les sommes et les troupes qu'ils doivent lever pour résister à leur ennemi.

Cette harangue abonde en beautés parmi lesquelles le choix est difficile. C'est à elle qu'appartient cette apostrophe vive et pressante aux Athéniens, tant et si justement citée :

« Ne voulez-vous jamais faire autre chose que vous demander les uns aux autres, en vous promenant sur la place publique : qu'y a-t-il de nouveau? Et que peut-il y avoir de plus nouveau que de voir un homme de Macédoine qui dompte les Athéniens, et qui fait la loi à la Grèce !... Philippe est mort, dit quelqu'un. Non, dit un autre, il n'est que malade. Et que vous importe! S'il n'était plus,

vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe... Car celui-ci doit son agrandissement bien moins à sa valeur qu'à votre indolence (1). »

Voici sous quels traits Démosthène représente le conquérant redoutable contre lequel il s'élève :

« Ne vous figurez pas que cet homme soit un dieu qui jouisse d'une félicité immuable; il est haï, craint, envié par ceux-là mêmes qui paraissent le plus dévoués à ses intérêts; car ils ne sauraient être exempts des passions qui animent les autres hommes; mais tous ces sentimens restent ensevelis dans le fond des cœurs, faute de l'appui nécessaire pour éclater impunément, appui qui leur manque par cette inaction où vous languissez maintenant, et dont il faut que vous sortiez enfin (2). »

C'est en ces termes piquans que l'orateur gourmande l'incurie et l'imprévoyance de ses concitoyens :

« Si l'on vous dit que Philippe est dans la Chersonèse, vous décrétez l'envoi d'un secours dans la Chersonèse; si l'on vous dit qu'il est aux Thermopyles, vous décrétez l'envoi d'un secours aux Thermopyles; s'il va d'un autre côté, vous suivez tous ses pas à droite et à gauche; vous faites la guerre

(1) Première Philippique. Démosthène fait allusion, dans ce passage, à la maladie qu'éprouvait Philippe par suite d'une blessure qu'il avait reçue au siége de Méthone.

(2) Première Philippique, traduction d'Auger.

sous sa conduite; vous ne savez ni prendre aucune mesure utile au succès de vos armes, ni rien prévoir de ce qui doit arriver, attendant toujours qu'il soit survenu ou qu'il survienne quelque événement pour sortir de votre inaction. Autrefois peut-être, vous pouviez impunément vous conduire ainsi; mais nous voici arrivés au moment qui va décider du sort de la république, et il nous faut absolument changer de conduite (1).»

Le ton qui domine dans les Philippiques est, en général, celui d'un dévouement absolu et sincère aux intérêts de la patrie. Ce n'est point par d'ignobles adulations que Démosthène aspire à captiver le peuple frivole qui l'écoute; c'est par des reproches empreints d'une véracité énergique et piquante qu'il réussit à dominer son attention et à maîtriser ses conseils. Censeur austère de ses concitoyens, il ne se refuse aucun mouvement, aucun tour, aucune image propre à stimuler leur langueur, à les faire rougir de leur inertie. L'âpre indépendance de ses reproches étonne, et s'explique toutefois, soit par l'habileté avec laquelle, à l'aide de louanges opportunes et délicates, il relève, de temps à autre, les Athéniens à leurs propres yeux, soit par la conviction profonde de son patriotisme et de sa bonne

(1) Première Philippique, traduction d'Auger.

foi qu'il sait habilement répandre autour de lui, conviction si propre à désarmer les susceptibilités ombrageuses que son inflexible franchise pouvait soulever (1). Quel citoyen était en droit de se plaindre des remontrances d'un orateur qui déclarait hautement *qu'il n'avait jamais cherché à flatter les Athéniens aux dépens de leurs intérêts* (2), et qui leur présentait, comme un hommage rendu à une impérieuse nécessité, l'obligation de les entretenir de lui-même (3)!

Quant au caractère de l'éloquence politique de Démosthène, il a été souvent et heureusement défini. Ce qui frappe en elle, c'est moins encore la véhémence soutenue, la pompe du style, le luxe des images, que le sens simple et naturel des idées et des déductions dont elle se compose; c'est le tissu logique des argumens que l'orateur accumule à l'appui de son système; c'est le tour vif et pressant des raisonnemens qu'il appelle à la démonstration d'une proposition culminante. Quoi-

(1) « Le mouvement que Démosthène exprime le plus souvent, dit madame de Staël, c'est l'indignation que lui inspirent les Athéniens; cette colère contre le peuple, assez naturelle peut-être dans une démocratie, revient sans cesse dans les discours de Démosthène. Il parle de lui-même d'une manière digne, c'est-à-dire rapide et indifférente. » (*De la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, chap. IV.)

(2) Première Philippique.

(3) Exorde de la cinquième Philippique.

qu'une seule pensée, pour ainsi dire, serve de base à ses discours, telle est l'abondance des ressources de l'orateur, telle est la richesse de ses formes oratoires, et la variété des faces sous lesquelles il la représente, qu'à peine, au bout d'une méditation assidue, la sensation de l'uniformité s'offre-t-elle à l'esprit du lecteur, bien plus pénétré de la vivacité des impressions qui préoccupent l'orateur, que de sa constance opiniâtre à développer, à reproduire, à poursuivre la même idée. La légitimité de ses griefs une fois admise (et qui pourrait ne pas l'admettre !), il semble que ce ne soit plus qu'un jeu pour lui de nous faire partager ses sollicitudes, ses haines, ses emportemens, et jusqu'aux imprécations formidables dans lesquelles ces mouvemens s'exhalent. Jamais orateur ne porta aussi loin l'art de mettre ses auditeurs de moitié dans toutes les affections dont il est dominé. Ses prévisions, ses défiances, ses admonitions sévères, ses espérances patriotiques, tout nous persuade, nous entraîne, nous subjugue. Ce ne sont plus ses intuitions qu'il nous communique ; ce sont, pour ainsi dire, nos propres impressions qu'il pressent et qu'il exprime, tant il réussit à nous faire entrer dans sa pensée, tant il déduit avec art d'une proposition admise les conséquences qui s'y enchaînent inévitablement. Son génie, par un sublime excès, s'efface, en quelque sorte, devant la raison qui s'y substitue,

raison vive, pressante, palpable, douée d'un ascendant d'autant plus irrésistible, qu'elle ne fournit rien à l'orateur qui excède la portée d'une intelligence vulgaire, rien qui n'ait été, pour ainsi dire, prévu et deviné par elle. Tel est le secret du prestige de cette admirable éloquence, prestige propre à toutes les œuvres oratoires de Démosthène, mais qui n'éclate nulle part à un plus haut degré que dans ses immortelles Philippiques.

Les harangues que nous possédons sous ce titre sont au nombre de onze, dont trois sont appelées *Olynthiennes*, parce qu'elles ont pour objet d'établir la nécessité de secourir la ville d'Olynthe, menacée par le prince macédonien. La dernière Philippique fut prononcée dans la première année de la 110ᵉ Olympiade. Ces harangues embrassent ainsi quinze ans de la vie de l'orateur.

Cependant Philippe, loin d'être rebuté par le mauvais succès de sa dernière entreprise, poursuivait avec constance le cours de ses ambitieux projets. Il s'avance vers Olynthe, ville de la Thrace et colonie athénienne (1), après avoir pris soin

(1) Olynthe, ville maritime d'une haute importance, était située entre Pallène et Mécyberna. Quelques auteurs la placent dans la contrée appelée Chalcide de Macédoine. Elle tirait son origine

d'endormir par des lettres artificieuses la méfiance de ses prétendus alliés. Vainement, s'éveillant aux accens répétés de Démosthène (1), les Athéniens envoient, à plusieurs reprises, à son secours, leurs généraux Charès (2) et Charidème, à la tête de l'élite de leurs guerriers : la trahison lui procure, au bout d'un an de siége (3), l'entrée de cette importante cité; il la livre au pillage, la détruit de fond en comble, et fait vendre comme esclave une partie de sa population.

La perte d'Olynthe fut pour les Athéniens le sujet d'une vive affliction (4). Le peuple refusa

---

d'Olynthus, fils d'Hercule, son fondateur, et se composait, en partie, des habitans de Chalcis, ville de l'Eubée, qui, après s'être révoltés en 452, contre Athènes, étaient allés s'y établir.

(1) Les Olynthiennes de Démosthène, dont le ton devenait d'autant plus vif que les députés de la ville assiégée se montraient plus pressans, déterminèrent trois secours différens de la part des Athéniens. Le premier se composa de deux mille hommes et trente galères sous la conduite de Charès. Le second, de quatre mille soldats étrangers et cent cinquante chevaux commandés par Charidème. Le dernier envoi de troupes consistait en deux mille hommes, la plupart Athéniens, trois cents chevaux et dix-sept galères, sous le commandement général de Charès.

(2) Charès avait succédé à Chabrias dans le commandement de l'armée athénienne; ce général n'eut guère de renommée que par ses concussions et les immenses richesses qui en furent les résultats.

(3) L'an 348 avant Jésus-Christ.

(4) La prise d'Olynthe ne laissait plus entre les Athéniens et Philippe que les Thessaliens, alliés de ce prince, les Thébains,

d'entendre Charès dans le compte qu'il se disposait à lui rendre de la conduite et du résultat de cette guerre. Ce désastre, qui ne justifiait que trop les prévisions sinistres de Démosthène, fit cesser, pour quelque temps du moins, l'aveugle et fatale sécurité qui avait si long-temps présidé aux conseils de la république.

L'orateur Isocrate, alors âgé de quatre-vingts ans, avait cédé, plus qu'aucun autre Athénien, au prodigieux ascendant du génie de Philippe. Citoyen estimable et éclairé, mais sans expérience des hommes, étranger aux ressorts et aux artifices de la politique, il ne pouvait se persuader que les brillantes qualités de ce monarque servissent de voile à des desseins ambitieux et coupables, et s'obstinait à voir en lui le protecteur et l'ami de la Grèce. On lit avec intérêt les lettres et les discours que ce philosophe, dans la candeur de son patriotisme, adressait au roi de Macédoine pour l'exhor-

---

ennemis d'Athènes, et les Phocéens, trop faibles pour se défendre eux-mêmes. (Démosthène, première Olynthienne.) Démade, orateur corrompu par l'or de Philippe, avait combattu sans fruit les exhortations de Démosthène. Mais Charès, chargé en premier lieu de porter des secours aux Olynthiens, au lieu de remplir sa mission, s'était contenté de faire une descente du côté de Pallène, où il avait mis en déroute quelques centaines de volontaires à la solde de Philippe, dont cet exploit modeste n'avait pas arrêté les progrès. Charès ne laissa pas de rentrer triomphant dans Athènes, où il donna un repas public qui lui coûta soixante talens.

ter à donner la paix aux Grecs, à s'unir aux Athéniens, et à conserver, dans l'exercice du pouvoir suprême, cette modération, source d'une gloire plus pure que l'esprit de conquête. Son vœu dominant était que Philippe réunît contre les Perses, ces ennemis communs de la Grèce, toutes les forces dont il pouvait disposer (1). « Les Athéniens, alarmés de vos projets, lui disait Isocrate, redoutent vos artifices; mais je ne croirai jamais qu'un descendant d'Hercule veuille ravir à la Grèce sa liberté. » Dangereuse illusion, dont la sincérité, toujours suspecte à ses concitoyens, n'éclata plus tard qu'aux dépens de sa vie!

Tout conspirait alors à l'accomplissement des vues ambitieuses de Philippe. Thèbes, affaiblie par sa longue lutte avec les Phocéens, et livrée presque sans défense, par son épuisement, aux entreprises de Lacédémone, son implacable ennemie, se vit réduite à implorer la protection du monarque macédonien. Philippe n'eut garde de négliger une alliance aussi conforme à sa politique : il vit avec joie dans la démarche des Thébains le premier acte de l'asservissement de la Grèce.

Ce fut à cette époque qu'Athènes, lasse de com-

---

(1) Elien prétend que les discours d'Isocrate à Philippe contribuèrent beaucoup à décider ce prince et son fils à envahir l'empire des Perses. (*De Var. Hist.*, XIII, 11.)

battre seule contre le roi de Macédoine, et de plus en plus alarmée de ses entreprises, se détermina à lui envoyer des ambassadeurs pour le faire expliquer sur ses projets. Ces ambassadeurs furent au nombre de dix, parmi lesquels se trouvaient Philocrate, Démosthène et Eschine (1), autre orateur, que nous ne tarderons pas à retrouver dans une rivalité glorieuse avec lui.

Cette ambassade, qui, depuis, marqua si honorablement dans la vie publique de Démosthène, fut d'abord pour lui le principe d'une disgrâce oratoire assez éclatante. Dans la division des matières sur lesquelles les ambassadeurs avaient à s'expliquer, il

(1) Eschine s'était montré jusqu'alors presque aussi opposé à Philippe que Démosthène lui-même. Cet orateur était né à Cothocide, bourg de l'Attique, d'Atrométus, maître d'école, et de Glaucothée, prêtresse inférieure de Bacchus. Il fut d'abord greffier, puis comédien. Son éloquence, moins vive, moins entraînante que celle de Démosthène, avait tant de charme et de douceur, que les Grecs donnèrent les noms des Grâces à ses trois principales harangues. Eschine avait fait la guerre avec honneur. Nous ne possédons de lui que trois discours, les seuls qu'il ait écrits, le premier contre Timarque, le second contre Démosthène, à l'occasion des prévarications qui lui furent reprochées par ce dernier dans son ambassade, le troisième contre Ctésiphon, pour la Couronne. Il mourut à Samos, on ignore en quelle année.

Philocrate, orateur moins éloquent, fut un des instrumens les plus actifs de l'ambition de Philippe, et le principal auteur du décret qui ordonnait l'envoi d'une ambassade à ce prince. Sa vénalité était extrême. Dénoncé par Hypéride pour avoir reçu des présens considérables de ce monarque, il fut contraint de se dérober, par la fuite, au supplice qui le menaçait.

s'était réservé l'article de la restitution d'Amphipolis. Appelé à haranguer, immédiatement après Eschine, au milieu de tout l'appareil de la royauté, le monarque contre lequel il s'était si souvent élevé avec énergie, il prit la parole avec une émotion très vive, qui s'accrut bientôt tellement qu'il s'égara, et perdit le fil de son discours. Vainement Philippe, trop habile politique pour abuser de son humiliation, s'efforça de le rassurer, et l'exhorta avec bienveillance à poursuivre. Démosthène ne put réussir à dominer son trouble, et s'éloigna sans avoir achevé sa harangue (1).

Cet échec si mortifiant pour un orateur accou-

---

(1) Voici comment, dans son discours sur les *prévarications de l'ambassade*, Eschine raconte l'échec éprouvé par Démosthène en cette circonstance :

« Après que j'eus, dit-il, achevé cette harangue, je cédai la place à Démosthène. On attendait en silence de ce génie fécond une pièce rare et sublime, car Philippe et ses courtisans, je l'ai su depuis, avaient entendu parler de ses magnifiques prouesses. Dans cette disposition de tous les assistans, cet orateur fougueux prononce en tremblant un exorde fort obscur ; il avance un peu dans son sujet, mais tout à coup il s'égare, se tait, et ne peut plus retrouver la parole. Philippe voyant son embarras, lui dit pour le rassurer, qu'il ne devait pas s'imaginer avoir éprouvé une disgrâce comme un acteur sur le théâtre ; qu'il rappelât tranquillement et peu à peu sa mémoire, et achevât ce qu'il s'était proposé de dire. Mais une fois troublé et ayant perdu le fil de son récit, il ne put se remettre ; il essaya de reprendre, et toujours avec aussi peu de succès. » (Traduction d'Auger. — Ælian., *de Var. Hist.*, lib. VIII, cap. 12.)

tumé aux succès les plus brillans de l'éloquence, était peu propre à lui concilier les bonnes grâces d'un monarque qui ne contraignait guère une aversion décidée qu'en raison du crédit ou de la renommée de celui qu'il croyait avoir à craindre. Avec quelques égards qu'il eût essayé d'entretenir Démosthène, l'accueil empressé qu'il fit à ses collègues, et surtout à Eschine et à Philocrate, trahit ses secrètes prédilections. Les prévenances dont il les combla exercèrent sur eux une séduction qui devait être fatale à la république, et que l'adroit monarque n'eut pas de peine à consommer plus tard par des largesses dont la lâche acceptation fournit à Démosthène le texte d'une de ses invectives les plus éloquentes. Ces députés manifestèrent l'admiration qu'ils avaient conçue pour le roi de Macédoine, par de basses louanges, indignes de ce prince, auxquelles leur illustre collègue opposa quelques-unes de ces saillies piquantes dont le sel et l'énergie, analogues au caractère de son génie oratoire, lui tenaient lieu du talent de la plaisanterie (1). L'humiliation que Démosthène venait d'éprouver avait mêlé à son antipathie politique contre Philippe toute l'irritation d'un ressenti-

(1) « Comme eux le haut louassent, disant que c'était un prince qui parlait très bien, qui était fort beau de visage, et qui vraiment buvait fort bien, il ne se put tenir de s'en moquer et de le détourner en la pire part, disant que toutes ces qualités-là

ment personnel. Ainsi les deux adversaires se séparèrent, animés plus que jamais l'un contre l'autre.

Soit que l'accueil flatteur de Philippe eût disposé en sa faveur les ambassadeurs de la république, soit que les promesses corruptrices de ce prince eussent exercé déjà quelque influence sur leur esprit, tous, à l'exception de Démosthène, manifestèrent, au retour de leur mission, des vues pacifiques, et ne tardèrent pas à être renvoyés en Macédoine pour régler avec Philippe les bases d'un traité de paix entre les deux peuples et pour cimenter ce traité par la religion des sermens. Mais ces envoyés, au lieu de suivre le conseil que leur donnait Démosthène et d'aller trouver directement ce monarque, alors absent de la Macédoine (1), se

n'étaient point louanges dignes ni propres à un roi, *parce que la première était plutôt qualité d'avocat, la seconde d'une femme, et la troisième d'une éponge.* » (*Vie de* DÉMOSTH., trad. d'Amyot.)

(1) Il fit même rendre un décret pour les contraindre à déployer le plus de célérité possible dans leur voyage. Le but de Démosthène en cela était de précipiter la conclusion de la paix, de peur que Philippe ne se prévalût des conquêtes qu'il faisait alors. Sans partager les vues de ses collègues d'ambassade, Démosthène voulait qu'on tirât des circonstances le parti le plus avantageux possible, et que, puisqu'on désirait la paix, on obtînt du moins une paix honorable. Au retour de l'ambassade, il donna publiquement des éloges à ses collègues, et proposa de leur décerner une couronne d'olivier, et de les inviter le lendemain à souper au Prytanée. Quand Antipater, Euriloque et Parménion, ambassadeurs nom-

rendent, par terre et lentement, dans ce royaume, s'arrêtent à Pella trois mois entiers, et donnent ainsi à Philippe le temps d'enlever aux Athéniens plusieurs villes qu'ils possédaient en Thrace et dans la Propontide (1). Ils rencontrent enfin le prince macédonien (2) qui les amuse d'abord avec un projet de traité dont il diffère de jour en jour la ratification. Bientôt il essaie sur eux l'effet de son arme favorite, la corruption. Démosthène résiste seul à ce honteux appât. Seul, il lutte contre Philippe et ses compatriotes réunis. Pour mieux assurer son indépendance, il refuse jusqu'aux présens que l'usage accorde aux ambassadeurs étrangers. Unissant au désintéressement la plus noble délicatesse, il propose à Philippe de remplacer ces

més par Philippe, arrivèrent à Athènes pour y conférer sur les préliminaires de la paix, ils logèrent chez Démosthène, qui provoqua une partie des honneurs et des distinctions dont ils furent l'objet.

(1) De ce nombre étaient Serrie et Dorisque, dont l'occupation causa aux Athéniens de vives alarmes. Démosthène prononça, à ce sujet, une Philippique qui ne nous a point été conservée, et qui paraît n'avoir rien produit de décisif.

(2) Ce fut à l'occasion d'une des audiences de ce prince que Parménion fit aux députés d'Athènes cette réponse si spirituelle et si propre à éclairer des esprits moins prévenus. Philippe s'était fait attendre : il n'était pas éveillé ; les ambassadeurs murmuraient. « Ne soyez point surpris, leur dit Parménion, que Philippe dorme pendant que vous veillez ; il veillait pendant que vous dormiez. » (Plutarq., *Apophth.*, t. II.)

présens par la remise des prisonniers athéniens faits dans la dernière guerre (1). Etonné de cette proposition, le Macédonien n'y oppose que des raisons dilatoires et des subterfuges qui ne font que mieux ressortir la leçon frappante qu'elle renferme. Ce n'est qu'à Phérès en Thessalie, que Philippe consent enfin à ratifier le traité par lequel il promettait de rompre avec les Thébains, abandonnait à la république la possession de l'Eubée en indemnité d'Amphipolis, s'engageait à lui faire restituer Orope, à percer à ses propres dépens l'isthme de la Chersonèse, et à rebâtir Thespies et Platée. Les Phocéens et les Haliens (2) n'étaient point compris dans ce pacte humiliant, qui, loin de terminer les sollicitudes des Athéniens, devint bientôt pour eux le principe de nouvelles calamités.

La conclusion de la paix causa beaucoup de joie dans Athènes, où la guerre avait toujours rencontré un grand nombre d'antagonistes. La faveur presque universelle avec laquelle fut accueilli le traité qui l'établissait, permit à peine d'en examiner les clau-

(1) Démosthène fit généreusement présent à quelques-uns de ces captifs des sommes d'argent qu'il avait avancées pour leur rançon, lors de sa première ambassade.

(2) Peuple de Halle en Thessalie, sur lequel Philippe prétendait tirer vengeance de ses excursions sur le territoire de Pharsale dont il était l'allié.

ses, d'en apprécier la sincérité. Démosthène seul, fidèle à son rôle de défiance et d'intégrité, ne s'associait point à la satisfaction commune. Dans l'assemblée du peuple où les ambassadeurs de la république rendirent compte de leur mission, il fit entendre ces paroles remarquables : « Je renonce, Athéniens, à toutes les récompenses que vous allez décerner à mes collègues pour avoir si bien servi la patrie; si l'événement ne répond pas à leurs promesses, ne me confondez point avec eux. » Mais les efforts auxquels il se livra pour faire partager à ses compatriotes ses soupçons contre la bonne foi de Philippe, ces efforts furent vains. La crédulité vénale d'Eschine étouffa les incertitudes de son patriotisme alarmé.

§ V. Les circonstances vinrent cette fois encore au secours de ses pressentimens. Tandis que les Athéniens attendaient avec confiance l'effet des promesses insidieuses de leur nouvel allié, Philippe, levant le masque, s'emparait des Thermopyles, entrait dans la Phocide, se déclarait le vengeur d'Apollon, et jetait l'épouvante parmi les Phocéens éperdus. Ce peuple n'espérait plus que dans la générosité du vainqueur, lorsque Philippe, affectant habilement des doutes sur le droit de disposer de leur sort, eux dont l'impiété avait ému la Grèce entière, rassemble spontanément les

Amphictyons, obtient la présidence de ce sénat auguste, et fait, en quelque sorte, légaliser, par cet acte de condescendance, son pouvoir sur la Grèce. Dociles à ses volontés, ces juges suprêmes ordonnent la destruction de toutes les villes de la Phocide, déchoient à jamais les Phocéens du droit de siéger parmi eux (1), transportent au monarque macédonien le privilége dont ils les privent, et mettent le comble à ces lâches concessions, en lui déférant la surintendance des jeux Pythiens (2), à l'exclusion des Corinthiens qui avaient épousé la querelle des peuples de la Phocide.

A cette nouvelle, qui leur parvient cinq jours après la reddition du décret, les Athéniens ouvrent les yeux, courent aux armes, fortifient le Pirée (3), et répandent l'épouvante dans le Péloponèse. Ils se hâtent de déclarer la patrie en péril, et de prescrire les mesures accoutumées dans les conjonctures extrêmes (4). Ces démonstrations imposent à Philippe.

---

(1) Chaque Phocéen jouissait même du droit d'un double vote au sénat amphictyonique.

(2) Les jeux Pythiens, institués en l'honneur d'Apollon, se célébraient tous les huit ans à Delphes, près du temple de ce dieu.

(3) Célèbre port d'Athènes que Thémistocle avait réuni à cette ville par de hautes murailles dont les Lacédémoniens ordonnèrent la destruction, lorsque Lysandre, leur général, s'en rendit maître l'an 403 avant Jésus-Christ.

(4) *Voyez*, dans la harangue pour la Couronne, le texte du décret rendu à cette occasion.

L'attitude de la Grèce libre encore et accoutumée à la liberté, intimide son courage. Satisfait, en apparence, de l'honneur d'avoir terminé la guerre sacrée, il retourne dans ses états, et se borne à demander à tous les peuples de la Grèce la confirmation du décret des Amphictyons.

L'irrégularité de ce décret était évidente. Un petit nombre seulement de ces magistrats, choisis parmi ceux qui avaient montré le plus de dévouement à Philippe, y avait concouru. Une sanction éclatante de tous les peuples qui étaient en droit de faire partie du corps importait donc vivement à la politique du monarque. Il presse avec instance les Athéniens de lui accorder cette sanction, et le peuple est aussitôt convoqué pour délibérer sur cette importante proposition.

Un parti considérable, irrité de voir un Macédonien à la tête de la confédération grecque, voulait qu'on n'eût aucun égard à la demande de Philippe. Démosthène, cette fois, se déclara en faveur de ce prince. Il fit sentir à ses concitoyens combien serait impolitique une résistance qui attirerait sur eux seuls le poids des armes de la Macédoine, et les exposerait au ressentiment du conseil amphictyonique lui-même. « Soit qu'on veuille, leur dit-il, procurer à la république des fonds, des alliés ou d'autres ressources, le premier soin qu'on doit avoir c'est de ne pas troubler la paix actuelle:

non que je la croie fort avantageuse et digne de vous; mais, quelle qu'elle soit, s'il ne fallait point la faire, il ne faut point la rompre, aujourd'hui qu'elle est faite; car nous avons laissé échapper bien des objets qui, étant alors entre nos mains, nous donnaient pour la guerre plus de sûretés et de facilités que nous n'en avons à présent.

« Nous devons prendre garde, en second lieu, de jeter les peuples qui composaient l'assemblée, et qui se parent du titre d'amphictyons, dans la nécessité de nous attaquer tous de concert; il ne faut pas au moins leur en fournir le prétexte. Si nous étions de nouveau en différend avec Philippe pour recouvrer Amphipolis ou pour quelque autre raison particulière, dans laquelle n'entreraient ni les Thessaliens, ni les Argiens, ni les Thébains, je crois qu'aucun d'eux n'épouserait la querelle du monarque, moins encore que tout autre (qu'on me permette de le dire), les Thébains eux-mêmes. Ce n'est pas qu'ils soient bien intentionnés pour Athènes, ou peu jaloux de plaire à Philippe; mais ils savent, quelque stupides qu'on les suppose, que, s'ils ont la guerre avec les Athéniens, ils en supporteront tous les maux, tandis qu'un tiers épiera et saisira le moment d'en recueillir le fruit. Ils ne s'exposeront donc pas, eux et les autres, à prendre les armes contre nous, à moins qu'ils n'aient tous des raisons pour partager la querelle...

Nul peuple ne porte sa bienveillance pour nous et pour les Thébains, jusqu'à vouloir qu'une des deux puissances, non contente de se maintenir, protége sa rivale. Tous veulent par eux-mêmes que nous ne soyons opprimés ni les uns ni les autres; mais aucun ne voudrait que nous fussions les maîtres, et que nous dominassions dans la Grèce (1). » Démosthène termina en démontrant la nécessité d'augmenter les forces de la république, mais sans donner aucun prétexte légitime à l'ambition de Philippe.

Tout porte à croire que ce judicieux avis prévalut. Mais Philippe n'avait garde de se contenter d'un titre stérile. Tandis que ses lettres aux Spartiates et aux Athéniens ne parlaient que de paix et d'amitié, ses armes s'étendaient dans la Thrace et l'Illyrie. Il s'assurait de la Thessalie, et menaçait sérieusement la Chersonèse. Cette presqu'île, autrefois soumise aux Athéniens, puis indépendante, venait d'être replacée sous leurs lois par la cession de Chersoblepte, fils du roi Cotys; mais les Athéniens n'en avaient point encore pris possession. A l'approche de Philippe, Cardie, l'une de ses principales villes, refuse de reconnaître la puissance d'Athènes, et se met sous la protection de ce prince

(1) Cinquième Philippique, traduction d'Auger. Ce discours de Démosthène est aussi connu sous le nom de *Harangue de la paix*.

qui se hâte de l'occuper. Mais Diopithe (1), qui se trouvait près de là avec un corps de troupes athéniennes, s'avance dans la Thrace maritime, taille en pièces quelques détachemens macédoniens, et s'empare de plusieurs villes dont la prise lui procure un immense butin.

Trop faible encore pour tirer vengeance de ces hostilités par la voie des armes, Philippe se plaignit au peuple d'Athènes de ce que Diopithe avait violé les traités qui existaient entre cette république et lui (2). Les orateurs aux gages du monarque s'empressèrent d'appuyer ces doléances spécieuses. Ils dénoncèrent Diopithe comme auteur de la guerre, l'accusèrent d'exaction et de piraterie, sollicitèrent son rappel, et poursuivirent avec chaleur sa condamnation. Mais Démosthène, qui voyait combien l'intérêt de sa patrie était, en cette circonstance, lié au sort de Diopithe, embrassa hautement la défense de ce général, et réussit, non seulement à le faire absoudre, mais à lui procurer l'envoi d'une somme considérable pour le mettre en état de continuer son expédition.

Dans le discours mémorable qu'il prononça à

(1) Général athénien, père du célèbre poète Ménandre.

(2) Quand Philippe apprit, par une lettre d'Antipater, les hostilités de Diopithe, il répondit froidement que *de tous les Athéniens, il ne craignait que Démosthène.* (Lucian., *Encom. Demosth.*)

cette occasion, et qui nous a été transmis sous le titre de *Harangue de la Chersonèse,* il s'attacha à prouver que la conduite de Diopithe avait été légitime et conforme aux lois de la guerre. Il insista surtout sur ce point, que si ce général était vraiment coupable, il fallait lui faire son procès, mais s'abstenir avec soin de disperser ses troupes, et de se livrer ainsi sans défense aux attaques d'un prince qui n'avait aucun égard à la foi des traités.

« Quand les accusateurs de Diopithe auront, s'écria-t-il, dissipé et anéanti votre armée, en diffamant le général qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entretenir, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir aussi l'armée de Philippe. S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but, c'est de vous ramener au même état de choses qui, dans ces derniers temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez : rien n'a donné à Philippe tant d'avantage sur nous, que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir toutes les occasions ; il vous prévient partout, parce qu'après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît ; il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? Ce qui doit toujours arriver à ceux qui

s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle; et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il ? l'impuissance et la honte (1). »

Mais les déclamations véhémentes de Démosthène cessaient enfin de rencontrer des auditeurs insoucians ou incrédules. Les entreprises audacieuses et réitérées de Philippe avaient lassé la longanimité du peuple athénien. Grâce à l'infatigable persévérance de l'orateur, la haine contre ce prince avait germé dans tous les cœurs, elle était devenue nationale, et Philippe semblait prendre à tâche de l'entretenir par cette soif inextinguible de domination et de conquête dont il se montrait dévoré. De nouvelles collisions entre divers états de la Grèce ne tardèrent pas à favoriser des projets qu'il ne prenait même plus le soin de dissimuler. Avant d'entamer le récit de ces événemens, j'éprouve le besoin de concentrer l'attention du lecteur sur une circonstance épisodique, mais importante, de la vie publique de Démosthène, espèce de diversion à sa lutte animée contre Philippe, dans laquelle on

---

(1) Harangue de la Chersonèse, ou huitième Philippique, trad. de Laharpe. Ce célèbre critique regardait cette Philippique comme la plus belle de toutes. *Voy.* dans son *Lycée*, liv. II, chap. III, l'analyse détaillée qu'il fait de cette harangue.

retrouve, sous un nouvel aspect, le patriotisme si pur, le génie si brillant, la politique si profonde de l'orateur.

On n'a pas oublié que Démosthène, à son retour de l'ambassade en Macédoine, ne partageait point les pressentimens pacifiques de ses collègues. Sans faire tort à sa sagacité politique, on peut croire que la connaissance personnelle qu'il avait des séductions exercées sur eux par le roi Philippe entrait pour beaucoup dans les défiances trop légitimes qu'il avait alors exprimées. Quoi qu'il en soit, les événemens n'avaient pas tardé, comme on l'a vu, à justifier ces défiances. La destruction entière de la Phocide, l'usurpation par Philippe du titre d'amphictyon, l'occupation des Thermopyles, tels avaient été les fruits amers de l'inconcevable aveuglement des Athéniens, et de leur persistance à repousser les avis de l'incorruptible orateur.

En présence d'événemens aussi graves, aussi menaçans pour l'indépendance de la Grèce, la prolongation de son silence lui parut un crime; il regarda comme un impérieux devoir la révélation éclatante des prévarications qu'il se croyait en droit de reprocher à Eschine dans cette ambassade si fatale aux intérêts de la république.

Le morceau oratoire dans lequel il consigna ses

accusations contre son antagoniste, nous a été conservé sous le titre de *Harangue sur la fausse ambassade* (1), et peut avantageusement soutenir le parallèle avec ses autres discours politiques. Peut-être même est-ce de tous celui où l'orateur déploie avec le plus d'éclat cet art qui lui était propre, de triompher de l'aridité naturelle d'un sujet, et de convertir en un groupe lumineux de preuves les présomptions faibles ou peu concluantes qu'il paraissait offrir. La conduite d'Eschine, durant les trois ambassades qu'il remplit auprès du roi Philippe, est tracée avec une véhémence toujours éloquente, mais qui trahit souvent la partialité de l'examen. Les imputations les plus odieuses et même les plus étrangères au sujet, y sont présen-

(1) Auger l'intitule *Harangue sur les prévarications de l'ambassade*. Les deux harangues sur l'ambassade furent prononcées dans la deuxième année de la 109ᵉ Olympiade, trois ans après la conquête de la Phocide. Il paraît que Démosthène s'était disposé à diriger beaucoup plutôt cette attaque contre son rival; mais son accusation fut suspendue par divers obstacles qui paraissent lui avoir été suscités par Eschine lui-même. Cet orateur, sachant que Timocrate se disposait à l'attaquer à raison de sa conduite, prévint cette agression en accusant Timocrate d'un délit honteux, dont la révélation lui causa tant de chagrin, qu'il se pendit avant l'issue du jugement.

Cette accusation n'est pas la seule que Démosthène ait intentée durant le cours de sa vie oratoire. Plutarque parle aussi d'une prêtresse nommée Théoride ou Théoris, qu'il fit condamner pour faux et malversation dans l'exercice de son ministère, et de quelques autres encore. (*Vie de* DÉMOSTH.)

tées avec un artifice et une malignité extrêmes. En général, et sauf le prestige du génie qui vivifie cette composition, une impression pénible accompagne la lecture de ce tissu d'accusations envenimées dont chacun a pour but la mort d'un rival, et qui ne sont interrompues que par la demande passionnée de son supplice. Mais il faut ici tenir compte de la différence des mœurs d'Athènes et des nôtres. Tout y favorisait la liberté des invectives politiques. Une multitude avide de malignité et de scandale, l'appareil tumultueux des formes républicaines, l'ardeur et l'exaltation d'un patriotisme ombrageux, l'absence d'un frein religieux qui contînt ce penchant à médire, dont les esprits les plus élevés ont quelque peine à se défendre : toutes ces causes, étrangères à nos institutions et à nos mœurs, expliquent et justifient à quelques égards cette chaleur de personnalités répandue dans les harangues des orateurs grecs, qui, pour blesser la délicatesse de notre goût, ne saurait nous rendre insensibles aux beautés qu'elles renferment, et dont elle-même est souvent la source.

La spoliation de Chersoblepte, la dévastation de la Phocide, préparée, suivant Démosthène, par la folle sécurité dans laquelle les députés vendus à Philippe avaient entretenu cette malheureuse contrée, tels sont les principaux griefs développés dans

cette harangue (1). Voici l'éloquente description qu'il fait du dernier de ces désastres :

« Jamais, Athéniens, vous n'avez vu, dans la Grèce, d'événement aussi fâcheux ni aussi important, et peut-être n'en vit-on jamais dans les siècles qui nous ont précédés. Un seul homme, Philippe, est devenu maître des plus grandes affaires, par la perfidie des députés, sous les yeux d'Athènes, de cette république accoutumée à exercer une haute surveillance sur les intérêts de la Grèce, et à ne point souffrir de semblables attentats. Ce n'est pas seulement par la lecture du décret, mais plutôt par les événemens qui l'ont suivi, qu'on peut apprendre les détails du désastre de la Phocide. Spectacle triste, Athéniens, et bien digne de compassion, que celui dont nos yeux furent témoins, malgré nous, en allant à Delphes! des maisons renversées, des murs abattus, des campagnes désertes, pas un homme en âge de combattre, des femmes, de faibles enfans, quelques vieillards traînant leur caducité et leur misère : non, il n'est pas d'expression qui puisse rendre le déplorable état de ces malheureuses contrées. Cependant je vous entends dire à tous que, dans la circonstance où il s'agissait de détruire notre ville, les Phocéens combattirent

(1) M. Schœll, *Hist. de la littérature grecque*, tom. II, p. 239, pense que Démosthène ne mit pas la dernière main à ce discours.



l'opinion des Thébains. Si donc vos ancêtres revenaient à la vie, comment pensez-vous qu'ils opineraient dans cette cause? Que prononceraient-ils sur le sort des traîtres qui ont opéré la ruine de la Phocide? Pour moi, je pense qu'ils ne se feraient aucun scrupule de les lapider de leurs propres mains. N'est-il pas honteux, en effet, ou plutôt n'est-ce pas le comble de la honte que des peuples qui nous sauvèrent alors, qui opinèrent pour notre conservation, éprouvent aujourd'hui un tel désastre, grâce à vos députés, et qu'ils souffrent, sous nos yeux, des maux tels qu'aucun peuple de la Grèce n'en souffrit jamais? Qui donc est la cause de tous ces maux? quel est l'auteur de l'imposture? N'est-ce pas Eschine (1)? »

La vivacité pressante de l'argumentation oratoire offre peu de modèles plus dignes d'imitation que le passage suivant, dans lequel Démosthène expose les motifs qui le portent à dévoiler les turpitudes de son rival :

« Peut-être y avait-il entre Eschine et moi d'anciennes inimitiés? Nullement. Que dira-t-il donc? Tu as craint pour toi-même, Démosthène, et tu as cru te sauver par une accusation. Je sais qu'il le dit; mais, Eschine, il n'y avait point de danger, puisque, à t'entendre, il n'y avait point de pré-

(1) *Harangue sur les prévarications de l'ambassade.*

varication. Au reste, Athéniens, s'il dit que je craignais pour moi-même, considérez dans quelles frayeurs doivent être les coupables, si, malgré mon innocence, j'appréhendais de partager la peine de leurs crimes. Ce n'est donc point par ces motifs que je t'accuse, Eschine. Pourquoi donc t'accusé-je? Je te calomnie peut-être par intérêt, et je veux recevoir de toi de l'argent. Eh! ne m'était-il donc pas plus avantageux d'en recevoir de Philippe, qui m'en offrait beaucoup plus que ceux-ci ne pouvaient m'en donner, et d'avoir en même temps l'amitié du prince et celle de mes collègues? Car j'eusse été, oui, j'eusse été leur ami, si j'avais participé à leurs manœuvres : la haine qu'ils me portent n'est pas une haine héritée de leurs pères; ils ne me haïssent que parce que je n'ai pas voulu devenir leur complice. Devais-je plutôt leur demander une part de leur salaire, devenir leur ennemi et celui du monarque, et, après avoir tiré de ma bourse une somme considérable pour racheter les prisonniers, mendier aujourd'hui une portion modique du prix de la trahison que je ne recevrais qu'avec peine des traîtres? Non, certes. Mais j'ai dit la vérité pour l'intérêt de la vérité; je me suis montré incorruptible pour l'intérêt de la justice et pour en recueillir le fruit par la suite, me persuadant que je partagerais avec quelques-uns de vous les récompenses et les distinctions

accordées à la vertu, et que rien ne pourrait me dédommager de votre estime (1). »

Quoi de plus piquant, quoi de plus propre à relever l'esprit public des Athéniens, que cette description animée de leur langueur actuelle :

« Autrefois, Athéniens, les Grecs étaient empressés de savoir ce qui avait été résolu chez vous : aujourd'hui, c'est nous qui courons dans les places publiques, qui prêtons l'oreille pour savoir ce que les autres ont décidé. Que font les Arcadiens ? qu'ordonnent les Amphictyons? Où va Philippe? Est-il en vie, est-il mort ? N'est-ce pas là ce qui nous occupe ? Pour moi, ce que je crains, ce n'est pas que Philippe meure ou qu'il vive, mais que la haine contre les traîtres et l'ardeur à les punir ne vivent plus en vous. Philippe, malade ou en santé, n'a rien qui m'effraie, si vous conservez votre ancienne vigueur. Mais si des hommes qui se laissent corrompre par ce monarque sont assurés chez vous de l'impunité ; s'ils sont soutenus par quelques-uns des citoyens à qui vous donnez votre confiance, et si ceux-ci parlent aujourd'hui pour eux, après s'être défendus, par le passé, d'agir pour Philippe, c'est là ce qui m'épouvante (2) ! »

---

(1) *Harangue sur les prévarications de l'ambassade*, traduction d'Auger.

(2) *Ibid.*

Sur la fin de la harangue, le ton si élevé de l'orateur s'ennoblit encore. Rien ne surpasse l'éloquence du passage dans lequel il oppose aux larmes présumées d'Eschine et de ses enfans, les larmes des Phocéens, « chassés de leurs villes, traînant leur indigence de contrée en contrée, plongés par les manœuvres d'Eschine, dans les derniers malheurs, et bien plus dignes de compassion que les enfans d'un père aussi coupable, et convaincu d'avoir trahi la patrie. » La péroraison est simple, mais pleine de nerf et d'onction.

Eschine soutint dignement cette formidable attaque. A la véhémence, à la hauteur des déclamations de son antagoniste, il opposa une discussion pleine d'ordre, de précision et de subtilité (1). Après un exorde dans lequel il exprime et exagère peut-être, avec adresse, la gravité des appréhensions que lui inspire son artificieux accusateur, mais aussi l'excès de sécurité que la bienveillance de ses juges lui fait éprouver, Eschine repousse une à une les inculpations portées contre lui, et renvoie plus

---

(1) M. Schœll est d'avis que la réplique d'Eschine est supérieure à l'accusation de Démosthène, et explique cette supériorité par la fausse position de Démosthène, privé, par l'accord régnant entre ses collègues d'ambassade, des preuves judiciaires au moyen desquelles il eût pu accabler son adversaire. (*Hist. de la litt. grecque*, tom. II, p. 23.) Olivier (*Hist. de Philippe*, II, 188) exprime à peu près la même opinion.

d'une fois à Démosthène ses reproches de perfidie, de bassesse et de vénalité. « Si je ne me justifie pas sur quelques articles, ajoute habilement l'orateur, c'est de moi seul, et non de vous, que j'aurai à me plaindre. »

Eschine ne dénie pas, d'ailleurs, avoir conseillé aux Athéniens un rapprochement avec le roi de Macédoine, contre lequel il était, dans le principe, fort animé. Mais il motive cette conversion sur le besoin de la paix, et regarde comme honorable celle qui a été conclue. Sans excuser la spoliation de Chersoblepte et la ruine des Phocéens, il affirme avoir, ainsi que ses collègues, ajouté la foi la plus pure aux promesses de Philippe, et s'efforce de démontrer que nulle prudence humaine n'était en mesure de prévoir les événemens survenus à la suite des ambassades. « Ces hommes qui caressent et qui flattent le nom de la démocratie, dont ils violent l'esprit, ces ennemis de la paix, qui est le soutien du gouvernement populaire, ces avocats de la guerre, qui en est le fléau, se réunissent maintenant et se tournent contre moi. Philippe, disent-ils, nous a tout ravi pendant la conclusion du traité...... Ils m'accusent, ces mêmes hommes, non comme député d'Athènes, mais comme répondant de Philippe et caution de la paix; ils me rendent responsable des événemens... Le même orateur qui me loue dans ses dé-

crets (1), m'accuse devant les tribunaux. J'étais dixième député, et je suis poursuivi seul, obligé seul de rendre compte de l'ambassade (2)! »

Ces deux harangues, indépendamment de l'intérêt puissant qui s'attache à la lutte qu'elles nous retracent, sont précieuses par le jour qu'elles répandent sur les institutions, les mœurs et les usages de la république d'Athènes, et sur la politique habile et profonde du roi de Macédoine. Quant aux particularités peu honorables qu'elles nous révèlent touchant la conduite des deux athlètes, nous manquons de notions suffisantes pour les apprécier sainement. A défaut de ces lumières, l'opinion la plus raisonnable, c'est qu'égarés par les illusions du patriotisme ou par l'excès de leur inimitié, ils portèrent dans ces récriminations mutuelles une exagération qui fit d'ailleurs peu d'impression sur l'esprit de leurs juges (3), car l'accu-

---

(1) Allusion aux éloges donnés publiquement par Démosthène à ses collègues d'ambassade, et au décret qu'il avait fait rendre pour approuver leurs démarches. *Voyez* p. 76, note 1, l'explication de sa conduite à cet égard.

(2) Harangue d'Eschine sur les *prévarications de l'ambassade.*

(3) Eschine, indépendamment de sa propre harangue, fut défendu, en cette occasion, par Eubulus d'Anophlyste, bourgade de l'Attique, dont le crédit sur l'esprit du peuple contribua puissamment, dit-on, à l'absolution de son client. Le même Eubulus, animé contre Démosthène d'une haine qu'expliquent suffisamment la rivalité de profession et la supériorité de celui-ci, s'était

sation de Démosthène ne réunit que trente suffrages (1), et l'on ne voit pas que cet échec ait affaibli le crédit ni la considération de l'orateur.

Il rendit vers cette époque un service éminent à la république, en dévoilant les complots du traître Antiphon. Cet homme, chassé d'Athènes, pour y avoir usurpé le titre de citoyen, s'était réfugié dans la Macédoine, où Philippe n'avait pas eu de peine à le gagner à ses intérêts. Il promit à ce prince d'incendier la flotte athénienne, et repassa secrètement, à cet effet, dans l'Attique. Démosthène, instruit de ses projets, le fit arrêter et traduire devant le peuple. Mais Eschine, dont la complicité avec le roi de Macédoine se révélait de plus en plus, parvint à obtenir son élargissement.

porté le défenseur de Midias, lors de l'insulte qu'il avait commise envers ce grand orateur. Citoyen vénal et efféminé, il fut l'instigateur de la loi qui défendait, sous peine de mort, la simple proposition de détourner, au préjudice des spectacles et des jeux publics d'Athènes, les fonds affectés à cette destination. Eubulus, gagné par les largesses de Philippe, prodigua toute son influence aux intérêts et aux projets de ce prince.

(1) Plutarque, qui rapporte ce détail d'après Idoménée, paraît douter que les deux discours sur l'Ambassade aient été réellement prononcés, parce que les orateurs n'en font aucune mention dans leurs harangues sur la Couronne. Mais il suffit de lire le début du discours d'Eschine, pour être convaincu que ce grand procès fut effectivement plaidé devant le peuple d'Athènes. Eschine y parle de la bienveillance de ses juges qui ne leur a pas permis d'écouter jusqu'au bout l'une des plus odieuses imputations de son accusateur.

Tout porte à croire qu'Antiphon eût donné cours à ses complots, si l'aréopage n'eût pris, à l'instigation de Démosthène, connaissance de cette affaire. Les charges portées par l'orateur lui parurent graves. Antiphon fut arrêté de nouveau, et ce tribunal suprême fit recommencer son procès. Ce malfaiteur périt dans les tourmens de la question; et les Athéniens durent au patriotisme et à la fermeté de Démosthène, d'être préservés d'une catastrophe qui, dans les circonstances actuelles, pouvait avoir les suites les plus funestes.

§ VI. De nouvelles entreprises du roi Philippe ne tardèrent pas à rendre son énergie et ses lumières utiles à sa patrie. Ce prince porta inopinément ses armes au sein de l'Halonèse, province de la Haute-Thrace, qui faisait alors partie des colonies athéniennes. Alarmés d'une invasion aussi brusque que contraire à la foi des traités, les Athéniens députèrent dans le Péloponèse Démosthène, Polyeucte, Lycurgue et Clitamarque, pour former une ligue générale contre Philippe. Le roi de Macédoine, instruit de ces démarches, députa l'un de ses orateurs à Athènes avec une lettre dans laquelle il s'efforçait d'établir que l'Halonèse lui appartenait légitimement, comme ayant été conquise sur les pirates; il se défendait des infractions qui lui étaient reprochées, en alléguant qu'il était

sans engagement vis-à-vis des Athéniens. Il déclarait, d'ailleurs, être prêt à s'en rapporter à des arbitres sur les différens qui les divisaient; il terminait en exhortant la république à conclure avec lui un traité de commerce, et à rendre les mers libres.

Dans une harangue qui ne nous a point été conservée (1), Démosthène, secondé par l'orateur Hégésippe, combattit avec chaleur les différens articles de cette lettre insidieuse. Il démontra que l'Halonèse appartenait aux Athéniens, à titre de légitime possession, et que la république ne pouvait, sans manquer à sa propre dignité, tolérer l'occupation du roi de Macédoine. L'histoire ne nous apprend point quel fut le résultat de cette énergique résistance.

Philippe, dont l'ambition semblait croître avec les obstacles, n'en fut point déconcerté. D'autres événemens vinrent ouvrir un champ vaste à ses vues.

Le Péloponèse (2) fixait depuis quelque temps l'attention de ce monarque, lorsque Sparte, dont

---

(1) Celle qui figure sous ce titre parmi les œuvres de Démosthène est généralement attribuée, par les critiques, à l'orateur Hégésippe.

(2) Le Péloponèse, province importante de la Grèce, renfermait l'Achaïe, la Sicyonie, la Corinthie, l'Elide, la Messénie, la Laconie, l'Arcadie et l'Argie ou Argolide. Argos était la capitale de



l'ambition avait survécu à la perte de tous ses élémens de splendeur, menaça Argos et Messène, villes célèbres de cette contrée. Ces deux cités, réunies à Thèbes, implacable ennemie de Lacédémone, implorèrent la protection de Philippe, qui saisit avec empressement l'idée d'une alliance conforme à sa politique astucieuse. Il fit ordonner par les Amphictyons que Sparte respecterait la liberté d'Argos et de Messène; et, pour appuyer ce décret, il envoya un corps de troupes dans le Péloponèse. Lacédémone, alarmée, réclama le secours des Athéniens, et pressa fortement, par l'entremise de ses députés, la conclusion d'une ligue nécessaire à leur sécurité commune. Philippe ne négligea aucune démarche propre à traverser ce projet. Il fit représenter aux Athéniens que son alliance avec Thèbes, dont ils se faisaient un grief contre lui, n'avait rien de contraire aux traités. Thèbes, Argos et Messène employèrent également leurs efforts pour détourner les Athéniens d'accéder à la coalition qui leur était proposée par les Lacédémoniens, ces tyrans du Péloponèse, disaient-ils, auxquels Athènes n'avait été que trop long-temps favorable.

---

cette dernière contrée. Le Péloponèse tirait son nom de Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie et de Taygète, qui s'empara de l'Elide, à la mort du roi Œnomoüs.

C'est encore à Démosthène qu'il fut réservé de fixer l'irrésolution des Athéniens dans ces graves et délicates conjonctures. Il réussit à leur démontrer qu'une alliance avec les Spartiates était la seule conforme à leurs véritables intérêts; que Philippe n'en voulait qu'à la république d'Athènes, et que le désir d'abattre sa puissance était le seul but réel de la protection qu'il accordait aux Argiens et aux Messéniens. Tel était aussi, ajouta l'orateur, le secret de sa prédilection pour Thèbes, dont il préférait ouvertement l'alliance à celle d'Athènes.

« Philippe, dit-il, a mieux aimé agir pour les intérêts des Thébains que pour les vôtres. Et pour quelle raison ? C'est que, rapportant toutes ses vues, non à la paix, non à la tranquillité, non à la justice, mais au seul but de s'agrandir et de tout subjuguer, il a parfaitement compris, par la connaissance qu'il a de notre ville et de notre caractère, qu'il ne vous engagera jamais, ni par des promesses ni par des bienfaits, à lui sacrifier aucun des peuples de la Grèce. Il sait, au contraire, qu'à la première entreprise qu'il tenterait contre un de ces peuples, aussitôt le zèle de la justice, le soin de votre honneur et une sage prévoyance de l'avenir vous mettraient les armes à la main, comme si vous aviez à combattre pour vous-mêmes. Quant aux Thébains, il savait, comme l'événement l'a prouvé, qu'en reconnaissance de ce qu'il faisait pour eux, ils lui

abandonneraient tout le reste de la Grèce, et que, bien loin de le traverser et de lui opposer aucune résistance, ils iraient même, s'il le voulait, jusqu'à joindre leurs troupes aux siennes; et, dans ce moment même, il ne traite si bien ceux de Messène et d'Argos que parce qu'il a d'eux la même opinion que des Thébains; et rien ne fait mieux votre éloge. On voit par-là qu'entre tous les peuples, il vous a jugés seuls incapables de sacrifier l'intérêt commun de la Grèce à votre intérêt particulier, et de vendre, au prix d'aucune faveur ou d'aucun avantage, votre affection et votre zèle pour les Grecs (1). »

La péroraison de cette véhémente harangue mérite d'être citée. L'orateur, tirant un avantage légitime d'une prévoyance trop méconnue, trop justifiée par l'événement, exhorte le peuple à punir les traîtres qui, au retour de l'ambassade de Macédoine, l'ont abusé par des promesses fallacieuses :

« Quels sont-ils, ceux qui disaient, après la conclusion de la paix, et à mon retour de la seconde ambassade auprès de Philippe pour la prestation des sermens, lorsque je dévoilais le piége où je sentais qu'on engageait la république, quels sont-ils, ceux qui répondaient à mes prédictions, à mes protestations, à mes conseils de ne pas abandonner les

(1) Sixième Philippique, trad. d'Auger. Cette harangue fut prononcée la première année de la 109e Olympiade.

Thermopyles et la Phocide, qu'étant *un buveur d'eau*, je devais être un homme chagrin et difficile (1)? Ils vous assuraient que Philippe, après avoir passé les Thermopyles, se conduirait en tout au gré de vos désirs, qu'il fortifierait Thespies et Platée, réprimerait l'insolence des Thébains, percerait à ses dépens l'isthme de la Chersonèse, et qu'il vous donnerait Orope et l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis. C'est ici, c'est dans cette tribune qu'on vous débitait tous ces discours, et vous en avez certainement conservé le souvenir, malgré votre facilité à oublier ceux qui violent à votre égard toutes les lois de la justice; et, pour comble d'ignominie, vous avez, sur de frivoles accusations, lié par un traité vos descendans eux-mêmes, tant vous avez été complétement abusés!... J'en ai dit assez pour rappeler à votre souvenir les sourdes pratiques de celui qui vous trompa. Dieux immortels! ne permettez pas que nous en soyons convaincus par une funeste expérience! Car le citoyen, même le plus coupable et le plus digne de mort, j'aime mieux qu'il soit impuni que de ne voir son supplice qu'en voyant les dangers et les malheurs de la patrie (2). »

(1) Allusion à une plaisanterie de l'orateur Philocrate qu'on trouvera rapportée dans une note de la dernière partie de cette histoire.

(2) Sixième Philippique.

Cette admirable harangue est l'une de celles où l'ambitieux Philippe est dépeint sous les couleurs les plus vives et les plus hardies. On rapporte néanmoins qu'après l'avoir lue, ce monarque eut assez de justice pour s'écrier : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général (1) ! » Elle obtint d'ailleurs un plein succès. Philippe n'osa affronter la formidable ligue qui se formait contre lui. Il suspendit sa marche, et ne tarda pas à tourner ses vues d'un autre côté.

L'île d'Eubée (2), qu'il appelait les *entraves de la Grèce*, lui parut située favorablement pour protéger les desseins qu'il avait conçus sur ce pays. Il avait déjà fait, pour s'emparer de cette île,

(1) L'histoire a recueilli plusieurs mots de Philippe qui achèvent d'exprimer l'idée que ce monarque avait conçue de Démosthène. « Cet homme, disait-il, vaut à la Grèce plusieurs armées. Isocrate s'exprime avec le fleuret, Démosthène se bat avec l'épée. » Le faux Plutarque, *Vies des dix orateurs*, rend ce dernier mot d'une manière plus énergique encore. Il fait dire à Philippe que les harangues de Démosthène étaient des *soldats*, et celle d'Eschine des *escrimeurs*. Dion Chrysostôme rapporte que le même monarque disait qu'il aurait volontiers cédé aux Athéniens la ville d'Amphipolis à condition qu'ils n'eussent point Démosthène dans leurs conseils. (*Orat. II de Regno.*) *Voyez*, en outre, aux *Jugemens*, etc., l'opinion du roi macédonien sur le compte de Démosthène, tirée des Œuvres de Lucien.

(2) Ile de l'Archipel, aujourd'hui Négrepont.

quelques démarches qu'avait secondées la trahison de Plutarque, général athénien, qui, après avoir appelé ses compatriotes à son secours, s'était vendu lâchement au roi de Macédoine. Bientôt ses démonstrations devinrent plus sérieuses. Il réussit à se rendre maître de plusieurs villes importantes. Mais Démosthène veillait encore. Dans une harangue dont la véhémence surpasse peut-être celle de tous ses autres discours, il blâme amèrement les Athéniens de leur indolence, et déplore leur folle sécurité. Il entreprend de leur prouver que Philippe, quoique en paix avec eux, leur fait réellement la guerre; il les exhorte à se réunir contre l'ennemi commun, et à prendre en main la défense de la Grèce.

L'énergie de cette attaque parut telle à Démosthène lui-même, qu'il jugea devoir employer, en commençant, quelques précautions oratoires :

« Au nom des dieux, Athéniens, ne vous offensez pas de ma sincérité; mais plutôt faites cette réflexion : de tout temps, Athènes fut le séjour de la liberté; et, pour cette raison, vous avez voulu que l'étranger qui habite dans vos murs et même vos esclaves partageassent avec vous le privilége de parler librement. Aussi les esclaves, chez vous, s'expliquent-ils avec plus de hardiesse que les citoyens ne font ailleurs. C'est de vos délibérations seules que la liberté s'est vue bannie; et de là il

arrive que dans vos assemblées, pleines d'une délicatesse superbe, vous voulez être flattés, n'écouter que ce qui vous fait plaisir, et que, dans les affaires et les événemens qui surviennent, vous éprouvez les plus cruels embarras. Si donc vous êtes toujours dans les mêmes dispositions, je n'ai qu'à me taire ; mais si vous m'autorisez à vous parler sans feinte, je suis prêt à parler.

« Voulez-vous, s'écrie plus loin l'orateur, voulez-vous, à l'exemple de Philippe, vous contenter de dire que vous êtes en paix ? J'y consens. Mais qu'à la faveur d'un décret, un homme s'avance de proche en proche jusque sous nos murs, et qu'on soutienne que ce n'est pas là nous faire la guerre, je dis que c'est manquer de raison, et vouloir que nous soyons en paix avec Philippe, et non Philippe avec nous. »

« Et voilà ce que le prince achète avec tout l'or qu'il distribue : l'avantage de nous attaquer sans que nous entreprenions de nous défendre ! Attendre, pour nous mettre en garde, qu'il nous ait fait l'aveu de ses mauvais desseins, ce serait le comble de la folie. Non, il n'en conviendra jamais, marchât-il déjà contre l'Attique et le Pirée, si l'on en juge par sa conduite à l'égard des autre peuples. C'est lorsqu'il n'était plus qu'à quarante stades d'Olynthe, qu'il déclara aux habitans qu'il fallait, de deux choses l'une, qu'ils désertassent leur ville, ou qu'il cessât d'être roi de Macédoine. Jusque-là, si

on l'accusait de méditer leur perte, il se fâchait, et cherchait, par ses ambassadeurs, à dissiper les mauvais bruits. Il s'acheminait pareillement vers les Phocéens comme vers des alliés et des amis : leurs propres députés marchaient même à sa suite, et plusieurs parmi nous soutenaient que ce voyage pourrait devenir funeste aux Thébains. Dernièrement encore, il s'est emparé de la ville de Phères, quoiqu'il fût entré en Thessalie comme ami et comme allié. Il disait enfin aux malheureux Oritains que c'était par un effet de sa bienveillance qu'il leur envoyait des troupes; qu'ayant appris les dissensions qui déchiraient leur ville, il voulait y rétablir la tranquillité; qu'il était d'un digne ami et d'un allié fidèle de ne pas les abandonner en pareille occasion. »

L'auteur accumule ensuite les plus forts argumens pour persuader au peuple qu'au lieu de perdre son temps à délibérer sur la Chersonèse et sur l'Eubée, il doit voler à leur secours.

« On n'a déjà que trop fait de concessions à Philippe. On lui a concédé un droit dont l'apparence seule suffisait autrefois pour soulever toute la Grèce, celui d'envahir les états et de les asservir.

« Vous, Athéniens, vous fûtes les arbitres de la Grèce pendant soixante-treize ans : les Lacédémoniens jouirent de cette suprématie pendant vingt-neuf; et les Thébains, après la bataille de Leuctres,

obtinrent quelque supériorité; cependant on n'accorda jamais, ni à vous, ni aux Thébains, ni aux Lacédémoniens, une pareille domination : loin de la souffrir, les Grecs, ceux mêmes qui n'avaient pas de sujet légitime de plainte contre Athènes, se liguèrent contre vos ancêtres, quoiqu'ils n'eussent à vous reprocher que votre prééminence. Les Lacédémoniens éprouvèrent le même sort lorsqu'ils tentèrent d'opérer par leur influence quelques changemens dans les républiques; et cependant leurs erreurs et nos fautes n'étaient rien en comparaison des entreprises que, depuis treize ans, Philippe forme contre la Grèce. »

Après avoir tracé un tableau plein de vigueur des attentats de ce monarque, tableau trop étendu pour être reproduit ici, l'orateur s'écrie :

« Si un enfant de la Grèce la ruinait ainsi, on lui reprocherait de piller de la sorte son patrimoine : que dirons-nous donc des invasions, des dévastations de Philippe, qui n'est point Grec, qui n'a rien de commun avec les Grecs, qui n'est pas même un Barbare illustre, qui n'est, en un mot, qu'un misérable Macédonien, sorti d'une contrée d'où, jusqu'à présent, il ne venait pas même un bon esclave (1)! » Cette harangue est terminée par une imprécation foudroyante contre les traîtres vendus

(1) Neuvième Philippique, trad. d'Auger.

au roi macédonien, et contre l'insouciance et la faiblesse qui encouragent leurs manœuvres : toutes idées déjà présentées par l'orateur dans ses précédentes harangues, mais qu'on ne se lasse pas de lui voir reproduire, tant il sait répandre d'éclat et de mouvement sur ces images.

Le résultat de cette Philippique fut important. Il produisit avec avantage sur la scène politique un Athénien illustre, rival généreux de Démosthène dans l'amour de sa patrie, et dont les premiers exploits avaient fait concevoir les plus favorables espérances. C'était Phocion (1).

Général habile, philosophe austère, orateur éloquent, il unissait aux vertus sans faste d'Aristide la bravoure et les talens militaires d'Epaminondas. On prétend qu'on ne le vit jamais rire ni verser de larmes. Son maintien était, en toute occasion, grave et sévère. Il avait appris l'art militaire à l'école de Chabrias dont il imita plusieurs fois l'humanité. Dur à lui-même, il marchait nu-pieds dans toutes les saisons; quand il paraissait avec un manteau, ses soldats prétendaient que c'était le signe d'un froid

(1) Phocion, l'un des plus illustres généraux athéniens, et l'un des plus beaux caractères des temps antiques, était né à Athènes, euviron 400 ans avant Jésus-Christ. Ses premiers exploits datent de la bataille de Naxos, gagnée par Chabrias, sous les ordres duquel il servait. Ce fut le dernier grand homme de la république athénienne.

rigoureux. L'éloquence de ce grand homme était simple, naturelle, pleine de force et de concision (1); elle empruntait une autorité puissante à sa renommée de patriotisme et d'intégrité. On sait que Démosthène l'appelait, avec autant de justesse que d'énergie, la *hache de ses discours*. Phocion n'employait pour persuader, que le secours du bon sens et du raisonnement, et dédaignait tout ornement oratoire. Insensible à tout, excepté à la dégradation profonde de ses compatriotes, il les traitait avec une extrême rigidité. Il bravait leur censure, et portait le mépris de leurs applaudissemens à ce point, qu'un jour que son avis était approuvé avec éclat, il demanda froidement à ses amis *s'il lui était échappé quelque sottise*. A part ce trait de similitude avec Démosthène, ces deux

(1) La concision oratoire de Phocion était passée en proverbe. Un jour qu'il se promenait pensif au pied de la tribune, interrogé par un de ses amis sur les motifs de sa rêverie : « Je songe, répondit-il, si je ne pourrais point retrancher quelque chose de ce que j'ai à dire aux Athéniens. » Une autre réponse de Phocion mérite d'être citée. Quelque temps avant la catastrophe de Chéronée, Démosthène conseillait aux Athéniens de livrer bataille à Philippe, le plus loin possible de l'Attique. « Mon ami, dit Phocion, ne nous amusons point à disputer en quel lieu nous lui donnerons la bataille, mais regardons seulement comment nous la gagnerons; car, en ce cas, nous reculerons loin de nous le théâtre de la guerre, tandis que des vaincus, quelque part qu'ils soient, sont toujours rapprochés du danger et du mal. » (Plutarq., *Vie de Phocion*.)

hommes d'état se ressemblaient peu, et la nature les avait opposés l'un à l'autre, comme pour donner un éclatant témoignage de la diversité des inspirations qu'une passion commune peut fournir. Leurs vues politiques, surtout, présentaient une différence frappante. Phocion était, en général, partisan des mesures pacifiques : non qu'il ne pénétrât bien les desseins hostiles et ambitieux de Philippe, mais parce qu'il était convaincu que la république d'Athènes était trop énervée pour lutter avec succès contre lui. Tel était le principe de son opposition habituelle aux idées, aux exhortations, aux avertissemens de Démosthène (1); et cet orateur lui-même s'y méprenait si peu, que, dans une de ses harangues, il classe Phocion parmi ceux qui abandonnèrent les intérêts de leur patrie, non par ignorance ou par corruption, mais d'après la triste persuasion où ils étaient, qu'il fallait se soumettre à un sort impossible à éviter. Phocion se montrait plus sévère à l'égard de son antagoniste. Instruit par une longue expérience à suspecter ceux qui aspiraient à diriger le peuple, il regardait l'empressement belliqueux de Démosthène, comme un moyen artificieux pour acquérir de l'ascendant sur

(1) On peut voir dans le bel ouvrage de l'abbé de Mably intitulé : *Entretiens de Phocion*, etc., et dans ses *Observations sur l'histoire de la Grèce*, une analyse aussi lumineuse que complète de la politique de ce grand citoyen.

l'esprit de la multitude. « Phocion, lui dit un jour l'orateur, le peuple te sacrifiera dans quelque accès de folie. — Et toi, lui répondit Phocion, quand il rentrera dans son bon sens (1). »

Un court parallèle que j'emprunte à un écrivain moderne fera mieux connaître encore ces deux grands citoyens. « L'éloquence et la politique pénétrante de Démosthène, dit Heeren (2), ne paraissent pas avoir été appuyées du talent nécessaire pour les négociations, et Phocion n'avait peut-être pas assez de confiance dans les ressources de sa patrie, quand son adversaire en avait trop (3). »

Orateur plein d'indépendance, Phocion affectait, comme guerrier, une discipline sévère, et donnait l'exemple d'une docilité presque aveugle aux volontés de la république. Elu quarante-cinq fois

(1) Plutarq., *Vie de Phocion.*

(2) *Manuel de l'Histoire ancienne.*

(3) La politique de Phocion a été diversement appréciée. Parmi les jugemens qui ont été portés, il faut distinguer celui que Rochefort, traducteur d'Homère et de Sophocle, a consigné dans le 43e volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, p. 32 et suiv. J'engage le lecteur à recourir à cet intéressant morceau, trop étendu pour être reproduit ici. Cet écrivain est le premier, à ma connaissance, qui ait remarqué la similitude frappante de la conduite de ce général orateur avec celle d'Aratus dans la ligue des Achéens. Ce Mémoire, dans lequel Démosthène est traité avec justice, est, suivant moi, la meilleure réfutation qui ait été faite des opinions de Polybe et de Thomas (*Essai sur les éloges*, chap. V), qui sont allés jusqu'à douter que ce grand homme eût été réellement utile à sa patrie.

général sans avoir sollicité cet honneur, il ne refusa jamais le commandement, quelque opinion qu'il eût de l'expédition qu'on lui confiait (1). Envoyé déjà dans l'Eubée, au secours de Plutarque, contre le judicieux avis de Démosthène, il avait, malgré la trahison de ce général, triomphé des forces macédoniennes. Il remplit avec un succès plus éclatant encore la nouvelle mission qui lui fut donnée, de s'opposer aux envahissemens tentés par Philippe dans la même contrée (2). Phocion défit complétement Clitarque et Philistide, tyrans d'Orée et d'Erétrie, et cette victoire importante le rendit

(1) C'est à ce propos qu'il disait au peuple qui refusait de l'entendre développer une opinion qui lui déplaisait : « Vous pouvez bien, Athéniens, me forcer à faire quelque chose qui ne doit pas se faire, mais jamais vous ne me contraindrez à parler contre mon sentiment. » (Plut., *Vie de Phocion.*) M. Becker, dans son importante Monographie sur Dèmosthène, tom. I, s'étonne mal à propos, à mon avis, que Phocion, le plus grand capitaine de son temps, ait *si rarement* obtenu le commandement des armées de la république. Je ne puis concilier cet étonnement avec le fait que j'ai rapporté dans le texte, sur la foi des historiens les plus accrédités. Phocion commanda souvent, et vainquit toujours. A la vérité, les Athéniens firent la faute immense de ne point placer ce grand homme à la tête de leurs troupes à la bataille de Chéronée. Mais cette faute, quelque graves qu'en aient été les conséquences, ne saurait suffire pour justifier l'observation du savant Allemand.

(2) Démosthène accompagne Phocion dans cette campagne, non comme soldat, mais comme négociateur, et ses démarches réussirent à détacher du parti de Philippe plusieurs villes qui renouèrent alliance avec les Athéniens.

maître de l'île, qu'il purgea des Macédoniens, et dont il engagea les habitans à conclure avec Athènes un traité d'alliance.

Les Athéniens firent autant honneur de ce succès signalé à l'éloquence de Démosthène qu'à l'habileté de Phocion. L'orateur reçut une couronne d'or sur le théâtre de Bacchus, pendant les fêtes publiques, au milieu d'un concours immense de citoyens et d'étrangers.

Repoussé de ce côté, le roi de Macédoine se vit obligé de changer son plan d'attaque. Sa haine pour les Athéniens, qui semblait s'accroître en proportion de leur résistance, lui inspira le dessein de porter de nouveau ses armes dans la Thrace, afin de les priver des blés qu'ils tiraient de cette contrée. Il assiégea Périnthe, et fit marcher des troupes contre Bysance (1), dont les habitans paraissaient résolus à repousser son invasion.

Cette entreprise hardie, à laquelle Alexandre-le-Grand, fils de Philippe, alors âgé de quinze ans, coopéra par son courage, répandit l'alarme dans la Perse. Elle fit naître une indignation universelle parmi les Athéniens qui la considérèrent comme une déclaration de guerre ouverte, et bloquèrent par représailles les portes de la Macédoine. Philippe, n'osant rompre décidément avec eux, cher-

(1) Périnthe, Bysance, villes de l'Eubée.

cha à les endormir par des protestations mensongères, et par une lettre dans laquelle, renversant audacieusement les rôles, il se plaignait des précautions qu'ils prenaient contre lui, et les blâmait de chercher des alliés.

« A l'époque de nos ruptures les plus déclarées, leur disait-il, vous vous contentiez d'armer contre moi des navires, d'arrêter et de vendre les négocians qui venaient commercer avec la Macédoine; vous vous borniez à favoriser mes ennemis et à faire des courses sur mon territoire. Aujourd'hui que nous sommes en paix, vous poussez la haine jusqu'au point d'appeler les armes du roi de Perse contre moi. Lorsque ce monarque était troublé lui-même dans ses Etats, lorsqu'il n'avait encore subjugué ni la Phénicie ni l'Egypte, vous m'invitiez à me réunir à vous et à tous les Grecs contre cet ennemi commun : à présent, votre animosité vous entraîne à faire une alliance avec lui. Souvenez-vous de vos ancêtres; ils proscrivirent les fils de Pisistrate pour avoir appelé les Perses dans la Grèce : cette trahison fut regardée par eux comme un crime impardonnable; et vous ne rougissez pas de vous permettre une action qui a rendu odieuse à jamais la mémoire de vos tyrans ! »

Les orateurs vendus à Philippe tiraient un grand avantage de cette lettre habilement conçue; ils en répétaient, ils en commentaient les expressions,

et s'efforçaient de persuader au peuple qu'il n'y avait aucune nécessité pour lui de recommencer une lutte dont l'issue pouvait être fatale à la république.

Mais l'incorruptible orateur déconcerta sans peine, par sa vive éloquence, ces suggestions insidieuses. Sans s'amuser à discuter les articles de la lettre, il affirma qu'elle était une véritable déclaration de guerre; que, loin de vouloir faire une paix sincère avec la république, Philippe la rompait aujourd'hui sans motifs solides, au mépris des sermens et des traités. Mais sa puissance, fondée sur l'injustice et la fraude, s'écroulerait au premier revers : Grecs et Perses, tous sont conjurés contre lui, et les dieux mêmes ont cessé de s'intéresser à sa cause.

« Il n'est plus en notre pouvoir, continuait Démosthène, de dire que nous sommes en paix, puisque Philippe vient de nous déclarer la guerre, et qu'il nous la faisait déjà réellement. Nous devons, sans épargner ni les revenus publics ni les nôtres propres, servir tous avec ardeur, s'il en est besoin, et employer de meilleurs généraux qu'auparavant. Car ne vous imaginez pas que les mêmes chefs qui ont ruiné nos affaires pourront les rétablir, et que si vous continuez de vous livrer à l'inaction, d'autres combattront pour vous avec zèle : mais considérez combien il serait honteux que, vos pères ayant

essuyé les plus rudes travaux et couru les plus grands périls dans leurs démêlés avec Lacédémone, vous refusassiez de combattre avec courage pour conserver ce qu'ils ont légitimement acquis. Quelle honte serait-ce encore qu'on vît, d'un côté, un Macédonien, jaloux d'étendre son empire, affronter tous les hasards, être couvert de blessures, parce qu'il se trouve lui-même dans la mêlée; et, de l'autre, des Athéniens, qui ne dépendirent jamais de personne, qui triomphèrent toujours de leurs ennemis, démentir, par mollesse ou par lâcheté, les grands exploits de leurs ancêtres, et abandonner les intérêts de la patrie (1)! »

Quoique Phocion fût rarement de l'avis de Démosthène, il se joignit avec zèle à lui en cette occasion, et fut désigné pour commander la flotte chargée de délivrer les deux villes assiégées. Sa conduite ne démentit point la brillante réputation qu'il s'était acquise. Il força Philippe à lever le siége, le chassa de l'Hellespont (2), s'empara de quelques-uns de ses vaisseaux, reprit des forts dont il s'était rendu maître, et ne se retira qu'après

(1) Dixième Philippique, traduction d'Auger. Le peuple athénien, dans l'indignation que la harangue de Démosthène lui fit éprouver contre Philippe, ordonna la destruction immédiate de la colonne sur laquelle était gravé le dernier traité qu'il avait conclu avec ce monarque.

(2) Détroit qui sépare l'Europe de l'Asie, et, par conséquent, position importante pour le succès des projets que méditait Philippe.

avoir livré à la dévastation une partie des Etats de ce monarque.

Cet échec, le plus signalé que Philippe eût encore éprouvé, attiédit, pendant près de deux ans, son ardeur martiale. Mais sa politique active et profonde s'appliquait à regagner les avantages que la fortune des armes lui avait fait perdre. Occupé en apparence d'une guerre sur le Danube, il employa ce laps de temps à des négociations insidieuses avec les Athéniens, négociations dont Démosthène sut amortir l'effet par la sagacité pleine d'énergie avec laquelle il continua à démasquer les projets hostiles de son adversaire, mais qui réussirent toutefois à retarder la conclusion de la ligue que cet orateur les pressait sans relâche de former avec les autres peuples de la Grèce pour la défense commune de ce pays.

§ VII. PHILIPPE, désespérant enfin de gagner les Athéniens par la douceur et la persuasion, résolut de les dompter par la force. Assuré de l'alliance des Thébains et des Thessaliens, il n'épargnait aucun effort pour déterminer ces peuples à agir contre Athènes, de concert avec lui. Voyant que ses démarches à cet égard étaient sans succès, il entreprit de faire naître un prétexte plausible à cette coalition. Par ses intrigues et ses artifices, il sema la division entre les Locriens d'Amphisse et

leur capitale (1). Ces peuples étaient accusés d'impiété pour avoir, comme les Phocéens, labouré une pièce de terre voisine du temple d'Apollon. D'après l'avis d'Eschine, qui eut grand soin d'exagérer l'importance du délit (2), les Athéniens envoyèrent une députation solennelle aux Amphictyons pour les exhorter à punir ce sacrilége et à tirer vengeance des Locriens qui les avaient gravement outragés en cette circonstance. Les Amphictyons déclarèrent la guerre aux Locriens, et en confièrent la conduite à Cotyphe, général arcadien; puis, mécontens du peu de succès de ses entreprises, et sachant que Philippe était de retour de son expédition de Scythie, ils transportèrent à ce monarque le commandement général de toutes les troupes de la Grèce avec des pouvoirs illimités (3).

---

(1) On les nommait ainsi pour les distinguer des Locriens Epicménides et des Locriens Opontiens, qui habitaient la région située de l'autre côté du Parnasse.

(2) La harangue qu'Eschine prononça à cette occasion ne nous a point été conservée. Elle s'appelait la *Déliaque*. Photius, dans sa *Bibliothèque*, regarde comme suspecte celle que, de son temps, on attribuait à cet orateur.

(3) Démosthène, qui soupçonnait avec raison que la conduite d'Eschine en cette circonstance était le résultat de quelque intrigue, ne négligea rien pour en arrêter les effets. Désespérant de ramener le peuple entièrement à son avis, il fit rendre un décret au sénat par lequel il était interdit aux Pylagores (députés d'Athènes au conseil amphictyonique) d'avoir aucune communica-

C'était là l'objet de tous les vœux de Philippe. Il ne perd point de temps; et, tandis que la plupart des petits Etats de la Grèce votent des remercîmens aux Amphictyons pour le choix qu'ils viennent de faire, ce prince assemble son armée en toute hâte; mais, au lieu de marcher sérieusement, comme il l'a promis, contre les Locriens impies, il se borne à quelques démonstrations insignifiantes, entre bientôt en Phocide, s'empare d'Elatée, l'une des principales villes de cette contrée, et se trouve ainsi maître du chemin de l'Attique.

La nouvelle de cette brusque irruption se répand comme un torrent dans Athènes, où elle excite une stupeur universelle. Plus de doute cette fois sur les desseins hostiles de Philippe : c'est à l'indépendance de la république qu'il en veut, c'est sa sécurité qu'il menace. Les yeux les plus fascinés se dessillent; les orateurs aux gages du tyran futur sont eux-mêmes réduits au silence. Comment prétendre encore à faire illusion sur ses projets de conquête et d'asservissement ! Comment continuer à parler de ses vues pacifiques, quand, à la tête d'une armée nombreuse, il est déjà presque aux

tion avec ceux des autres villes, au sujet des propositions qu'on devrait faire, ou de se trouver au lieu marqué pour la tenue des états avant l'ouverture de l'assemblée. Eschine, qui était pylagore, se trouva contraint, par cette manœuvre, à rester à Athènes.

portes d'Athènes ! L'effroi est à son comble ; et la prévoyance publique, si ingénieuse à s'abuser sur les prédictions sinistres de Démosthène, est impuissante à trouver un remède aux dangers extrêmes qu'il n'a que trop signalés. Le peuple est convoqué (1) en toute hâte pour délibérer sur l'état

(1) Les assemblées du peuple, à Athènes, étaient ordinaires ou extraordinaires. Les premières étaient convoquées par les seuls Prytanes; les autres l'étaient quelquefois par les généraux. Tous les citoyens mâles, âgés de vingt ans, avaient droit de suffrage. Le lieu de la réunion n'était point fixé; tantôt c'était la place publique, tantôt un endroit de la ville, près de la citadelle, appelé *Pnyce*, quelquefois le théâtre de Bacchus. Les formes de procéder dans ces assemblées étaient très simples. Après les sacrifices d'usage dans toutes les solennités des anciens, les Proèdres mettaient l'affaire en délibération. Les orateurs étaient invités à prendre la parole (*a*). Ensuite le peuple exprimait son suffrage; et quand l'avis était formé, à la pluralité des voix, on le rédigeait par écrit en lui donnant pour titre le nom de l'orateur dont l'opinion avait été adoptée. On y insérait aussi celui de l'archonte sous lequel il était rendu. Les suffrages populaires se manifestaient, soit en élevant les mains, soit au scrutin. Il fallait, dans le principe, six mille suffrages pour donner force de loi à un décret du peuple, puis on se relâcha insensiblement de cette règle. Chaque citoyen assistant jouissait d'un droit de présence de 3 oboles (9 sous de notre monnaie). L'assemblée était présidée par les chefs du sénat, lequel y assistait en corps dans les occasions importantes.

(*a*) Quoique chaque citoyen eût droit d'exprimer son opinion, on ne voyait guère figurer à la tribune que les orateurs de l'état, autrement appelés *ministres*. C'étaient des citoyens distingués par leurs talens, spécialement chargés de défendre les intérêts de la patrie dans les assemblées du sénat et du peuple. Démosthène exerça long-temps cet emploi important. Ces orateurs étaient aussi appelés *synagores*.

critique des affaires. Quand le héraut, suivant l'usage, demande à voix haute quel est celui qui veut monter à la tribune, personne ne répond. Démosthène, enfin, animé par la grandeur du danger qui menace, et cédant une fois encore à l'indignation que lui avaient toujours inspirée les desseins hostiles de Philippe, Démosthène se lève; et, dans un discours bref, mais pressant et substantiel, il démontre que le seul parti qui puisse sauver la république, est celui d'une prompte alliance avec les Thébains (1).

« Si nous voulons, dit-il, garder en ce jour nos ressentimens envers les Thébains, et nous en défier comme si nous les comptions au nombre de nos ennemis, nous remplirons d'abord les vœux de Philippe : de plus, nous aurons à craindre que ceux qui lui résistent actuellement ne terminent par embrasser son parti, et ne se jettent d'un commun accord sur l'Attique. Mais si vous voulez m'écouter et renoncer à tout esprit de contention pour examiner attentivement ce que je vais dire, je crois

(1) Voyez la Harangue de Démosthène pour la Couronne, où ce discours est rappelé. J'ai emprunté pour le reproduire la traduction que M. l'abbé Jager, helléniste distingué, vient de publier récemment des harangues politiques de Démosthène, et dont il avait bien voulu me communiquer quelques fragmens. Cette traduction, fruit d'un travail assidu et consciencieux, m'a paru destinée à combler heureusement une lacune essentielle de notre littérature classique.

pouvoir vous donner un avis convenable, et délivrer la république du péril imminent dont elle est menacée. Que faut-il donc faire? Il faut d'abord vous délivrer de la terreur dont vous êtes frappés, lui donner une autre direction, et réserver toutes vos inquiétudes pour les Thébains; car ils ont beaucoup plus à craindre que nous, puisqu'ils sont plus près du danger. Il faut ensuite envoyer à Eleusis tous ceux qui ont l'âge de servir, les soutenir de votre cavalerie, et montrer à tous les Grecs que vous êtes sous les armes, afin que les Thébains, qui ont les mêmes sentimens que vous, puissent défendre leurs droits avec une égale confiance, puisqu'ils verront que si les traîtres qui ont vendu leur patrie à Philippe, trouvent dans Elatée une armée prête à les secourir, ceux qui osent défendre la liberté trouvent aussi en vous des hommes prêts à les soutenir s'ils viennent à être attaqués. Je suis d'avis aussi qu'on choisisse dix députés et qu'on leur donne le pouvoir de décider, de concert avec les généraux, du moment où ils se rendront à Thèbes et du jour où nos troupes devront se mettre en marche. Mais quand nos députés seront arrivés à Thèbes, comment doivent-ils négocier cette affaire? Je vais vous le dire; prêtez-moi toute votre attention. Ne demandez rien aux Thébains: rien ne serait plus honteux dans la circonstance. Annoncez-leur que nous sommes à leurs

ordres, prêts à les secourir, parce que nous les voyons menacés des plus grands périls, et que nous pénétrons plus avant qu'eux dans l'avenir. S'ils acceptent nos offres et qu'ils nous écoutent, alors nos désirs seront accomplis, et nous paraîtrons dignes de la république. Si nous sommes trahis dans nos espérances, ils ne pourront imputer qu'à eux-mêmes les maux qu'ils se seront attirés par leurs fautes; mais pour nous, nous n'aurons à nous reprocher aucune bassesse, ni aucune action qui puisse nous faire rougir. »

Ce langage, dans lequel la dignité le dispute à la prudence, ce langage si fier en face des circonstances périlleuses dans lesquelles la république est engagée, ne rencontre aucun contradicteur. L'avis de Démosthène est adopté par acclamation, et lui-même est désigné pour présider l'ambassade que la république envoie aux Thébains (1).

A son arrivée à Thèbes, Démosthène s'y trouva devancé par Python de Bysance, lequel, après avoir obtenu le droit de cité à Athènes, s'était mis à la discrétion de Philippe. Orateur habile et doué d'une éloquence animée et persuasive, il avait été envoyé par ce monarque, avec cinq autres députés (2),

(1) Cette ambassade se composait en outre d'Hypéride, Mnésitide, Démocrate et Calleschre.

(2) Ces députés étaient Amyntas, Cléarque, Daochus, Thessalus et Thrasydée.

pour rivaliser les efforts et contrarier les démarches de Démosthène. Python, partisan passionné de Philippe, qui s'en était servi déjà dans plusieurs ambassades, déploya, en cette circonstance décisive, toutes les ressources de son art. Il rappela habilement aux Thébains les services essentiels que Philippe leur avait rendus pendant la guerre de la Phocide, leurs démêlés fréquens avec les Athéniens, et s'efforça de réveiller l'ancienne antipathie qui existait entre les deux républiques. Il les exhorta vivement à seconder son roi pour conquérir l'Attique, ou à rester neutres, du moins, pendant la durée de la guerre.

Mais ces instigations échouèrent contre l'éloquence entraînante de Démosthène. Dans un discours dont on doit déplorer vivement la perte, l'illustre orateur peignit sous les couleurs les plus animées l'ambition toujours croissante de Philippe; et, dissimulant avec art les dangers auxquels les Thébains allaient s'exposer en se déclarant contre ce prince, il insista fortement sur la gloire qui leur reviendrait de cette courageuse défection. Comme, en terminant, il apercevait quelque indécision encore dans leurs rangs : « Je vous demande au moins, s'écria-t-il, un passage au nom des Athéniens qui brûlent d'aller combattre, et de périr seuls, s'il le faut, pour la cause commune. » Cette éloquente allocution enleva tous les suffrages. Les

Thébains, oubliant leur antique haine, et n'écoutant, dit Plutarque, que les inspirations de l'honneur et de l'équité, entrèrent dans les vues des Athéniens, et acceptèrent leur alliance. Cette brillante négociation mit le comble à la gloire de Démosthène, qui en regarda le succès comme le plus beau triomphe de sa vie (1).

A son retour à Athènes, il fit partir immédiatement pour Thèbes tous ceux qui étaient en état de porter les armes, négligea les sacrifices accoutumés, et répondit à ceux qui le taxaient d'impiété, par cette maxime qu'Homère met dans la bouche d'Hector : *L'oracle le plus sûr est de combattre pour sa patrie.*

Déconcerté par une ligue aussi formidable, Philippe envoya des ambassadeurs aux Athéniens pour leur persuader de renoncer à leurs préparatifs de guerre. Mais, les voyant déterminés à tenir les engagemens qu'ils avaient pris avec Thèbes, il eut recours à un expédient qui, bizarre en apparence, témoigne du moins de la fertilité inépuisable de ses ressources. Il essaya de les intimider par de funestes présages, et par les prédictions sinistres qu'il eut soin d'inspirer à la prêtresse d'Apollon. Démosthène n'opposa d'abord à ces vains pronos-

---

(1) Voyez la Harangue de Démosthène sur la Couronne.

tics que l'autorité d'un bon mot. Il dit que la Pythie *philippisait* (1). Puis il rappela aux Thébains et aux Athéniens qu'Epaminondas et Périclès ne considéraient les oracles que comme des épouvantails ridicules dont la raison devait conseiller le mépris. L'armée athénienne se mit en marche pour Eleusis (2), où les troupes de la république alliée ne tardèrent pas à la joindre.

Le roi de Macédoine entra bientôt en Béotie à la tête de vingt-deux mille hommes (3). L'armée grecque s'élevait à peu près à ce nombre. Elle était commandée par Charès et Lyziclès, généraux médiocres. L'intrigue avait exclu Phocion.

A la suite de quelques engagemens partiels, où l'avantage demeura aux Athéniens, les deux armées se rencontrèrent dans les plaines de Ché-

(1) Consultée sur la nécessité de la guerre, la Pythie avait répondu : *Tous les Athéniens sont du même avis, excepté un seul.* Cette réponse avait pour but de rendre Démosthène odieux aux Athéniens. Démosthène retournait cet oracle contre Eschine ; et tandis que les Athéniens demandaient quel était cet homme d'un avis contraire à celui de tous, Phocion se leva et dit : « Cet homme, c'est moi, qui n'approuve rien de ce que vous faites. »

(2) Ville de l'Attique entre Mégare et le Pirée, célèbre par son temple de Cérès et par ses mystères.

(3) Diodore de Sicile porte à trente-deux mille fantassins et à deux mille chevaux l'armée de Philippe, et prétend que celle des confédérés était beaucoup moins considérable.

ronée (1). Philippe commandait l'aile droite, et son fils Alexandre l'aile gauche des Macédoniens. La bataille eut lieu l'an du monde 3666 (2). L'attaque commença de part et d'autre avec ce courage et cette impétuosité que l'ambition, la vengeance, l'amour de la gloire et celui de la liberté devaient inspirer aux combattans. Alexandre enfonça d'abord, après une vive résistance, le bataillon sacré des Thébains; mais, pendant ce temps, Lyziclès (3) réussit à forcer le centre de l'armée royale. Cet avantage devint fatal aux confédérés. L'imprudent général y vit le présage assuré d'une victoire facile; et, poussant avec impétuosité les fuyards devant lui, il s'écria fièrement qu'il ne s'arrêterait qu'aux frontières de la Macédoine (4). Philippe, le voyant s'abandonner dans cette poursuite, dit froidement : « Les Athéniens ne savent pas vaincre. » Il marcha aussitôt à la tête de sa redoutable pha-

(1) Ville de la Béotie, qui, plus tard, donna le jour à Plutarque.

(2) L'an 338 avant Jésus-Christ.

(3) D'autres disent Stratoclès.

(4) Lyziclès expia sa témérité peu de temps après par une mort juridique. L'inflexible Lycurgue, son accusateur, lui adressa, selon Diodore de Sicile, ces paroles foudroyantes : « Vous commandiez, et mille citoyens ont péri ! Vous commandiez, et la Grèce est asservie ! Et vous avez l'audace de vivre, et de voir la lumière du soleil !.... » Charès, non moins coupable, ne dut son absolution qu'à ses immenses richesses.

lange, prit à revers et en flanc les bataillons de Lyziclès, fondit sur eux, les mit en pleine déroute, et rejoignit l'aile victorieuse de son fils.

Cette journée, si funeste à la liberté de la Grèce, coûta trois mille hommes aux Athéniens (1). La perte des Thébains fut plus considérable. Une grande partie des combattans moururent de leurs blessures; les autres n'échappèrent au carnage que par une fuite prompte et honteuse. De ce nombre fut Démosthène. Cet homme, à qui sa renommée oratoire avait, au dire de Plutarque, procuré dans les armées confédérées, le même ascendant qu'il avait obtenu sur les conseils des deux républiques, après avoir vaillamment combattu, céda à la terreur générale, et s'enfuit en abandonnant son bouclier, sur lequel étaient gravés ces mots : *A la bonne fortune*. On raconte qu'embarrassé dans sa fuite par un buisson, il crut être arrêté par un ennemi, et qu'il se jeta à genoux en demandant la vie (2).

Les historiens ne sont point d'accord sur la con-

(1) Justin parle avec éloge du courage que les Athéniens déployèrent dans cette bataille. « Tous, dit-il, tombèrent blessés par-devant, et couvrirent de leurs corps le poste où les avaient placés leurs chefs. » (Liv. IX.)

(2) Je suis loin de garantir l'authenticité de cette anecdote ridicule, dont la source est dans la *Vie des dix orateurs*, attribuée à Plutarque. Photius, et depuis lui, tous les historiens l'ayant répétée, je n'ai pas cru devoir l'omettre.

duite que Philippe tint à la suite de cette victoire décisive. Si l'on en croit Plutarque, ce prince en témoigna une joie extravagante. Au sortir d'un festin où il s'était livré à tous les excès de la débauche, il se rendit sur le champ de bataille, et répéta, en marquant la mesure avec dérision, le début du décret rendu par les Athéniens sur la proposition de Démosthène, pour lui déclarer la guerre (1). Puis, quand la fin de son ivresse lui eut permis d'apprécier le danger imminent que venaient de courir sa couronne et sa vie, il frémit en pensant à la politique profonde du grand orateur qui l'avait forcé de venir commettre l'une et l'autre en peu d'heures aux chances hasardeuses d'un combat. Plutarque ajoute que l'orateur Démade (2), prisonnier athénien, témoin de ses pre-

(1) Voyez le texte de ce décret dans la Harangue de Démosthène sur la Couronne.

(2) Loin de conserver contre Démade quelque ressentiment pour cette courageuse remontrance, Philippe lui accorda une bienveillance dont cet orateur usa généreusement en faveur des Athéniens. Démade, tour à tour favorable et fatal à Démosthène, fut l'instigateur du décret par lequel la république d'Athènes, pour complaire à Antipater, ordonna la mort de cet illustre orateur. Lui-même périt misérablement. Cassandre ayant intercepté une lettre dans laquelle il s'élevait contre lui, il égorgea le fils de Démade sous ses propres yeux, et le tua ensuite sur le corps de son fils, l'an 302 avant Jésus-Christ. Démade, né à Athènes, était devenu orateur de simple marinier. Il n'était pas sans mérite, mais sa vanité était supérieure à ses talens. Cicéron dit de lui qu'il fit

miers transports, ne put s'empêcher de lui dire que la fortune lui avait accordé les faveurs d'Agamemnon, mais qu'il en jouissait comme Thersite. Justin est plus favorable à ce monarque. Au rapport de cet historien, Philippe supporta sa victoire avec une modération qui laissa à peine quelque passage à la joie. Il usa d'une extrême humanité envers les prisonniers, refusa les sacrifices, les couronnes, les parfums, et défendit toute espèce de réjouissance. Ce qui est certain, c'est qu'il accorda sans difficulté la paix aux Athéniens, et qu'il manifesta à leur égard des sentimens pleins de clémence et de générosité (1); mais il fut plus ri-

---

entrer dans le langage du barreau les bons mots de la marine. Passer *de la rame à la tribune* était, dit Erasme, par allusion à Démade, le proverbe employé à Athènes pour désigner le chemin qu'avait fait un parvenu. La cupidité était le vice distinctif de cet orateur. Il joignait à ce vice celui d'une adulation servile, et fut condamné par le peuple athénien, à une amende de 10 talens pour avoir proposé d'admettre Alexandre-le-Grand au nombre des dieux : « Je ne suis point, dit-il à cette occasion, l'auteur du décret : la guerre le dicta, et la lance d'Alexandre l'a tracé. » Comme on cherchait à répandre le faux bruit de la mort de ce grand roi, « Alexandre, s'écria-t-il, n'est point mort, la terre entière sentirait un tel cadavre. »

(1) L'histoire a recueilli sa belle réponse à ceux qui voulaient qu'il sévît avec éclat contre les Athéniens par la destruction de leur cité · « A dieu ne plaise que je détruise le théâtre de la gloire, moi qui ne travaille que pour elle ! »

Rochefort observe avec raison que la considération que Démosthène avait fixée sur Athènes, fut loin d'être étrangère aux ména-

goureux envers les Thébains, auxquels il pardonna avec peine d'avoir abandonné son alliance.

La catastrophe de Chéronée coûta la vie à Isocrate. Cet orateur illustre, admirateur passionné, mais sincère, de Philippe, et cruellement détrompé sur le compte de ce prince, ne voulut pas survivre à l'humiliation de sa patrie. Il forma et accomplit le résolution courageuse de se laisser mourir de faim. Il était alors âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Quoique les Grecs fussent en droit d'attribuer à Démosthène une part au moins indirecte à leurs revers, le crédit et la renommée de ce grand orateur n'en éprouvèrent aucune atteinte. Convaincu de son patriotisme et de son intégrité, le peuple athénien repoussa avec mépris l'accusation que deux de ses ennemis, Sosiclès et Philocrate, essayèrent d'intenter contre lui, et ne cessa de se diriger d'après ses inspirations et ses conseils :

gemens dont les rois de Macédoine usèrent à l'égard de cette cité. (*Mém. de l'Acad. des Inscript.*, tom. XLIII.) Les Athéniens, dégénérés et corrompus, en méritaient peu par eux-mêmes. Montesquieu caractérise ce peuple à merveille par le trait suivant. « Quand Philippe, dit-il, parut aux portes d'Athènes, elle n'avait encore perdu que le temps. On peut voir dans Démosthène quelle peine il fallut pour la réveiller : on y craignait Philippe, non pas comme ennemi de la liberté, mais des plaisirs. » (*Esprit des lois*, chap. I, liv. II.)

témoignage de constance bien remarquable, surtout dans une république ancienne, et qu'un écrivain célèbre considère avec raison comme la preuve d'une rare supériorité. L'éclat de ses talens oratoires semble même s'étendre à la faveur de la catastrophe mémorable dont ils avaient été la source. Le roi de Perse, pressentant, sur le bruit de sa renommée, combien un tel auxiliaire lui serait utile en occupant le monarque macédonien, et en l'empêchant ainsi de méditer de nouvelles conquêtes, prescrivit à ses satrapes et à ses lieutenans de le combler de présens, et de ne négliger aucun moyen pour l'attacher à ses intérêts (1).

Mais, de tous les témoignages de la faveur populaire que Démosthène recueillit en ces douloureuses circonstances, aucun sans doute ne dut lui

(1) Plutarque qui rapporte ce fait, connu chez les Grecs sous le nom de *médisme*, ajoute que la preuve en fut acquise par des lettres mêmes de Démosthène, trouvées dans la ville de Sardis, à sa conquête par Alexandre, et par des écrits des lieutenans du roi de Perse, dans lesquels étaient mentionnées les sommes d'argent que l'orateur avait reçues. Le roi de Perse n'étant point alors en état d'hostilité avec Athènes, on ne saurait en aucune façon considérer cette action de Démosthène comme un acte de trahison envers sa patrie. Le faux Plutarque (*Vies des dix rhéteurs*) rapporte que cet orateur reçut en une seule fois 3,000 drachmes du roi de Perse. « En ces circonstances, dit M. Villemain, Démosthène sacrifiait une de ses haines à l'autre, persuadé que les anciens ennemis de la Grèce étaient moins dangereux pour elle que Philippe. » (*Biogr. univ.*, art. DÉMOSTH.) Heeren et Cesarotti révoquent fortement en doute que Démosthène se soit laissé corrompre par l'or des Perses.

paraître plus honorable que le soin qui lui fut confié de veiller à l'approvisionnement d'Athènes, et de relever les murs dégradés de cette capitale. Il s'acquitta de cette dernière mission avec une générosité qui lui fit un grand honneur. Les fonds publics étant insuffisans, il y pourvut à ses propres dépens (1). Cet acte de patriotisme détermina Ctésiphon, son parent et son ami, à proposer au sénat de lui décerner une couronne d'or, sur le théâtre, lors de la célébration des fêtes de Bacchus, et d'ordonner qu'il serait nourri au Prytanée (2) durant le reste de sa vie. Cette proposition fut accueillie ; mais Eschine (3), antagoniste constant,

(1) Plutarque évalue à 100 mines d'argent la somme que Démosthène dépensa pour relever les murs d'Athènes, et à 1,000 mines celle qu'il employa aux spectacles et aux jeux publics. (*Vies des dix orateurs.*) On peut voir, au surplus, pour l'énumération des dons patriotiques de Démosthène, le projet de décret que j'ai rapporté dans une note du § IX de la Vie.

(2) Le *Prytanée* était à Athènes le lieu où siégeaient les juges de police, et où l'on nourrissait, aux dépens de la république, ceux qui avaient rendu quelque service considérable à l'Etat. Il y avait un autel sur lequel on entretenait un feu perpétuel et sacré en l'honneur de Vesta. Le soin d'alimenter ce feu était confié à des femmes appelées *prytanides*. (Suidas.) Les *prytanes* étaient cinquante sénateurs qui résidaient au Prytanée pour veiller sur les affaires importantes de l'Etat, et convoquer au besoin l'assemblée générale. Le Prytanée siégeait à la citadelle d'Athènes.

(3) L'auteur des *Vies des dix orateurs* attribuées à Plutarque, prétend qu'un certain Diodore se joignit à Eschine dans cette circonstance, et attaqua, de concert avec lui, le décret du sénat.

ou plutôt ennemi déclaré de Démosthène, fit opposition, devant le peuple, au décret du sénat, et porta, contre lui, à ce sujet, une accusation dont le développement, suspendu par les malheurs et les embarras publics, fournit à Démosthène, quelques années plus tard, l'occasion du plus mémorable de ses triomphes oratoires.

Ce fut également lui que, par préférence à tout autre orateur (1), le peuple athénien choisit pour composer l'éloge funèbre des Grecs morts à Chéronée. Malheureusement, le discours qu'il prononça en cette circonstance solennelle, n'est point, selon toute apparence, parvenu jusqu'à nous. Celui que nous possédons sous ce titre, quoiqu'il offre des beautés d'un ordre même assez élevé, n'a rien qui rappelle ses formes ni sa méthode oratoires, et les plus judicieux critiques se sont accordés à penser qu'il n'est point l'ouvrage de Démosthène (2). La cérémonie de l'inhumation des ossemens de ces braves et malheureux guerriers fut fastueuse et touchante. Démosthène leur fit ériger

(1) Ses principaux concurrens étaient Eschine, Démade et Hégémon.

(2) Libanius, en particulier, exprime formellement l'avis que cette oraison funèbre n'est pas de Démosthène. Denys d'Halicarnasse est de la même opinion. « Soit qu'on le donne ou qu'on l'ôte à Démosthène, dit M. Villemain, cet éloge renferme des traits remarquables. Il me paraît difficile que ce soit l'ouvrage d'un

un tombeau avec une inscription honorable (1). Un héraut conduisit sur la place publique les enfans qu'ils avaient laissés, et cria : « La guerre a rendu ces enfans orphelins ; mais ils retrouvent dans le peuple d'Athènes un père dont les soins ne leur manqueront pas, et qui les convie à se rendre dignes des premiers emplois de la république. »

Démosthène répondit à ces témoignages multipliés de confiance par un acte de délicatesse patriotique où l'on trouve une empreinte remarquable de la superstition propre aux Anciens. Dans la part qu'il continua de prendre aux affaires de l'Etat, il évita de mettre sous son nom aucun des décrets qu'il fit rendre, afin de soustraire la fortune publique à

---

rhéteur. On y sent cette élévation des beaux temps de la Grèce. » (*Essai sur l'oraison funèbre*, p. 168.) Le même critique porte un jugement moins favorable sur cet ouvrage dans son art. DÉMOSTHÈNE, de la *Biographie universelle*. Il y déclare en propres termes que ce discours *est indigne* de l'orateur.

(1) Voici une traduction en vers de cette inscription, rapportée dans la Harangue de Démosthène pour la Couronne :

« La terre couvre ici ces victimes d'état,
« Ces héros que la mort choisit dans le combat,
« Qui du dieu de la Thrace affrontant les tempêtes,
« Crurent sauver le joug qui menaçait nos têtes,
« Et lorsqu'ils osaient tout pour eux, pour leur pays,
« Les dieux les ont trompés, le sort les a trahis.
« Athènes, dont ils ont reculé l'esclavage,
« Dressa ce monument pour prix de leur courage.
« Les dieux peuvent braver les revers et la mort ;
« Mais le lot des mortels est d'obéir au sort. »

l'influence malheureuse de son nom et de sa destinée.

§ VIII. L'INSATIABLE ambition de Philippe ne fut point satisfaite par une victoire qui mettait, pour ainsi dire, entre ses mains, le sort de la Grèce entière. Il ne considéra cette souveraineté que comme un objet secondaire qui lui préparait les moyens de conquérir la Perse. Ce prince n'ignorait pas que les Grecs brûlaient du désir de se venger de cet empire, et de travailler à son entière destruction. Il leur présenta habilement l'occasion favorable qui leur était offerte de réaliser ces projets; et, dans une assemblée générale des peuples de la Grèce, qui fut convoquée à cet effet, il reçut le titre tant souhaité de généralissime de leurs troupes. La guerre contre la Perse fut résolue. « En provoquant cette double détermination, dit un historien moderne (1), Philippe assurait d'une manière honorable la dépendance de la Grèce, et l'éclat de l'entreprise flattait la vanité de la nation aux dépens de laquelle elle allait s'exécuter. » Mais, tandis qu'il s'occupait avec activité des apprêts de cette guerre, la fortune préparait en lui un nouvel et éclatant exemple de l'inconstance de ses faveurs et de la fragilité de son appui.

(1) Heeren, *Manuel de l'histoire ancienne*, 2e édit.; 1827.

Philippe avait, au mépris des représentations de son fils Alexandre, répudié la reine Olympias (1), et épousé Cléopâtre, nièce d'Attale, l'un de ses principaux officiers. Une violente querelle troubla les fêtes qui eurent lieu à l'occasion de ce nouvel hymen. Dans l'ivresse d'un repas, Attale s'oublia au point d'inviter hautement les jeunes nobles Macédoniens à faire des libations aux dieux, afin qu'ils accordassent au roi des héritiers légitimes du trône. « Malheureux ! s'écria Alexandre furieux, me prends-tu donc pour un bâtard? » Philippe s'élança sur son fils pour le percer de son épée; mais, comme il était boiteux, il tomba. « Voilà, dit Alexandre avec une ironie amère, voilà un roi bien capable de marcher en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre ! » Après cet outrage, il se sauva en Epire, avec sa mère. Philippe lui pardonna cependant, et continua les préparatifs de son expédition contre les Perses. L'oracle, qu'il fit consulter sur le succès de la guerre, rendit cette réponse équivoque : *Le taureau est déjà couronné, sa fin approche, et il va bientôt être immolé.* Philippe, plein de confiance, ne manqua pas d'interpréter cette prédiction en sa fa-

(1) Philippe eut cinq femmes, Olympias, fille de Néoptolème, roi des Molossiens et mère d'Alexandre, Audate, Phila, Mède et Cléopâtre.

veur; mais le roi de Perse n'était pas la victime désignée (1).

On célébrait, avec magnificence, à Ægée en Macédoine, les noces d'Alexandre, roi d'Epire, frère d'Olympias, qui épousait Cléopâtre, fille de Philippe. Au moment où ce prince, à la tête d'un pompeux cortége, sortait de son palais pour se rendre au théâtre, un jeune Macédonien, nommé Pausanias, récemment insulté par Attale (2), et qui n'avait pu obtenir justice du monarque, se fait jour à travers la foule, se précipite sur le roi, le poignarde, et le laisse expirant sur la place (3). Philippe était alors âgé de quarante-sept ans; son règne en avait duré vingt-quatre. On crut généralement qu'Olympias n'était pas étrangère à ce crime; et la conduite qu'elle tint à cette occasion, les honneurs funèbres extraordinaires qu'elle fit

(1) Il est remarquable toutefois que le roi de Perse, Artaxerce-Ochus, périt à la même époque sous les coups de l'eunuque Bagoas.

(2) On peut voir, dans la *Vie d'Alexandre-le-Grand*, par Plutarque, les détails de cette insulte. Libanius, dans son invective appelée *Philippi vituperium*, attribue à ce prince lui-même l'outrage éprouvé par Attale. Ce reproche paraît sans fondement. Au surplus, cette déclamation, d'ailleurs très éloquente, ne doit, à plusieurs égards, être considérée que comme un simple jeu d'esprit, et les incriminations souvent injustes, toujours exagérées, que Libanius accumule contre Philippe, ne sauraient être prises au sérieux.

(3) L'an 336 avant Jésus-Christ.

rendre à Pausanias, que la garde royale avait égorgé sur le corps de sa victime, donnèrent un grand poids à ces soupçons.

Informé, par un exprès de Charidème, de la mort de Philippe, avant que la nouvelle en fût répandue dans Athènes, Démosthène courut en toute hâte à l'assemblée du peuple; et, d'un ton qui trahissait la joie qu'il éprouvait, il raconta qu'il venait d'avoir un songe qui promettait aux Athéniens une prospérité prochaine. Peu d'instans après, arrivèrent les envoyés, porteurs officiels de la nouvelle importante qu'il avait fait pressentir. Les Athéniens l'accueillirent avec les transports de la plus vive allégresse. Ils se couronnèrent de fleurs, ornèrent les temples de guirlandes, offrirent des sacrifices aux dieux, et décernèrent une couronne à l'assassin : excès d'autant plus indécens que ce même peuple venait de se signaler par la bassesse des adulations qu'il avait prodiguées à Philippe, à l'occasion de son mariage, et qu'il n'avait eu qu'à se louer de la modération de ce prince. La vérité qui sied à l'histoire m'oblige à ajouter que Démosthène se fit remarquer, au milieu de ces excès mêmes, par l'exaltation immodérée de ses transports. Malgré la perte récente de sa fille, il parut en public couronné de fleurs, et paré d'un vêtement éclatant. Quelques-uns de ses biographes ont blâmé, à juste titre, ce luxe

d'allégresse à l'occasion d'un assassinat; et Plutarque, en consacrant deux passages de ses écrits (1) à vanter avec complaisance cet exemple d'abnégation patriotique au sein de malheurs privés, paraît n'avoir envisagé la question que sous l'un de ses rapports. Car c'est moins l'insensibilité apparente d'une douleur légitime que la morale réprouve en cette conduite, que l'expression outrée d'une joie qui n'avait pour fondement qu'un crime, pour objet que la fin malheureuse d'un adversaire brave, toujours équitable, souvent généreux envers lui (2). Il n'est pas indigne de remarque qu'Eschine, incriminant, quelques années après, dans sa harangue sur la Couronne, cet acte

(1) Voyez *Vie de* Démosthène et *Consolation à Apollonius*.

(2) Démosthène, malgré l'exaltation de sa haine contre Philippe, fut loin de se montrer constamment injuste à son égard. Je n'en citerai pour preuve que ce passage si remarquable d'une de ses harangues :

« Je l'ai vu, ce même Philippe à qui nous disputons l'empire de la Grèce, je l'ai vu couvert de blessures, privé d'un œil, ayant la clavicule brisée, une jambe et une main estropiées, toujours déterminé à braver les périls et à livrer à la fortune telle autre partie de son corps qu'elle voudrait choisir, pourvu qu'avec le reste il atteignît la gloire. » (*Har. pour Ctésiphon.*) Olivier (*Hist. de Philippe*, liv. XVI, p. 397) remarque, d'après Aulugelle, que Salluste a, pour donner une idée de la valeur de Sertorius, emprunté ce trait, mais en l'affaiblissant. Observons, en passant, que Théophraste, Polybe et Cicéron ont exprimé sur le compte de Philippe les jugemens les plus favorables. Le premier l'appelle le plus grand roi que les Macédoniens aient eu avant et après lui,

de la vie de Démosthène, n'y voit rien autre que la matière du reproche dont Plutarque le justifie. C'est que les païens, ceux mêmes dont l'esprit était le plus élevé, étaient loin encore de comprendre cette charité exquise de sentimens, et ce respect intime pour les douleurs funèbres, dont il sembait réservé au christianisme d'enseigner aux hommes la puissance et le secret (1).

Alexandre, successeur de Philippe, âgé à peine de vingt ans, saisit d'une main ferme et vigoureuse le sceptre dont il avait hérité. Il punit les assassins de son père, déchargea les Macédoniens des impôts excessifs qui pesaient sur eux, distribua des récompenses aux compagnons de gloire du feu roi; et, par un mélange habile de douceur et de fermeté, il se concilia l'affection universelle de ses sujets.

---

non seulement par ses exploits, mais encore par ses vertus. Polybe dit qu'il était moins grand par l'éclat de ses victoires que par l'usage qu'il savait en faire, et Cicéron déclare que le père lui paraît toujours grand, le fils souvent méprisable.

(1) Il est juste de rappeler que la même circonstance fournit une exception bien remarquable à cette observation générale. Phocion ne voulut pas participer aux réjouissances qui eurent lieu à l'occasion de la mort de Philippe : « S'applaudir de la mort d'autrui, dit-il, est la marque d'un cœur vil et d'un esprit étroit; que manque-t-il d'ailleurs à l'armée qui vous a défaits à Chéronée? une seule tête. » (Plutarq., *Vie de Phocion.*) Mais Phocion fut, à juste titre, appelé le *second Socrate*.

L'avénement de ce prince avait excité une vive fermentation dans la Grèce. Plusieurs peuples, entre autres les Arcadiens et les Thébains, avaient chassé les garnisons macédoniennes de leur pays, en déclarant qu'on ne devait point reconnaître Alexandre pour général des Grecs. Athènes était le foyer de ces mouvemens qui menaçaient cette contrée d'un embrasement universel. Alexandre se fit promptement reconnaître par les Thessaliens pour leur chef; puis il obtint des Amphictyons le commandement général dont ils avaient revêtu son père; et, autorisé par ce décret, il se présenta inopinément aux portes de Thèbes, où il entra cette fois sans résistance. Les Athéniens, alarmés par la rapidité de sa marche, lui envoyèrent des députés pour s'assurer de ses dispositions.

Démosthène était au nombre de ces envoyés. Cet illustre orateur avait partagé jusqu'alors le mépris que la jeunesse d'Alexandre inspirait aux peuples tributaires de la Macédoine (1). La mort de Philippe lui avait paru le signal assuré de l'affran-

(1) Démosthène donnait à Alexandre le surnom injurieux de *Margitès*, homme qui sait beaucoup, mais qui sait tout mal. Margitès était un personnage imaginaire ou réel qu'Homère avait tourné en ridicule dans une pièce de vers dont il nous reste quelques fragmens, et diffamé comme un homme nuisible à tout, parce qu'il manquait de cette sagesse qui met à profit toutes les bonnes qualités qu'on peut avoir. Platon en parle avec le même dédain dans son second Alcibiade.

chissement de sa patrie; et, regardant la coalition des divers états de la Grèce comme un moyen infaillible de l'opérer, il n'avait négligé aucune exhortation, aucune démarche pour renouer celle que la catastrophe de Chéronée avait si violemment dissoute. Il avait pratiqué à cet effet des intelligences jusque parmi les officiers d'Alexandre, et s'était efforcé d'engager Attale dans le parti du roi de Perse. La remise entre les mains d'Alexandre, des lettres de Démosthène qui établissaient ces instigations, ne sauva point Attale d'un supplice qui ternit la gloire naissante du nouveau roi.

La célérité prodigieuse des premiers exploits d'Alexandre avait déconcerté toutes les espérances de Démosthène. Il ne laissa pas toutefois d'accepter la mission qui lui était confiée. Mais, soit qu'il n'osât affronter les regards irrités du jeune monarque, soit plutôt que cette démarche lui parût humiliante pour son caractère et pour sa patrie, il quitta brusquement l'ambassade au mont Cythéron, et revint à Athènes, où son inaction forcée fut bientôt troublée par le bruit menaçant des conquêtes d'Alexandre, et sa sécurité compromise par les volontés impérieuses du nouvel arbitre de la Grèce (1).

---

(1) Plutarque, et, à son exemple, la majeure partie des historiens, n'ont fait aucune mention de cette ambassade, antérieure

Lorsqu'on apprit dans cette cité le pillage et la destruction de Thèbes, la consternation fut générale. On interrompit la célébration des grands mystères; Démosthène, Eschine, Stratocle déplorèrent éloquemment les malheurs de leurs anciens alliés. Les Athéniens donnèrent asile aux Thébains échappés à ce grand désastre; en même temps ils envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre, en apparence pour le féliciter de ses succès, en réalité dans l'espoir de fléchir une colère dont ils n'avaient que trop de motifs de redouter les éclats.

Le monarque accueillit favorablement ces envoyés; mais il exigea que les Athéniens lui livrassent huit de leurs principaux orateurs, à la tête desquels figurait Démosthène (1).

à la prise et au sac de Thèbes. Ils ne parlent que de celle qui eut lieu à la suite de cette grande catastrophe, et lui rapportent mal à propos la brusque retraite de Démosthène. Il est certain, d'après le témoignage formel de Diodore (liv. XVII), et de Justin (liv. XI), que les Athéniens députèrent à deux reprises auprès d'Alexandre, savoir, avant et après la destruction de Thèbes; que la retraite de l'orateur s'applique à la première de ces démarches, et que la seconde fut suivie de la sommation faite par Alexandre aux Athéniens d'avoir à lui livrer huit de leurs principaux orateurs. Démosthène ne faisait point partie de la seconde ambassade.

(1) Les autres orateurs désignés étaient, selon Plutarque, Polyeucte, Ephialtes, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthène et Charidème. D'autres historiens ajoutent à cette liste Hypéride, Charès, Diotime et Mérocle.

Lycurgue était, après Démosthène, le plus illustre des orateurs

Cette sommation était un juste hommage qu'Alexandre rendait au pouvoir de l'éloquence, aliment actif de l'amour de la liberté et de l'esprit d'indépendance, et par conséquent obstacle formidable à ses desseins ambitieux (1). Une assem-

proscrits. Né l'an 408 avant Jésus-Christ, d'une famille ancienne et distinguée, il avait été disciple de Platon et d'Isocrate. Chargé de l'intendance du trésor public et de la police intérieure d'Athènes, il se distingua par sa probité et son intelligence dans l'une et l'autre de ces fonctions. L'amour sincère qu'il avait pour sa patrie le porta à seconder avec ardeur, en toute occasion, les efforts que faisait Démosthène pour traverser les projets de Philippe. Lycurgue mourut vers l'an 326 avant Jésus-Christ. Ses enfans, poursuivis par ses ennemis, furent mis en prison, mais Démosthène, alors exilé, reprocha aux Athéniens leur ingratitude, et les fit rendre à la liberté. Le peuple décerna plus tard, à la mémoire de Lycurgue, des honneurs extraordinaires. Il ne nous reste qu'un seul discours des quinze que ce vertueux orateur avait composés.

(1) Indépendamment de ces motifs généraux de proscription, il en existait d'autres, particuliers, pour ainsi dire, du monarque à Démosthène. Pendant qu'Alexandre, peu après son avènement au trône, s'était porté chez les Thessaliens pour les réduire et conquérir leur pays, cet orateur, aidé de Lycurgue, avait entrepris de faire accroire que ce prince avait été défait et tué par les Triballes. Cette fausse nouvelle avait excité en Grèce une fermentation que son retour avait promptement dissipée, mais qui n'était point demeurée sans influence sur la révolte des Thébains, révolte si cruellement expiée par le sac et l'incendie de leur ville. En franchissant les Thermopyles pour repasser en Béotie, Alexandre dit à ceux qui l'accompagnaient, ces mots que l'histoire a recueillis, et qui témoignent de la juste importance qu'il attachait aux discours de notre orateur : « Démosthène m'appelait *enfant* quand j'étais chez les Triballes, *jeune homme* quand j'arrivai en Thes-

blée publique fut convoquée sur-le-champ pour délibérer sur cette dangereuse exigence. Démosthène monta à la tribune, afin de persuader à ses concitoyens de la repousser sans hésiter. Il leur rappela ingénieusement l'apologue des bergers qui perdirent leur troupeau, parce que, traitant avec les loups, ils leur avaient livré leurs gardiens vigilans, leurs chiens fidèles (1). L'allusion était facile et naturelle; mais l'intérêt personnel de l'orateur était trop évident pour convaincre des esprits effrayés. Phocion exprima avec effusion le regret de ne pouvoir donner sa vie pour sauver celle des proscrits; mais il insista pour qu'on cherchât, à tout prix, à désarmer le courroux d'Alexandre (2).

salie; je veux lui prouver, aux portes d'Athènes, que je suis un *homme fait.* »

(1) « De même, leur dit-il encore, que vous voyez les marchands porter dans une écuelle un peu de blé pour montre, et par cet échantillon vendre tout ce qu'ils en ont, ainsi serez-vous étonnés, en nous livrant, de vous livrer vous-mêmes aux mains de votre ennemi. » (Plutarq., *Vie de* DÉMOSTH.)

(2) Diodore de Sicile rapporte que l'avis de Phocion, en cette circonstance, fut mal accueilli du peuple, et que cet orateur fut expulsé de l'assemblée. Cesarotti insinue, quoique avec réserve, que la conduite de ce grand homme ne fut point alors entièrement irrépréhensible, et que l'action de quelque ressentiment particulier se glissa, à son insu peut-être, dans le langage que lui inspira son patriotisme. Phocion n'avait rien négligé d'ailleurs pour calmer l'ardeur intempestive dont Démosthène était animé contre Alexandre. Ayant assisté à une harangue dans laquelle l'orateur

Démade, autre orateur, qui n'était point compris dans la proscription, termina l'irrésolution du peuple en lui proposant de rendre un décret par lequel il supplierait le roi d'abandonner à la république la punition des coupables. Cet adroit avis reçut une approbation unanime. Les Thébains fugitifs ne furent point oubliés dans le décret qui en fut la conséquence ; on y sollicitait instamment en leur faveur la clémence du vainqueur.

Démade partit immédiatement pour le camp des Macédoniens. Il usa avec chaleur, dans l'intérêt des proscrits, de l'amitié qu'Alexandre lui avait témoignée, émut la grandeur d'âme naturelle à ce prince, et réussit à obtenir leur pardon. Le roi se contenta de faire exiler Charidème ; et ses dispositions changèrent bientôt à tel point, qu'il se réconcilia complétement avec les Athéniens. Il leur recommanda de surveiller les affaires de la Grèce pendant son absence, et les désigna pour

---

s'était répandu en expressions injurieuses contre le monarque, il lui dit ces vers d'Homère :

« O malheureux que vas-tu irritant
« Un si farouche et âpre combattant,

« Et qui ne convoite autre chose que grandeur et gloire? Veux-tu, étant un si grand feu allumé, jeter cette ville dedans ? Quant à moi, si bien les Athéniens se voulaient perdre, je ne leur permettrai pas pourtant, car à cette fin ai-je pris la charge de capitaine. » (Plutarq., *Vie de Phocion.*)

en prendre le gouvernement, s'il venait à mourir (1).

Cette recommandation n'était propre qu'à déguiser sous des termes officieux l'asservissement réel de la Grèce. La bataille de Chéronée avait porté le premier coup à l'indépendance de cette contrée; la grandeur croissante d'Alexandre consomma sa

---

(1) Plutarque et quelques autres historiens prétendent que Démade reçut 5 talens des orateurs menacés, pour prix de ses bons offices. Malgré la vénalité de Démade, on aime à douter de cette particularité peu honorable. Mais, soit qu'on l'admette, ou qu'on la tienne pour supposée, il est impossible de méconnaître l'importance du service que cet orateur rendit à sa patrie en cette occasion. Le succès de sa négociation lui procura à Athènes une influence qui sembla, pendant quelque temps, éclipser celle de Démosthène lui-même. Le crédit de ce dernier parut, dit Plutarque, se relever un peu, lorsque Agis, roi de Lacédémone, se mit en campagne avec une grosse armée. Mais Athènes ayant refusé d'entrer dans la ligue, et les Lacédémoniens ayant été défaits par Antipater, ce mouvement, auquel on peut croire que Démosthène n'était pas demeuré entièrement étranger, ne fut d'aucune conséquence pour la liberté des Athéniens. Le même Plutarque, *Vie de Phocion*, dit que ce fut cet illustre général que les Athéniens députèrent à Alexandre, et que non seulement Phocion fléchit le courroux du monarque, mais obtint, dès cette époque, des témoignages extrêmement flatteurs de son estime et de sa bienveillance. Quelques-uns de ces témoignages ne servirent qu'à faire éclater le désintéressement de ce héros. Phocion vécut et mourut pauvre. Sa maison, qu'on montrait encore du temps de Plutarque, à Mélite, quartier d'Athènes, était lambrissée de lames de cuivre, mais de la plus extrême simplicité. On sait qu'Antipater, dont il se proclamait *l'ami, mais non le flatteur*, disait *qu'il n'avait jamais rien pu faire accepter à Phocion, ni rassasier Démade.*

servitude. Une longue obscurité succéda tout à coup à l'éclat si vif qu'elle avait jeté durant tant de siècles ; une inaction profonde enchaîna le patriotisme de ses ministres, le courage de ses guerriers, l'énergie de ses orateurs. Sa gloire sommeillait.

Cependant la tribune d'Athènes ne demeura point muette au sein de ces humilians loisirs. Eschine en profita pour reprendre contre Ctésiphon, ou plutôt contre Démosthène lui-même, une accusation qui ne tirait que trop d'avantage des malheurs de la patrie, de l'issue funeste des conseils de son rival, et de la prépondérance actuelle du parti macédonien.

Ce procès, sans exemple dans les fastes de l'histoire, attira des auditeurs de tous les points de la Grèce. Jamais, selon Eschine lui-même, la place publique d'Athènes n'avait été couverte d'une foule aussi considérable. « Y avait-il, en effet, s'écrie Cicéron, un spectacle plus digne de la curiosité publique, que les débats de ces célèbres orateurs qui apportaient à cette grande cause toutes les ressources de leur génie, toute l'ardeur de leurs inimitiés personnelles (1) ? » L'importance et la célé-

(1) « Eschine, dit Cicéron, avait été accusé par Démosthène d'avoir trahi la république dans son ambassade, et il voulut s'en venger. Si donc il attaqua Ctésiphon, ce fut pour soumettre au

brité du procès, l'attente d'un nombreux auditoire, à laquelle il fallait répondre, leur firent épuiser toutes les ressources de l'art oratoire.

Eschine, en sa qualité d'accusateur, eut d'abord la parole. Il fit sentir l'importance de la cause, essentiellement liée, selon lui, au maintien des lois et de la démocratie, et, par conséquent, de nature à intéresser tous les citoyens en général. Ctésiphon, dit-il, a violé les lois sous trois rapports : parce qu'il a, au mépris de ces lois, proposé de couronner Démosthène encore comptable envers la république (1) ; parce qu'il a demandé que la cou-

---

jugement du peuple les actions et la réputation de son ennemi. » (*De Opt. gen. orator.*) Ce procès fut plaidé la troisième année de la 112e Olympiade, l'an 330 avant Jésus-Christ. Cicéron faisait un cas particulier des harangues pour et contre la Couronne. On sait que la traduction latine qu'il en publia, et dont il faut déplorer amèrement la perte, fut, à son retour d'Athènes, un de ses premiers exercices oratoires.

(1) Une loi interdisait expressément d'accorder aucune récompense à un citoyen avant qu'il eût rendu ses comptes à la république. Démosthène, à l'époque où celle-ci lui fut décernée, était encore chargé de l'administration des spectacles. Mais cette comptabilité n'avait aucun rapport avec le décret qui le couronnait pour la gestion relative à la réparation des murs. Il n'avait aucun compte à rendre de cette gestion qui lui était toute personnelle, puisqu'il avait presque tout fait à ses propres dépens. Eschine affectait de confondre l'une et l'autre. Cette confusion si déloyale, si peu généreuse, fournit à Démosthène l'un de ses plus beaux mouvemens oratoires. Il demanda quelle loi serait assez inique, assez cruelle, pour priver le citoyen qui aurait consacré sa fortune à l'état, du mérite qu'il aurait pu se faire « pour soumettre ses

ronne lui fût décernée sur le théâtre (1) ; enfin, parce que Ctésiphon, pour motiver la récompense qu'il propose, a présenté sous un jour faux et infidèle la vie publique de Démosthène.

Les deux premiers chefs de l'accusation d'Eschine n'offrent guère d'autre intérêt que celui d'une discussion de droit établie avec chaleur et clarté ; mais le troisième, embrassant en quelque sorte la vie entière de Démosthène, devait fournir à l'éloquence de l'orateur des alimens d'un ordre plus élevé : cette portion de son discours est en effet la plus intéressante. Il divise en quatre parties la série de ses incriminations. Il date la première de la guerre d'Athènes avec Philippe au sujet d'Amphipolis, et il la termine à la conclusion de la paix et de l'alliance que Philocrate a proposées, de concert avec Démosthène. L'intervalle qui s'est écoulé entre la paix et la guerre forme la seconde partie ;

---

libéralités à la forme rigoureuse des comptes, et pour l'amener devant des réviseurs chargés de calculer ses bienfaits... Pour des dons, pour des largesses, concluait-il, il ne faut point de registres ; il ne faut que des louanges et de la reconnaissance. »

(1) La loi sur les proclamations prescrivait expressément de proclamer la couronne dans la salle du sénat, quand elle était décernée par le sénat, et dans l'assemblée du peuple, quand elle l'était par le peuple. Démosthène ne trouva rien à répondre à une objection aussi précise, si ce n'est que les textes de loi sur lesquels s'appuyait Eschine, avaient essuyé déjà de nombreuses violations, et il en cita plusieurs exemples.

le laps de temps qu'a duré la guerre jusqu'à la bataille de Chéronée comprend la troisième; enfin la quatrième est remplie par les circonstances présentes.

Cet examen tracé avec verve, mais non sans diffusion, fournit à l'orateur l'occasion d'accumuler les imputations les plus vives et les plus méprisantes contre son rival; bassesse, cupidité, incapacité, trahison, telle est la matière habituelle de ses reproches, lesquels s'étendent jusque sur certaines actions de la vie privée de Démosthène, et n'épargnent pas même l'origine et la famille de l'orateur.

Voici en quels termes Eschine, avec plus d'éloquence, sans doute, que de patriotisme, triomphant du principal des revers suscités par les conseils de son antagoniste, démontre combien il serait indigne de couronner sur le théâtre, en présence des Athéniens et de tous les Grecs, l'assassin des guerriers morts à Chéronée, l'auteur funeste des désastres des infortunés Thébains et des calamités de toute la Grèce.

« C'est ici le lieu de vous parler de ces braves citoyens qu'il a envoyés à un péril évident, quoique les sacrifices ne fussent pas favorables; de ces illustres morts, dont il a osé louer la bravoure en foulant leurs tombeaux de ses pieds timides qui ont fui, qui ont abandonné leur poste. O le plus

lâche de tous les hommes, le plus incapable d'une grande action, mais le plus audacieux, le plus insolent en paroles ! auras-tu tout à l'heure, à la face de cette assemblée, auras-tu le front de dire qu'on te doit une couronne pour tous les malheurs dont tu as été cause? Et s'il le dit, Athéniens, le souffrirez-vous ? La mémoire de ces braves guerriers, morts pour notre défense, mourut-elle avec eux ? Transportez-vous en esprit du tribunal au théâtre; imaginez-vous voir le héraut s'avancer, et entendre la proclamation faite en vertu du décret. Pensez-vous que les parens de nos guerriers malheureux versent plus de larmes, pendant les tragédies, sur les infortunes des héros qu'on y verra paraître, que sur l'ingratitude de la patrie ? Quel homme, je ne dis pas un Grec, mais un homme né de parens libres, ne serait pénétré de douleur quand, à la vue du théâtre, supposé même qu'il eût oublié tout le reste, il se souviendrait du moins qu'à pareil jour, avant les tragédies, lorsque la république était gouvernée par de meilleures lois et de meilleurs magistrats, le héraut s'avançait, et, présentant aux Grecs, tous revêtus d'une armure complète, les jeunes orphelins dont les pères étaient morts à la guerre, il faisait cette proclamation si noble, si capable d'exciter à la vertu ! *Les jeunes gens*, disait-il, *dont les pères sont morts à la guerre en combattant avec courage, le peuple les*

a élevés pendant leur enfance; il les revêt maintenant d'une armure complète, les renvoie à leurs affaires domestiques sous d'heureux auspices, et les invite à mériter les premières charges. C'est là ce que proclamait autrefois le héraut; mais aujourd'hui, que dira-t-il en présentant aux Grecs celui-là même qui a rendu nos enfans orphelins? Qu'annoncera-t-il? S'il répète les paroles du décret, la vérité ne se taira pas sans doute, elle en publiera la honte à haute voix; et, contredisant le héraut, elle annoncera que le peuple couronne cet homme, s'il faut l'appeler homme, *pour sa vertu,* lui qui est souillé de vices; *pour sa fermeté courageuse,* lui qui est un lâche, lui qui a abandonné son poste. Je vous en conjure, Athéniens, au nom de Jupiter et des autres dieux, n'allez pas sur le théâtre ériger un trophée contre vous-mêmes; n'allez pas, en présence des Grecs, proclamer la démence du peuple d'Athènes; ne rappelez pas aux Thébains les maux sans nombre et sans remède qu'ils ont endurés; n'affligez pas de nouveau ces infortunés qui, obligés de fuir de leur ville, grâce à Démosthène, ont été reçus dans la vôtre; ces exilés malheureux, dont la corruption de ce traître et l'or du roi de Perse ont tué les enfans, détruit les temples et les tombeaux (1)! »

(1) Harangue d'Eschine contre Ctésiphon, traduct. d'Auger. R.

Le reste de la harangue d'Eschine offre des moyens employés pour fermer les cœurs à la compassion, pour rendre inutiles tous les artifices de ses adversaires, des objections prévues et réfutées, des observations mordantes sur le héros et le panégyriste, des sorties violentes contre Démosthène et les ministres ses pareils, des réflexions déjà reproduites, d'autres nouvelles encore, en un mot toutes les ressources oratoires propres à déterminer ceux qui ne seraient encore qu'ébranlés. Je rapporterai la péroraison de cette harangue qui a été justement admirée.

« Lorsqu'à la fin de son discours, il (Démosthène) invitera les complices de ses brigandages à se ranger autour de lui pour sa défense, imaginez-vous voir rangés autour de cette tribune où je parle, et opposés à l'impudence de ces traîtres, les bienfaiteurs de la république. Imaginez-vous entendre Solon, grand philosophe, législateur fameux, dont les sages institutions ont affermi chez nous la démocratie; Aristide, cet homme juste et désintéressé, qui a réglé les contributions de la Grèce, et dont le peuple, après sa mort, fut obligé de doter les filles : l'un vous conjurant, avec cette douceur qui lui était si naturelle, de ne pas préférer aux lois et à votre serment les vains discours de Démosthène; l'autre se plaignant avec force du mépris de la justice, et vous demandant comment vous, dont

les pères ont délibéré s'ils feraient mourir, et ont fini par bannir de leur ville et de tous les pays de leur domination, Arthmius de Zélie, qui avait seulement apporté dans la Grèce de l'or des Perses, Arthmius reçu dans Athènes où il avait droit d'hospitalité; comment, dis-je, vous ne rougissez pas d'honorer d'une couronne d'or Démosthène, qui n'a pas simplement apporté, mais qui a reçu de l'or des Perses pour prix de ses trahisons, et qui l'a encore entre les mains! Pensez-vous que Thémistocle, que tous nos braves citoyens morts à Marathon et à Platée, soient insensibles à ce qui se passe de nos jours, et que des tombeaux mêmes de nos ancêtres ne sortent pas des gémissemens, si l'on couronne celui qui avoue lui-même avoir conspiré avec les Barbares contre les Grecs!

« Pour moi, terre, soleil, vertu, lumières acquises et naturelles, qui nous faites discerner le bien et le mal, je vous prends à témoin que, dans cette cause, j'ai défendu l'Etat, autant qu'il m'était possible, avec de simples discours; et si j'ai parlé d'une manière digne de mon sujet, j'ai rempli mon ministère selon mes désirs; du moins selon mes forces, si je suis resté au-dessous. Vous, Athéniens, éclairés et par les raisons que je vous ai présentées et par d'autres qui auront pu m'échapper, prononcez aujourd'hui

selon la justice et pour les intérêts de la république (1). »

On a reproché à cette harangue de la mollesse dans les raisonnemens, quelque affectation à reproduire des anecdotes presque insignifiantes contre Démosthène, trop de déclamations, trop de lieux communs. Ces reproches sont généralement fondés. Cependant elle est demeurée l'un des monumens les plus remarquables de l'éloquence ancienne (2); et, par son mérite même, elle pré-

(1) Harangue d'Eschine contre Ctésiphon, traduct. d'Auger.

(2) Voici le jugement favorable que l'abbé Auger, traducteur de ces deux harangues, a porté sur leur mérite commun : « Tout y est admirable et parfait : beauté de plan, ordonnance et liaison de toutes les parties, suite et enchaînement des preuves ; marche et progrès du discours, qui va toujours en augmentant de force et d'intérêt ; chaleur d'une imagination sage et réglée, qui orne tout, qui embellit tout, jusqu'aux discussions les plus sèches, qui fait tout avancer à son but avec rapidité ; adresse avec laquelle ils se concilient partout l'attention et la bienveillance des auditeurs ; sagesse dans la distribution des ornemens ; richesse d'une élocution facile et dégagée ; finesse et solidité des pensées ; précision et harmonie des phrases, coupées dans des endroits et arrondies dans d'autres ; simplicité noble et piquante de l'expression et des tours : tout y est pur et naturel, tout y coule de source ; art de mêler tous les styles, qui obvie au dégoût d'une triste et ennuyeuse monotonie ; tantôt familiers, mais avec noblesse, ils conversent simplement avec ceux qui les écoutent pour les faire entrer dans un raisonnement ou les instruire d'un fait : tantôt plus ornés, mais sans affectation, ils répandent, dans le cœur de ceux auxquels ils parlent, comme une rosée agréable qui le pénètre et le remplit d'une satisfaction douce et délicieuse : tantôt sublimes, mais sans emphase, ils re-

para à Démosthène le plus brillant des succès oratoires qui constituent sa renommée.

L'exorde du discours par lequel il repousse les accusations de son ennemi est un chef-d'œuvre de simplicité, d'adresse et d'élévation. Il y fait entrevoir avec une convenance merveilleuse la différence essentielle qui existe entre la position d'Eschine et la sienne, d'Eschine qui n'a rien à perdre s'il succombe, tandis que des disgrâces qu'il n'ose envisager seront les conséquences inévitables de sa propre défaite. Pour dissiper en général les impressions fâcheuses qu'Eschine aurait pu faire prendre sur sa personne, il invoque avec confiance la connaissance intime des juges mêmes auxquels il s'adresse; puis, embrassant l'ensemble de son ministère, il se livre à une apologie complète des actions et des intentions qui lui sont reprochées, apologie interrompue par la discussion des points de droit qui se lient à la cause, et par de véhémentes invectives contre l'accusateur, dont il dévoile la vénalité, la duplicité, les perfidies.



Je ne suivrai point Démosthène dans cet admirable exposé qui ne rappelle guère que des faits déjà

---

muent l'âme, l'élèvent et la transportent par les traits les plus forts et les plus touchans. » (*OEuvres de Démosthène et d'Eschine*, 1820, tom. V, p. 5.)

Voyez aussi dans le *Cours de littérature de Laharpe*, liv. II, chap. 3, une analyse raisonnée de la harangue de Démosthène.

connus de mes lecteurs; mais je ne résiste pas à l'attrait de citer la digression sublime et justement célèbre que lui arrache le souvenir de la défaite de Chéronée, et le sentiment d'indignation qui transporte l'orateur au reproche que son rival lui a adressé, d'avoir été, par ses conseils, la cause de cet éclatant revers.

« Si toi seul, Eschine, devinais alors l'avenir, que ne l'as-tu révélé ? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es, comme moi, coupable que d'ignorance; et pourquoi m'accuses-tu quand je ne t'accuse pas ?... Mais, puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je vous conjure de ne voir aucune présomption dans mes paroles, mais seulement l'âme d'un Athénien. Je le dirai donc : quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé; quand toi-même, Eschine, qui, dans ce temps, n'osas pas ouvrir la bouche, devenu tout à coup prophète, tu nous aurais prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, pour peu que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité! En effet, que dit-on de nous aujourd'hui? Que nos efforts ont été trompés par la fortune qui décide de tout. Mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe ? Et qui donc, parmi les Grecs ou parmi les Barbares,

ignore que jamais, dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux; que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste, mais que, dans tous les temps, elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire? Si je me vantais de vous avoir inspiré cette élévation de sentimens, ce serait de ma part un orgueil insupportable; mais, en faisant voir que tels ont toujours été vos principes et sans moi et avant moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer que, dans cette partie des fonctions publiques qui m'a été confiée, j'ai été aussi pour quelque chose dans ce que votre conduite a eu d'honorable et de généreux. Mon accusateur, au contraire, en voulant m'ôter la récompense que vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que vous doit la postérité; car, si vous me condamnez pour le conseil que j'ai donné, vous paraitrez vous-mêmes avoir failli en le suivant. **Mais non, Athéniens, non, vous n'avez point failli en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs; vous n'avez point failli! j'en jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon, et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise, par tous ces grands citoyens dont la Grèce a recueilli les cendres dans des monumens publics. Elle leur accorde à tous la même sépulture**

et les mêmes honneurs; oui, Eschine, à tous; car tous avaient eu la même vertu, quoique la destinée souveraine ne leur eût pas accordé à tous le même succès (1). »

L'éloquence, tant ancienne que moderne, n'a rien produit de plus sublime que l'invocation qui termine cet admirable morceau. Veut-on un modèle achevé de dialectique vive et pressante: la même harangue va nous l'offrir, et c'est encore la triste issue de la bataille de Chéronée qui en fournit l'occasion à l'orateur.

« Quant à notre défaite dont tu triomphes, malheureux, lorsque tu devrais en gémir, vous trouverez, Athéniens, que je n'y contribuai nullement. Un raisonnement simple le démontre : partout où je fus envoyé en ambassade, j'eus toujours l'avantage sur les députés de Philippe, en Thessalie, à Ambracie, dans l'Illyrie, dans la Thrace, à Bysance, dans mille autres endroits, et dernièrement à Thèbes; mais quand j'avais réussi à les vaincre par la force des raisons, le prince venait tout dé-

(1) *Harangue de la Couronne*, traduction de Laharpe. Voyez aux *Jugemens* celui que Ricard a porté sur ce morceau. Voyez aussi ce qu'en ont dit Longin, *Traité du sublime*, ch. XIV, et Gillies (*The History of anicient Greece*, 1829, p. 421). Le serment de Démosthène paraissait tellement beau à Quintilien, qu'il trouvait en cela seul la preuve que cet orateur avait été réellement disciple de Platon. (*Instit. orat.*, liv. XII, ch. X.)

truire par la force des armes. C'est là pourquoi tu m'attaques, Eschine; tu ne rougis pas de me traiter de lâche, et de vouloir que j'eusse triomphé seul des armées de Philippe, et cela par des discours. Car de quelle autre chose étais-je le maître ? Je ne l'étais ni de la valeur, ni de la fortune des combattans, ni des opérations du général, dont tu me demandes compte, tant la passion t'aveugle. Examine avec telle rigueur qu'il te plaira les objets qui dépendent d'un ministre, j'y consens. Et quels sont ces objets ? Un ministre doit observer les affaires dans leur principe, en prévoir les suites, et les annoncer au peuple : je l'ai fait. De plus, il doit, d'un côté, corriger, autant qu'il le peut, les lenteurs, les irrésolutions, les méprises, les contentions, vices inséparables des républiques, et comme inhérens à leur nature; il doit, de l'autre, porter les citoyens à l'union et à la concorde, et leur inspirer du zèle pour le service de l'Etat : je l'ai fait encore, et personne ne pourrait me reprocher d'avoir rien omis qui fût en ma puissance. Si donc on demande par quel moyen Philippe a exécuté le plus grand nombre de ses entreprises, chacun répondra que c'est par ses troupes, par ses largesses, et surtout en corrompant ceux qui étaient à la tête des affaires. Je n'étais ni le maître ni le chef des armées; je ne suis donc pas responsable de leurs opérations. Mais j'ai vaincu Philippe, puisque je

ne me suis point laissé gagner par son or; car, *si le traître qui se vend est vaincu par celui qui l'achète, celui qui résiste à la corruption est vainqueur de celui qui cherche à le corrompre.* Ainsi, pour ma part, Athènes fut invincible (1). »

Il n'est pas besoin de dire quel avantage l'orateur tire de la confiance que lui avaient témoignée les Athéniens après un désastre qui semblait devoir la lui faire perdre pour jamais, quels argumens victorieux il puise dans une telle conduite pour relever cette existence qu'Eschine a représentée comme si basse et si dégradée. Usant, à cette occasion, du droit que tout accusé a de se louer soi-même (2), il démontre que son zèle pour les intérêts de sa patrie ne s'est jamais démenti dès son début dans la carrière politique.

« Tout homme à qui la patrie est chère, Athéniens, doit posséder surtout deux qualités : il doit,

---

(1) *Harangue de la Couronne*, traduction de l'abbé Auger.

(2) « Celui qui se voit blâmé des belles actions qu'il a faites, dit à ce propos Plutarque, est bien excusable d'en faire l'éloge devant ses accusateurs. Il a moins l'air de leur reprocher leur ingratitude que de faire son apologie. C'est ce qui autorise Démosthène à parler de lui-même avec une honnête liberté, et qui empêche qu'on ne trouve fastidieuses les louanges qu'il se donne à tout moment dans sa Harangue sur la Couronne, où il se glorifie des choses mêmes dont on lui faisait un crime, de ses ambassades, et de ses décrets pour la guerre. » (*Comment on peut se louer soi-même.*)

dans les grands emplois, maintenir l'honneur et la prééminence de la république, et se montrer zélé dans toutes ses démarches et dans toutes les occasions. Ces qualités sont au pouvoir de l'homme; les forces et les succès ne dépendent pas de lui. Non, Athéniens, mon zèle pour vous ne m'abandonna jamais; il ne se démentit, ni lorsqu'on demandait ma tête, ni lorsqu'on me citait au tribunal des Amphictyons, ni lorsqu'on voulait m'ébranler par des menaces ou par des promesses, ni lorsqu'on déchaînait contre moi ces furieux, comme autant de bêtes féroces. Dès mes premiers pas dans le ministère (1), je suivis la route la plus droite; je me fis une loi de ménager les honneurs, la gloire, la puissance de ma patrie, et de les partager avec elle. Lorsque nos ennemis prospèrent, on ne me voit point, d'un air de triomphe et de satisfaction, me promener dans la place publique, présenter la main, et faire part des bonnes nouvelles à des gens qui les manderont en Macédoine; on ne me voit point, lorsque j'apprends nos succès, troubler, soupirer, baisser les yeux vers la terre, à l'exemple de ces citoyens dénaturés qui décrient la république, comme si, par-là, ils ne se décriaient pas eux-mêmes.

---

(1) On ne connaît point au juste la durée du ministère de Démosthène. Voyez, sur les attributions des ministres à Athènes, la note (*a*), p. 121.

Toujours l'œil au-dehors, ils observent les succès d'un prince (1) qui n'est heureux que par les malheurs de la Grèce; ils vantent sa prospérité, et prétendent qu'on doit fixer et perpétuer ses avantages.

« Rejetez leurs vœux impies, dieux puissans! mais plutôt, s'il est possible, rectifiez leur esprit et leur cœur; ou, si leur malice est incurable, poursuivez-les eux seuls, exterminez-les sur terre et sur mer. Pour nous, qu'auront épargnés vos soins, ne tardez pas à nous délivrer des périls qui nous menacent; accordez-nous le salut et la tranquillité (2). »

Cette prière simple, mais si noble, termine cet immortel discours dont aucune langue humaine n'a surpassé l'éloquence.

Une apologie aussi complète, aussi puissante en dialectique, devait triompher de la défaveur des circonstances et des intrigues actives des ennemis de Démosthène. Eschine n'obtint pas même la cinquième partie des suffrages; et, condamné à une amende qu'il ne put acquitter, il se vit obligé de s'expatrier. A sa sortie d'Athènes, il fut atteint par Démosthène, qui, généreux rival, lui offrit des consolations, et le força d'accepter un talent d'argent.

---

(1) Alexandre-le-Grand.

(2) *Harangue de la Couronne*, traduction d'Auger.

L'orateur banni s'écria, dans sa vive émotion : « Comment ne pas regretter une ville où je laisse des ennemis si bienfaisans, que je puis à peine espérer de trouver ailleurs des amis qui leur ressemblent (1) ! »

Eschine ouvrit à Rhodes une école publique d'éloquence qui, pendant plusieurs années, jouit d'une grande célébrité (2). Il commença ses leçons par la lecture des deux harangues qui avaient causé son bannissement. Celle d'Eschine obtint de grands éloges; mais quand il lut le discours de Démosthène, les applaudissemens redoublèrent. « Eh ! que serait-ce donc, s'écria-t-il, si vous l'eussiez entendu lui-même (3) ! » Eloge bien remarquable

(1) Photius, qui raconte ce fait, ajoute qu'à l'aspect de Démosthène, Eschine, se méprenant sur l'intention qui le faisait accourir sur ses pas, se précipita à ses genoux en lui demandant grâce. Plutarque, dans sa *Vie de Démosthène*, attribue le bienfait à quelques ennemis de cet orateur, et le reconnurent à Démosthène lui-même, fuyant à Trézène après sa condamnation dans l'affaire d'Harpalus. Les particularités qu'il rapporte à cette occasion, rendent elles-mêmes sa version peu vraisemblable. Celle qu'on lit sur le même fait dans les *Vies des dix orateurs*, est pleinement conforme au récit de Photius.

(2) Cicéron ne dédaigna pas d'aller recevoir dans l'école de Rhodes les leçons du rhéteur Apollonius; et Métellus, exilé pour avoir combattu une loi agraire, vint chercher dans cette île un asile et des consolations.

(3) Cette allocution d'Eschine est rapportée par Pline-le-Jeune d'une manière beaucoup plus énergique dans la troisième lettre de

dans la bouche d'un rival, et que la postérité a recueilli avec une juste admiration !

L'éclatant triomphe que procura à Démosthène l'accusation d'Eschine éprouva bientôt un échec sérieux dans le reproche qui lui fut adressé, de s'être laissé corrompre par les trésors d'Harpalus, et dans la sentence qui accueillit cette imputation. Ce gouverneur de Babylone, appréhendant le juste châtiment des exactions qu'il avait commises, s'était sauvé à Athènes avec cinq mille talens. Antipater, vice-roi de Macédoine, exigea qu'il lui fût livré. Harpalus offrit à Phocion cinq cents talens pour obtenir son appui. Sa proposition fut repoussée avec dédain.

Si l'on en croit Plutarque, Démosthène s'était prononcé vivement, d'abord, contre ce concussionnaire, et avait conseillé au peuple de le chasser de la ville. Quelque temps après, assistant à l'inventaire de ses biens, il considéra une magnifique coupe d'or, qui en faisait partie, avec une attention et une avidité qui n'échappèrent point à Harpalus.

---

son deuxième livre, adressée à Népos. « Un jour, dit-il, qu'Eschine lisait à Rhodes la harangue que Démosthène avait faite contre lui, les auditeurs charmés applaudissaient. *Que serait-ce donc*, s'écria-t-il, *si vous aviez entendu cette bête féroce elle-même!* Cependant Eschine, selon Démosthène, avait la déclamation très véhémente. » (Traduction de Sacy.)

Démosthène lui demanda combien elle pesait. Vingt talens, répondit en souriant l'opulent proscrit; et, dès le soir même, il envoya à l'orateur la coupe avec cette somme. Le lendemain, jour auquel avait été remise la décision du sort d'Harpalus, Démosthène parut à l'assemblée du peuple, le col enveloppé de laine; et, quand son tour fut arrivé de monter à la tribune, il fit signe qu'il lui était impossible de prendre la parole. Personne, ajoute son biographe, ne fut dupe du motif réel de ce silence, et l'on dit de lui, à cette occasion, qu'il avait gagné un *rhume d'argent* (1). Cet événement, dit Plutarque, indisposa vivement le peuple contre Démosthène, dont il refusa d'entendre la justification (2).

---

(1) Ἀργυρονάγχη, *argyronancie*, littéralement *esquinancie d'argent*, d'ἄργυρος, *argent*, et συνάγχω, *je suffoque*. Ce jeu de mots n'est pas susceptible de se reproduire dans notre langue. Plutarque rapporte aussi qu'au moment où le peuple manifestait avec éclat son improbation contre Démosthène, un plaisant s'écria du milieu de la foule : « Athéniens, refuserez-vous d'ouïr un homme qui a la coupe en main? » Ce jeu de mots est fondé sur un usage habituel aux Athéniens dans leurs repas. Lorsqu'un des convives chantait en tenant la coupe, ses compagnons devaient l'écouter dans un silence absolu. La plupart des traducteurs de Plutarque ont négligé ce trait, qui offre une allusion piquante et de très bon goût.

(2) Aulugelle, liv. XI, ch. IX, rapporte, d'après le rhéteur Critolaüs, un autre événement également relatif à Démosthène, dont le récit semble calqué sur le fait d'Harpalus. Les Milésiens,

Cet illustre orateur sollicita lui-même un décret qui chargeait l'Aréopage (1) d'informer contre tous

---

dit-il, ayant envoyé des députés à Athènes pour y défendre les intérêts de leur ville, et peut-être pour y solliciter quelques secours, l'un d'eux prit la parole au nom de tous. Démosthène répondit en termes très vifs que leur demande n'était pas susceptible d'être accueillie, et que leurs périls ne touchaient point aux intérêts de la république. La décision du peuple ayant été remise au lendemain, les députés vinrent, dans l'intervalle, supplier Démosthène de prendre intérêt à leur demande. Celui-ci proposa de leur vendre son silence, et y mit un prix qu'il reçut immédiatement. Le lendemain, il parut à la tribune la tête enveloppée de laine, et allégua qu'une esquinancie l'empêchait de prendre la parole. Un Athénien s'écria du milieu de la foule, que l'esquinancie qui l'obligeait au silence, était une *esquinancie d'argent.* Loin de dissimuler cette action, ajoute Critolaüs, Démosthène l'avouait publiquement et en faisait gloire. Ayant demandé à l'acteur Aristodème combien il avait gagné lors de sa dernière représentation, cet acteur lui répondit que chaque représentation lui valait un talent. — *Et moi,* répliqua Démosthène, *j'ai reçu davantage pour garder le silence.*

L'invraisemblance de cette anecdote et son uniformité sensible avec celle qui est relative à Harpalus doivent jeter beaucoup d'incertitude sur la réalité de celle-ci, et cette incertitude est accrue par un autre passage d'Aulugelle lui-même, qui cite (liv. XI, ch. X) un fragment d'un discours par lequel C. Gracchus attribue à Démade, et non à Démosthène, le propos inconvenant qu'on prête à ce grand orateur.

(1) Sénat d'Athènes, qui tirait son origine de la colline sur laquelle il fut établi, et dont les magistrats, institués à perpétuité, jugeaient les causes d'une importance grave. Ils ne s'assemblaient que la nuit, afin d'être plus recueillis dans la discussion des affaires qui leur étaient soumises, et ne permettaient point aux avocats d'employer les ornemens ou les ressources de l'éloquence en défendant leurs parties.

ceux qui étaient soupçonnés de s'être laissés corrompre par les présens d'Harpalus, et bientôt il comparut devant ce tribunal suprême pour répondre à l'imputation qui lui était faite.

Ce fut le signal d'un déchaînement universel parmi ses ennemis. L'orateur Dinarque (1) saisit avec empressement cette occasion de perdre un rival dont la supériorité lui était importune, et se déclara son accusateur. Stratoclès, Hypéride, Pythéas, Himéréus et quelques autres unirent ouvertement leurs efforts aux siens. A l'inculpation principale qui conduisait Démosthène devant l'Aréopage, on joignit celle non moins odieuse d'avoir détourné à son profit et à celui de sa faction trois cents talens que Darius lui avait, disait-on, envoyés pour secourir Thèbes (2). Quelques fragmens de la harangue de Dinarque, la seule qui nous ait

(1) Dinarque, originaire de Corinthe, s'établit à Athènes à l'époque où Alexandre-le-Grand passa dans l'Asie. Photius dit qu'il composa soixante-quatre harangues. Nous n'en possédons que trois. Dinarque, accusé d'avoir reçu des présens des ennemis de la république, s'enfuit à Chalcide, et ne fut rappelé que longtemps après. Denys d'Halicarnasse dit que ses contemporains appelaient cet orateur le *Démosthène d'orge*, pour faire voir qu'il y avait autant de différence entre ces deux orateurs qu'entre l'orge et le pur froment. Le caractère distinctif de son talent était la véhémence. Il périt par l'ordre de Polysperchon qui ne put lui pardonner son attachement pour Phocion.

(2) Il paraît assez clair, dit Sainte-Croix, que cet argent de Darius ainsi que celui d'Harpalus, fut versé dans les caisses de la

été conservée, feront juger du ton de l'accusation et de l'acharnement que ses adversaires y firent présider.

« Si vous épargnez Démosthène, ô Athéniens, j'invoquerai les déesses redoutables et le lieu qu'elles habitent, j'invoquerai les héros du pays, Minerve, protectrice d'Athènes, et les autres dieux, protecteurs de la ville et de son territoire; je protesterai que vous n'avez pas puni, quoique le peuple vous l'ait livré, un homme qui s'est laissé corrompre à votre préjudice, qui a ruiné le bonheur de l'Etat, et qui, par ses conseils nuisibles, a comme enchaîné toutes les forces de la patrie; un homme dont les ennemis d'Athènes, tous ceux qui sont malintentionnés pour elle, désirent la conservation, parce qu'ils le regardent comme son fléau, tandis que tous ceux qui sont zélés pour nos intérêts, qui ont espérance qu'un heureux changement de fortune rétablisse nos affaires, souhaitent et demandent aux dieux qu'il périsse et qu'il subisse *une peine proportionnée à ses crimes*. Je les exhorte à se joindre à moi pour sauver une patrie que je vois courir des risques pour les femmes et les enfans qu'elle renferme dans son sein, pour son propre salut, pour sa gloire, pour tous ses avantages.

---

république, et servit ensuite à payer les frais de la guerre Lamiaque. (*Examen des historiens d'Alexandre*, p. 434 et 435.)

« Que dirons-nous, au sortir de ce tribunal, à ceux qui sont hors de cette enceinte, si, aux dieux ne plaise! vous vous laissez séduire par les artifices de ce traître? De quel œil chacun de vous, de retour chez soi, osera-t-il regarder son foyer paternel, après qu'il aura absous un perfide qui, le premier, a introduit dans sa maison un or, fruit de sa corruption; après qu'il aura prononcé qu'un tribunal, respecté de tous les peuples, n'a rien recherché ni découvert de vrai? Et si Athènes se voyait exposée à quelque péril, quelle ressource, je vous le demande, nous resterait-il, après avoir donné toute sûreté à ceux qui reçoivent des présens, dans des intérêts contraires à ceux de la patrie, après avoir ôté tout crédit à ce sénat auquel nous confions le soin de la ville dans les grands dangers! »

L'histoire n'a conservé aucune trace de l'attitude que Démosthène tint en présence de l'Aréopage; le discours qu'il prononça pour sa justification n'est point parvenu jusqu'à nous. Athénée (1) dit que, dans l'espoir d'intéresser ses juges, il produisit devant eux les enfans qu'il avait eus d'une courtisane. Cette particularité paraît peu conforme au caractère de l'orateur. Il est certain d'ailleurs que Démosthène était père, à cette époque, de deux

(1) *Banquet des savans*, liv. XIII.

fils issus d'une union légitime (1). Est-il vraisemblable qu'il eût présenté de préférence, à l'Aréopage, ceux qu'il ne pouvait avouer publiquement qu'au mépris des lois de la bienséance et de la morale? Quoi qu'il en soit, sa défense ne put prévaloir contre le langage véhément de ses accusateurs. Déclaré coupable d'avoir reçu de l'argent d'Harpalus, il fut condamné à une amende de cinquante talens, et constitué prisonnier à défaut du paiement de cette énorme somme; mais sa captivité fut de courte durée. Il réussit à tromper, au bout de dix jours, la surveillance de ses gardiens, s'enfuit d'Athènes, non sans charger d'imprécations le peuple qui le bannissait (2), et se retira à Trézène (3), puis à Calaurie (4), d'où il ne cessa

(1) Voyez ci-après, à la fin du § IX.

(2) « O dame Minerve, patronne de cette cité, s'écriait-il, au rapport de Plutarque, pourquoi prends-tu plaisir à trois si mauvaises bêtes, au hibou, au dragon et au peuple? (Trad. d'Amyot.)

(3) Voici en quels termes, peu de temps après, en s'adressant aux Athéniens, Démosthène se justifiait de cet exil : « Si je me suis exilé, ce n'est point que j'eusse de vous une opinion peu avantageuse, ou que je me fusse ménagé un refuge hors de ma patrie. Mon vrai motif, c'est que je ne pouvais soutenir l'idée de l'ignominie d'une prison; que d'ailleurs je ne comptais pas qu'à mon âge je pusse supporter cette affliction dans mon corps, et qu'enfin je pensais que vous n'étiez pas fâchés que je me dérobasse à un affront qui me perdait sans vous servir. » (*Première lettre.*)

(4) Petite île située à peu de distance d'Athènes, en face de Trézène, dans la mer Egée, à l'entrée du golfe Saronique.

de protester de son innocence en des termes fiers et dignes de l'influence qu'il exerçait naguère sur les conseils et les destinées de sa patrie.

Cette dignité soutenue, la comparution spontanée de Démosthène devant l'Aréopage, la malice de ses ennemis, l'invraisemblance de l'imputation, et, par-dessus tout, l'incorruptible résistance que cet orateur n'avait cessé d'opposer au roi Philippe, ont fait naître des incertitudes sérieuses sur la réalité du crime qui motiva sa condamnation. Pausanias l'en justifie formellement. Libanius n'élève aucun doute sur son innocence. Les autres sophistes grecs n'expriment sur sa culpabilité qu'une opinion incertaine. En présence de documens aussi contradictoires, et à une telle distance des temps, des hommes et des mœurs, la mission du biographe est nécessairement passive, et doit se borner à recueillir les autorités et les témoignages. C'est la tâche que j'ai essayé de remplir dans une note de

---

Calaurus, d'où cette île tirait son nom, était fils de Neptune, particulièrement adoré dans cette île. C'était, au témoignage de Suidas, un crime d'arracher les supplians du temple de ce dieu. Strabon fait remarquer que le droit d'asile particulier au temple de Calaurus était tellement en vénération chez les Grecs, que, même après la conquête d'Athènes, les Macédoniens n'osèrent en enlever les proscrits de vive force, et qu'ils conservèrent inviolable le privilége qui y était attaché. (*Géogr.*, liv. VIII.) Voyez, sur la Topographie actuelle de cette île, la note contenue dans l'*Appendice* à la *Vie de* Démosthène.

cette monographie historique (1). Toute conjecture serait délicate, toute décision semblerait téméraire.

---

(1) Voici ce que rapporte Pausanias :

« Philoxène, Macédonien, qui voulait obliger les Athéniens à lui livrer Harpalus, prit du moins son intendant comme il s'enfuyait à Rhodes. Quand il l'eut en sa puissance, il le fit appliquer à la question pour savoir de lui tous ceux qui avaient reçu de l'argent d'Harpalus, après quoi il écrivit aux Athéniens une lettre qui contenait le nom de tous ces traîtres, et la somme que chacun d'eux avait touchée. Dans cette lettre, il n'était fait aucune mention de Démosthène, quoique Alexandre le haït mortellement, et que Philoxène fût son ennemi particulier. » (*Corinth.*, c. XXXIII.)

Parmi les écrivains modernes qui se sont occupés de ce fait important de la vie de Démosthène, il y a eu division sur l'opinion de sa culpabilité. Bayle n'élève aucun doute sur l'affirmative. (*Diction.*, art. Harpalus.) Schœll, *Histoire de la littérature grecque*, tom. II) paraît incliner en faveur de l'opinion contraire. Rochefort regarde comme certaine l'innocence de Démosthène, et s'exprime en ces termes :

« Il n'y eut peut-être jamais de plus parfaite justification. L'impuissance où il était de payer les 50 talens auxquels il avait été condamné, les reproches d'injustice que du fond de son exil il adressait aux Athéniens, le repentir de ce peuple inconsidéré qui reconnut enfin ses torts, sont des témoignages assez frappans de l'innocence de Démosthène. » (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. XLIII, p. 29.)

L'opinion du traducteur anglais des harangues de Démosthène, Th. Leland, est plus mesurée, et paraît plus sagement conçue : « Le témoignage de Pausanias, dit-il, fournit une forte présomption en faveur de l'innocence de Démosthène en cette occasion. Son ferme appel à la justice de son pays, son empressement à provoquer une enquête sur les actions privées d'Harpalus, et le zèle avec lequel il se prononça pour découvrir ceux qui avaient été coupables de recevoir de l'argent, semblent être autant d'in-

L'énergie avec laquelle Démosthène se défendit des imputations qui lui furent faites à l'occasion d'Harpalus, sembla, en quelque sorte, avoir épuisé les forces de cette âme si libre et si fière. L'épreuve périlleuse de l'exil fit chanceler un courage que n'avaient ému ni les séductions ni les menaces des rois de Macédoine. Aux sensations si vives de la gloire succédèrent celles de l'abattement et du regret. Amèrement désabusé des illusions qui avaient rempli ses premières années, ce grand homme détournait de prendre part aux affaires publiques tous les jeunes gens qui venaient le voir et s'entretenir avec lui. « Si, au début de ma carrière, disait-il, on m'eût présenté deux chemins, celui de la tribune et des assemblées et celui d'une mort cer-

---

dices qui repoussent l'idée du crime, à moins de supposer qu'il n'y eût dans son fait un raffinement d'hypocrisie, ou même de la folie. A la vérité, l'Aréopage le condamna ; mais cette sentence aurait eu plus de poids, plus d'autorité, si, au milieu de la corruption et de la dégénération d'Athènes, ce conseil avait maintenu sa pureté et son intégrité. » (*Note sur la harangue de Dinarque contre Démosthène*, London, 1828.)

M. Becker (*Demosthenes als Staatsmann und Redner*) exprime une opinion analogue à celle de Leland.

Plusieurs historiens pensent que l'influence d'Antipater, alors toute puissante à Athènes, ne fut pas d'ailleurs étrangère à la condamnation de Démosthène. Ce lieutenant d'Alexandre ne pouvait voir sans ombrage l'immense popularité de l'orateur.

Harpalus, ignominieusement chassé par le peuple, alla mourir dans l'île de Crète, selon les uns, ou à Ténare, dans la Laconie, selon d'autres.

taine, et que j'eusse pu prévoir tous les maux qui m'attendaient dans le gouvernement, les craintes, les jalousies, les calomnies et les combats qui en sont inséparables, je me serais jeté, tête baissée, dans le chemin de la mort. »

Les mêmes impressions d'amertume et de découragement se montrent dans les lettres que Démosthène écrivait aux Athéniens du sein de son exil, et dont plusieurs nous ont été conservées. Après avoir rappelé dans l'une d'elles les services qu'il a rendus à son pays, soit comme orateur, soit comme ambassadeur, il éclate en reproches sur l'ingratitude avec laquelle ils ont été accueillis, et déplore en ces termes la douloureuse situation que ses ennemis lui ont faite :

« Examinez, Athéniens, combien peu chacun de ces services méritait la disgrâce où je suis tombé. Accablé de maux, je ne sais léquel je dois déplorer d'abord. Parlerai-je de mon âge avancé, où je me vois réduit à éprouver un exil dangereux, qui est nouveau pour moi, et que je ne mérite pas ? Parlerai-je de la honte dont me couvre une sentence qui n'a été prononcée sur aucune preuve solide ? Parlerai-je des espérances dont je me suis vu frustré, ne trouvant à leur place que les disgrâces dues à d'autres ?.... Afin donc que je ne sois pas plus long-temps affligé des maux qui m'accablent, ordonnez pour moi ce que vous avez déjà ordonné

pour quelques-uns ; faites que je n'éprouve rien d'indigne de vous, et que je ne sois point réduit à supplier les autres, ce qui vous serait peu honorable. Si vous êtes irrités contre moi sans retour, il me serait plus avantageux de mourir, et vous devez croire que je parle comme je pense, sans me parer de beaux sentimens, puisque je vous ai rendus maîtres de mon sort... Tout ce qui peut autoriser un homme à se livrer à la douleur, je l'éprouve malheureusement aujourd'hui (1)... »

Il est juste d'ajouter que ces impressions d'abattement et de désespoir, ce sentiment exagéré de l'injustice, si naturel aux grandes âmes, n'eurent d'ailleurs aucune prise sur le patriotisme de l'orateur. Les conseils qu'il adresse aux Athéniens portent l'empreinte d'une sincérité que n'altèrent ni les reproches personnels qu'il y mêle, ni les préoccupations qui se lient à sa situation actuelle. L'antiquité n'offre point de plus noble modèle du langage qu'un citoyen véritablement dévoué à son pays, peut tenir en pareil cas. « Traitez, leur dit-il, les intérêts publics avec grandeur d'âme et avec douceur, sans oublier l'avantage de chaque citoyen. Je vous exhorte à ce procédé, quoique je n'aie pas trouvé dans plusieurs d'entre vous une générosité pareille... Mais je ne crois pas que, pour contenter

(1) Deuxième lettre, traduction d'Auger.

un ressentiment particulier, on doive nuire au bien général. Je ne mêle point d'animosité personnelle aux grands intérêts de la patrie, et je donne moi-même l'exemple de ce que je conseille aux autres (1). »

Démosthène se justifie, dans le passage suivant, d'avoir quitté Trézène, premier séjour de son exil, pour Calaurie, où sa sécurité n'était pas à l'abri de sinistres pressentimens :

« Plusieurs Trézéniens, pour flatter mes maux, voulaient vous reprocher de l'ingratitude à mon égard. Loin de souscrire à leurs reproches, je vous excusai avec toute la chaleur convenable; et c'est, je crois, la principale cause pour laquelle le peuple de Trézène, frappé de ma vertu, m'a décerné des honneurs publics. Touché de leur zèle, mais voyant que leurs forces n'y répondaient pas, et que, pour le moment, ils ne pouvaient me mettre à l'abri, je me suis transporté dans un temple de Neptune de l'île de Calaurie, où j'ai fixé mon séjour. J'espère que le respect pour le dieu me servira de sauvegarde, sans toutefois en avoir l'assurance; car, *lorsqu'on est à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté faible et douteuse.* Mais du moins, de ce temple, je vois, tous les jours, le pays où je suis né, et pour lequel je me sens autant d'af-

(1) Première lettre.

fection que je prie les dieux de vous inspirer pour moi de bienveillance (1)! »

§ IX. La mort d'Alexandre (2) arracha Démosthène à la longue obscurité dans laquelle il paraît avoir vécu depuis la condamnation qui avait flétri sa vie. A cette importante nouvelle, les Athéniens, toujours prompts et légers, se livrèrent à la joie et à l'espérance; et, malgré les conseils prudens de Phocion (3), ils levèrent une armée, équipèrent une flotte, et nommèrent l'impétueux Léosthène (4) général de leurs troupes. Démosthène, quittant en

(1) Deuxième lettre.

(2) Le 22 mai de l'an 324 avant Jésus-Christ.

(3) Phocion, qui se faisait rarement illusion, sentait à merveille l'infériorité de la république d'Athènes par rapport aux Macédoniens, même depuis l'immense échec que la mort d'Alexandre avait fait éprouver à ce dernier peuple. Ses concitoyens lui demandant avec impatience quel moment il trouverait opportun pour faire la guerre : « Celui, répondit ce grand homme, où les jeunes gens seront disciplinés, les riches généreux, et les orateurs incorruptibles. » Comme à la même époque, les Athéniens publiaient des bulletins emphatiques de leurs avantages : « Quand donc, s'écriait-il ironiquement, quand donc *cesserons-nous de vaincre!* » (Plutarq., *Vie de Phocion.*)

(4) Léosthène était disciple de Démosthène, et tout porte à croire qu'il n'agit, en cette circonstance, que par les instigations de cet orateur.

C'est lui dont Phocion comparait les paroles aux cyprès, « qui sont, disait-il, grands et hauts, mais qui ne portent point de fruits. » (*Ibid.*)

hâte sa retraite, courut de ville en ville, animant les peuples grecs contre la Macédoine, et s'efforçant de réveiller en eux, par ses discours, le désir de reconquérir leur indépendance. A son passage dans un bourg de l'Arcadie, il lutta avec énergie contre les serviles efforts de Pythéas, orateur banni d'Athènes, qui s'était rangé du parti d'Antipater (1). Ses compatriotes, transportés de son dévouement soutenu pour la cause de la liberté, s'empressèrent de le rappeler parmi eux (2).

Sa rentrée dans Athènes fut un véritable triomphe. La république envoya une galère à trois rangs de rames pour le prendre à Egine (3). Quand il aborda

(1) « Ni plus ni moins, avait dit Pythéas, que nous présumons toujours qu'il y ait quelque mal en la maison où nous voyons porter du lait d'ânesse, aussi est-il force que la ville en laquelle entre une ambassade d'Athènes s'en trouve mal. » Et Démosthène lui répondant, retourna contre lui sa comparaison, en disant que l'on portait voirement du lait d'ânesse où il fait besoin, pour aider à recouvrer santé, aussi les ambassadeurs d'Athènes étaient envoyés pour le salut et la guérison de ceux qui étaient malades. » (Plutarque, trad. d'Amyot.)

Les pressantes instigations de Pythéas, combattues jusqu'alors sans succès par Polyeucte, envoyé de la république d'Athènes, étaient à la veille de déterminer les Arcadiens à faire alliance avec la Macédoine. Ce Pythéas est probablement le même qui reprochait à Démosthène que ses *harangues sentaient l'huile.*

(2) Le décret de son rappel fut rendu sur la proposition de Damon, du bourg de Péanée, compatriote et neveu de l'orateur.

(3) Egine ou Engia, île de la Grèce, près d'Athènes, dans le

au Pirée, tous les magistrats, tous les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les démonstrations de la joie la plus vive. L'illustre banni, profondément ému d'un tel accueil, leva les mains au ciel, et se félicita de cette glorieuse journée qui le ramenait dans sa patrie plus honorablement qu'Alcibiade, lequel était rentré par force, tandis que lui-même ne devait son retour qu'à la libre volonté de ses concitoyens.

Cependant Démosthène demeurait sous le poids d'une condamnation pécuniaire à laquelle il n'avait point satisfait. Le peuple lui-même était dans l'impuissance de lui remettre l'amende de cinquante talens que l'Aréopage lui avait infligée. On éluda cette impuissance au moyen d'un expédient qui prouve à quel point l'opinion populaire était redevenue favorable à cet infatigable athlète de la liberté. Il était d'usage d'accorder une forte indemnité au citoyen chargé de pourvoir aux préparatifs du sacrifice solennel que le peuple offrait annuellement à Jupiter-Sauveur. Ce soin fut confié à Démosthène, qui reçut pour prix de son accomplissement une somme égale à l'amende que le tribunal suprême avait prononcée contre lui.

Ce triomphe et ces faveurs devaient être de courte

golfe Saronique, renommée pour la force physique et l'aptitude de ses habitans pour le service maritime.

durée. Le moment approchait où ce grand citoyen allait disparaître lui-même sous le poids de ce colosse macédonien dont il avait usé sa vie à retarder le développement. La fortune s'était montrée favorable d'abord aux armes d'Athènes. Toujours mal soumise, la Thessalie avait secoué le joug de la Macédoine; et cette défection essentielle, imitée par plusieurs provinces de la Grèce, avait contraint Antipater à s'enfermer, après divers échecs graves, dans la ville de Lamia. La mort de Léosthène, qui fut tué sous les murs de cette place, changea inopinément la face de la guerre. Antipater profita du désordre que cet événement causait dans les rangs ennemis pour s'évader de Lamia avec les débris de son armée (1), afin d'attendre Philotas et Cratère qui lui amenaient de l'Asie de puissans renforts. Aidé de ces secours, il s'avança rapidement au-devant des Athéniens qu'il rencontra près de Cranon, ville de la Thessalie. Il leur fit essuyer une déroute complète (2). Plein de courroux contre ce peuple, auquel il attribuait avec raison la fermen-

(1) Il résulte de la dernière des lettres attribuées à Démosthène, que cet orateur s'arracha aux hommages populaires et aux prières de ses amis pour se rendre au camp de Lamia après les premiers avantages que les Athéniens avaient obtenus sur les troupes d'Antipater. Mais ce fait n'est attesté nulle part ailleurs.

(2) La bataille de Cranon eut lieu au mois d'août de l'an 322 avant Jésus-Christ. Les forces d'Antipater s'élevaient à quarante-huit mille hommes; les alliés n'en avaient que vingt-huit mille.

tation qui s'était manifestée dans la Grèce entière, à la mort d'Alexandre, il repoussa toute proposition pacifique, et marcha sur Athènes, après s'être successivement assuré des villes qui se trouvaient sur son passage.

Les Athéniens, abandonnés à leurs propres ressources, passèrent, selon leur coutume, de l'arrogance à l'abattement. Ils députèrent à Antipater Phocion, qu'il estimait, et le chargèrent de mettre tout en œuvre pour fléchir la colère du vainqueur. Ce grand homme remplit sa mission avec zèle, mais sans succès. « Je ferai pour vous, Phocion, lui dit Antipater, tout ce qui ne sera pas incompatible avec ma sûreté et même avec la vôtre; mais il faut bien garantir mon autorité et votre vie de l'inconstance de ce peuple remuant. » Il exigea donc qu'on lui livrât Démosthène et Hypéride (1), qu'on rétablît l'aristocratie dans Athènes, et que la citadelle de Munychia (2) reçût une garnison ma-

(1) Hypéride, fils de l'orateur Glaucippe, était, comme Démosthène, disciple de Platon et d'Isocrate. Son éloquence se distinguait par sa douceur et par l'élégance des expressions qu'il employait. Hypéride eut une part notable à la direction des affaires publiques. Justin (liv. XIII, ch. 5) dit que cet orateur fut député par les Athéniens vers les peuples du Péloponèse, immédiatement après la mort d'Alexandre, pour décider ces peuples à secouer le joug d'Antipater, et que Démosthène se joignit à lui. Argos et Corinthe étaient déjà entrées dans la coalition.

(2) Munychia, port d'Athènes avec forteresse, en forme de

cédonienne. Il assujettit en outre les Athéniens à payer une forte contribution pour les frais de la guerre.

Quelque dures que fussent de telles conditions, il fallut s'y soumettre. Le peuple ordonna, à l'instigation de Démade, la mort (1) de ce même Démosthène que naguère encore il comblait de bénédictions et d'hommages. Hypéride et quelques autres orateurs éprouvèrent le même sort. Tous se hâtèrent de se dérober par la fuite à l'exécution de cette sentence. Antipater envoya à leur poursuite un détachement de soldats commandé par un nommé Archias (2), originaire de Thuries, qui avait long-temps exercé la profession de comédien. Ce vil exécuteur des ordres d'un tyran, trouva à Egine

---

presqu'île à l'orient du Pirée, et plus avancé que lui dans le golfe Saronique. Diogène Laërce rapporte que dans un voyage qu'il fit à Athènes, le philosophe Epiménide regarda attentivement et long-temps le port de Munychia, et dit à ceux qui étaient autour de lui « que si les Athéniens prévoyaient le mal que cet endroit leur ferait quelque jour, ils le mangeraient à belles dents. » (*Vie d'Epiménide.*)

(1) Ricard, dans ses notes sur Plutarque, prétend que Démosthène et les orateurs de son parti s'enfuirent, non par crainte d'Antipater, mais par appréhension des décrets du peuple, que les derniers revers pouvaient avoir irrité contre eux. Ils ne furent condamnés qu'après leur fuite, à mort selon Plutarque et Suidas, à un simple exil selon Cornélius Népos.

(2) Archias avait reçu le surnom de φυγαδοθηρας, c'est-à-dire *poursuivant les bannis*.

Hypéride, Aristonicus et Hymereus, les arracha du temple d'Ajax, où ils cherchaient un asile, et les envoya à Antipater, qui les fit mourir.

Démosthène, parvenu à Calaurie, s'était réfugié dans le temple de Neptune qui avait protégé son premier exil. Archias, informé du lieu de sa retraite, se rendit aussitôt dans cette île, accompagné de quelques soldats thraces; et, ayant pénétré jusqu'à l'illustre proscrit, il l'exhorta doucement à le suivre, et à se confier en la clémence d'Antipater. « Archias, lui répondit avec dédain Démosthène, ton talent de négociateur ne fait pas plus d'impression sur moi que n'en produisait jadis ton talent d'acteur. » Ces paroles ayant excité la colère et provoqué les menaces du farouche satellite : « Maintenant, lui dit l'orateur, ton langage est sans feinte et tel que l'oracle de la Macédoine t'a commandé de le tenir; tout à l'heure tu parlais contre ta pensée... Mais laisse-moi du moins écrire quelques ordres. » Après ce peu de mots, Démosthène se retira dans un coin du temple; et, feignant de méditer, il tint quelque temps sur ses lèvres l'extrémité d'un stylet empoisonné. Puis, se couvrant la tête de sa robe, il se coucha par terre. Les soldats d'Antipater, qui étaient demeurés à la porte du temple, attribuant cette démonstration à

la crainte de la mort, l'apostrophèrent avec mépris. Archias le pressa de se lever, en lui promettant de nouveau ses bons offices auprès de son maître. Alors Démosthène, sentant que le poison commençait à circuler dans ses veines, se découvrit; et, portant sur Archias un regard assuré: « Tu peux jouer à présent, lui dit-il, le rôle de Créon (1), et abandonner, si tu le veux, mon corps sans sépulture. Pour moi, Neptune, je sors vivant de ton temple, afin de ne le point profaner par ma mort. Mais il n'a pas tenu à Antipater et aux Macédoniens que ton sanctuaire n'ait été souillé par le meurtre. » Après avoir proféré ces paroles, il pria qu'on le soutînt, parce que ses jambes commençaient à se dérober sous lui, et s'avança lentement vers le seuil du temple; mais, au moment où il passait devant l'autel de Neptune, ses genoux fléchirent, il tomba, poussa

---

(1) Allusion à ce que dit Créon dans l'*Antigone* de Sophocle (acte I, sc. 3), où il défend qu'on enterre Polynice, et ordonne qu'on expose son corps aux chiens et aux oiseaux. Par ces mots, dit Wolf, Démosthène livre son cadavre à tous les outrages qu'on n'a pu lui faire essuyer de son vivant. (*Orat. græc.*, edit. de Reiske.)

Cette allocution est rapportée par Plutarque. D'autres historiens prétendent que Démosthène, aussitôt qu'il sentit les atteintes du poison, appela Archias, et lui dit: « Emmène ce cadavre à ton maître, car pour Démosthène, tu ne l'emmèneras pas. » Strabon (liv. VIII) assure qu'Archias avait ordre d'Antipater de lui amener vivans tous les orateurs proscrits.

un profond soupir, et rendit l'esprit (1). Il était âgé de soixante-trois ans (2).

Antipater apprit la fin de Démosthène sans faire paraître aucun dépit de ne l'avoir pas eu en sa puissance. « Ce grand homme, dit-il, au rapport d'un écrivain grec, a quitté la vie pour aller habiter plus tôt les îles bienheureuses parmi les héros, ou pour

(1) Les circonstances du suicide de Démosthène ont été racontées de différentes manières par les historiens. Selon les uns, il se serait servi de son stylet pour commencer une lettre à Antipater, qu'il n'aurait pu achever, et aurait tiré le poison d'un linge dans lequel il était renfermé. D'autres disent que la substance vénéneuse qui mit fin à ses jours était contenue dans un petit tuyau d'or creux qu'il portait comme un petit bracelet autour du bras. Démocharès, son parent et son ami, prétendit, au rapport de Plutarque, que Démosthène avait péri sans douleur, sans l'aide du poison, et par une grâce spéciale des dieux qui voulurent le préserver des cruautés des Macédoniens. La principale version rapportée par Plutarque est celle que j'ai préférée, comme la plus naturelle. Le geste de tenir son stylet à la bouche était, selon ce biographe, habituel à Démosthène, *lorsqu'il se livrait à la composition*.

(2) Soixante-deux ans, selon Suidas. Démosthène périt le 16 octobre d'après les uns, le 10 ou le 16 novembre, suivant d'autres, de l'an 322 avant Jésus-Christ, la troisième année de la 114e Olympiade. Cette dernière opinion a été le plus généralement adoptée. Le 16 novembre était le jour auquel les femmes célébraient la plus triste et la plus austère journée de la fête des Thesmophores, où, assises à terre dans le temple de Cérès, autour de la statue de la déesse, elles jeûnaient depuis le matin jusqu'au soir.

marcher au ciel à la suite de Jupiter, protecteur de la liberté (1). »

Quelque temps après la mort de Démosthène (2), le peuple athénien, voulant honorer sa mémoire, ordonna, par un décret rendu sur la proposition de Démocharès, son neveu, que l'aîné de ses enfans serait nourri à perpétuité dans le Prytanée, aux frais de la république (3). Il lui fit en outre élever,

---

(1) Ces paroles, que Lucien place dans son *Eloge de Démosthène* (tom. IV de la traduction de Belin de Ballu), paraissent un peu poétiques pour Antipater. Je les ai rapportées, parce que c'est la seule expression des sentimens de ce prince à l'égard de l'orateur, que j'aie trouvée consignée dans les écrits de l'antiquité. Je dois rappeler, d'ailleurs, que tous les détails relatifs à la mort de Démosthène sont, si l'on en croit l'auteur de l'Eloge, tirés des Mémoires particuliers de la cour de Macédoine.

(2) La première année de la 125ᵉ Olympiade, sous l'archonte Gorgias, l'an 280 avant Jésus-Christ.

(3) Voici le texte de ce décret, rapporté par Plutarque dans ses *OEuvres morales :* « Démocharès, fils de Lachès, du bourg de Péanée, propose pour Démosthène, fils de Démosthène, du bourg de Péanée, une statue de bronze sur la place publique, l'entretien dans le Prytanée avec la préséance dans les jeux pour lui et pour l'aîné de sa famille, parce qu'il a été le bienfaiteur de sa patrie, et qu'il a donné au peuple d'Athènes les conseils les plus utiles. Il a généreusement consacré sa fortune au service de la république; il a fourni 8 talens et une galère pour l'expédition dans laquelle les Athéniens rendirent la liberté au peuple de l'Eubée. Il a encore donné une galère quand Céphisodore conduisit, dans l'Hellespont, la flotte athénienne, et depuis, une

au milieu de la place publique d'Athènes, une statue de bronze, sur le piédestal de laquelle on grava le distique suivant :

« Si ta force, Démosthène, avait égalé ton génie,

---

troisième, lorsque Charès et Phocion furent envoyés au secours de Bysance. Il a racheté de son argent plusieurs des prisonniers que Philippe avait faits dans Pydna, Olynthe et Méthone. Sur le refus de la tribu Pandionide, il s'est chargé de la dépense des jeux publics : il a fourni des armes à des citoyens qui étaient hors d'état de s'en procurer. Préposé par le peuple à la réparation des murs de la ville, il y a contribué du sien pour 3 talens, et a donné 10,000 drachmes pour faire creuser des fossés autour du Pirée. Après la bataille de Chéronée, il s'est taxé lui-même à 1 talent. Dans un temps de disette, il a donné pareille somme pour acheter du blé ; par ses insinuations, ses conseils et ses bons offices, il a fait entrer dans l'alliance d'Athènes les Thébains, les habitans de l'île d'Eubée, ceux de Corinthe, de Mégare, de l'Achaïe, de la Locride, de Bysance et de Messénie : il les a engagés à mettre sur pied une armée de dix mille hommes d'infanterie et de mille chevaux, qu'il a pourvue abondamment de tout. Envoyé en députation auprès de nos alliés, il leur a persuadé de fournir plus de 500 talens pour les frais de la guerre : il est allé en ambassade vers les peuples du Péloponèse et leur a distribué de l'argent pour les détourner de donner des secours à Alexandre contre les Thébains. Il a rendu plusieurs autres services importans aux Athéniens, leur a donné les conseils les plus sages, et a maintenu plus qu'aucun autre orateur de son temps la démocratie et la liberté. Banni par les fauteurs de l'oligarchie qui renversèrent le gouvernement populaire, il est mort victime de son affection pour le peuple, dans l'île de Calaurie, où Antipater avait envoyé des satellites pour se saisir de sa personne. En cette extrémité pressante, il a toujours persévéré dans son attachement et sa bonne volonté pour le peuple, sans vouloir se livrer à ses ennemis, et sans vouloir rien faire qui fût indigne de la gloire d'Athènes. (*Décrets proposés aux Athéniens.*)

jamais les armes des Macédoniens n'eussent triomphé de la Grèce (1). »

---

(1) En grec :

> Εἴπερ ἴσην γνώμῃ ῥώμην, Δημόσθενες, εἶχες,
> Οὔ ποτ᾽ ἂν Ἑλλήνων ἦρξεν ἄρης Μακεδών.

Plusieurs éditions de Plutarque portent ῥώμην γνώμῃ : Wolf conseille la leçon que j'ai suivie.

Voyez à l'Appendice une note sur les difficultés auxquelles a donné lieu l'interprétation de ce distique.

On n'en connaît pas l'auteur. Quelques personnes l'avaient attribué à Démosthène lui-même, qui l'aurait composé à Calaurie, avant de tomber entre les mains des soldats d'Antipater. Plutarque déclare que cette opinion n'a aucun fondement.

Ce biographe rapporte qu'un soldat appelé en justice déposa tout l'or qu'il possédait dans les mains de la statue de Démosthène. Un platane qui ombrageait cette statue, couvrit de ses feuilles l'or qui lui était confié. Le soldat étant revenu à Athènes retrouva l'objet précieux qu'il y avait déposé, à l'endroit même où il l'avait placé. Cette aventure singulière fit quelque bruit à Athènes, et l'on célébra dans plusieurs pièces de vers le désintéressement de l'orateur. L'antiquité a perdu rarement un grand homme sans que sa mort ait prêté à des récits plus ou moins approchans du merveilleux.

Suidas (tom. I, p. 682) dit que le peuple athénien exprima hautement ses regrets de la conduite qu'il avait tenue à l'égard de Démosthène, et du jugement qu'il avait porté contre ce grand homme, « bien plus, ajoute-t-il, par la crainte des Macédoniens que par l'effet d'un sentiment de justice. » Pausanias (*Descript. de la Grèce*, liv. II, ch. 33) prétend qu'un tombeau fut élevé à Démosthène dans l'enceinte du temple de Neptune, à Calaurie, et que ce ne fut pas le seul endroit de la Grèce où sa mémoire reçut des honneurs publics.

Titon du Tillet parle de trois statues érigées à Démosthène, la première, faite par Polyeucte, placée dans l'enceinte des douze

Démosthène avait épousé une fille d'Héliodore, citoyen appartenant à une famille esti-

---

des douze dieux olympiques, la seconde posée dans le palais de l'Hôtel-de-Ville, la troisième, sur la place publique. (*Essai sur les honneurs*, p. 79.)

La statue exécutée par Polyeucte représentait l'orateur, dit Visconti, plongé dans une profonde méditation. Les doigts étaient engagés les uns dans les autres, geste qui peint bien cette situation de l'âme. C'est sur cette statue que paraissent avoir été copiés les différens bustes de Démosthène, et entre autres celui que Cicéron (*Orat.* XXXI) dit avoir vu chez Brutus.

« En 1753, ajoute le savant antiquaire, les fouilles d'Herculanum procurèrent la découverte de deux petits bustes en bronze sur l'un desquels le nom de Démosthène était écrit en grec. Cette découverte fut bientôt confirmée par d'autres monumens, et surtout par un bas-relief en terre cuite qui représentait l'orateur réfugié à Calaurie, et assis sur l'autel de Neptune. Ce morceau précieux, qui est passé en Angleterre, portait l'inscription suivante qu'y a lue Winckelmann :

Δημοσθενης επιβωμενος. DÉMOSTHÈNE RÉFUGIÉ A L'AUTEL.

Des têtes sans nom conservées dans plusieurs collections, et long-temps regardées comme des portraits de Térence ou de Pythagore, ont été restituées plus tard au prince des orateurs. L'une de ces têtes est dessinée sous les deux vues aux n[os] 1 et 2 de l'*Iconographie grecque* (pl. 29). On remarque dans le profil que la lèvre inférieure paraît collée contre la gencive, configuration propre à donner l'idée d'un homme qui bégaie. Les traits de cette figure et le front carré annoncent la force du génie ; mais la physionomie est sévère et ne promet pas un caractère aimable, etc. Le portrait qui figure en tête de cet ouvrage est la copie fidèle de la tête dessinée sous le n° 2 de l'*Iconographie*.

L'autre portrait de Démosthène, dessiné sous le n° 1 de la pl. 30, est tiré d'une améthyste antique gravée en creux et portant le nom de Dioscoride, artiste célèbre du temps d'Auguste ; ce morceau dépendait de la collection du prince Buoncompagni, à Rome. » (*Iconographie grecque*, art. DÉMOSTHÈNE.)

13

mée (1). Il en eut trois enfans, dont une fille qui mourut avant l'âge nubile, et deux fils qui lui sur-

---

Aux détails donnés p. 16, note 1, sur la *Lanterne de Démosthène*, je crois devoir ajouter ceux-ci, puisés dans l'intéressante relation que vient de publier un voyageur célèbre :

« Nous avons visité ensuite le monument choragique, vulgairement appelé la *Lanterne de Démosthène*. Rien n'est plus délicat et plus fragile en apparence que la forme et les proportions de ce monument. Le spectateur éprouve un mélange de surprise et de joie en le voyant encore debout et si bien conservé, tandis que tant de monumens, tant de colonnes, qui semblaient défier le temps, sont dispersés en débris et confondus avec la poussière des chemins. Dans un temps où chacun semble appelé à reprendre ce qui lui appartient, il ne faut pas oublier que la *Lanterne de Démosthène*, ou, pour parler le langage des Italiens, *il palatio di Demostene*, fut acheté, il y a un siècle et demi par le père Simon, missionnaire français, pour la somme de 150 écus. La propriété fut contestée par les Grecs et confirmée par le cadi d'Athènes, à la condition néanmoins que le révérend père montrerait aux curieux le monument dont il avait fait l'acquisition.... La *Lanterne de Démosthène* est restée seule, et personne n'est plus là pour la montrer aux curieux, comme l'avait jugé le cadi d'Athènes.... » (*Correspondance d'Orient* (1830—31), par M. Michaud, Paris, 1833, tom. I, p. 157 et 158.)

(1) J'ai combattu ailleurs (p. 26) l'assertion de Suidas relative au mariage de Démosthène avec la veuve du général athénien Chabrias. La même assertion se trouve consignée dans une notice anonyme sur Démosthène, traduite, pour la première fois, du grec en français par M. Stiévenart. Mais elle doit inspirer d'autant moins de confiance que l'auteur fait de cette femme la fille de Ctésippe, lequel était, au contraire, fils de Chabrias. — Je n'ai pu recueillir la date du mariage de Démosthène avec la fille d'Héliodore. En supposant âgée d'environ douze ans la fille de l'orateur, morte l'an 336 avant Jésus-Christ, et en admettant qu'elle

vécurent. On ignore la valeur du patrimoine qu'il laissa à sa mort. Plusieurs circonstances, et notamment l'impossibilité bien constatée où il s'était trouvé de satisfaire à la condamnation pécuniaire récemment prononcée contre lui, à l'occasion d'Harpalus, tendent à établir que ce patrimoine était peu considérable (1).

§ X. Nous ne possédons, pour ainsi dire, aucune notion sur la personne de Démosthène. Plutarque se borne à dire que sa figure portait l'empreinte de l'activité soucieuse qui consumait son esprit (2), et cette particularité est pleinement d'accord avec les bustes que nous avons de lui. L'ensemble de la

---

fût née un an après son mariage, on voit que Démosthène aurait formé ce lien vers l'an 349 avant Jésus-Christ, à l'âge d'environ trente-six ans.

(1) Cette impossibilité paraît fournir elle-même un nouveau témoignage de l'innocence de Démosthène. Car s'il avait reçu d'Harpalus une coupe et 20 talens, comme le prétend Plutarque, ou seulement cette somme, comme le déclara l'arrêt de l'Aréopage, quelle apparence qu'il eût préféré subir les rigueurs de la prison et de l'exil à consommer une libération déjà si avancée ! Quant au fait de la modicité du patrimoine de Démosthène, il fortifierait, s'il est réel, une conjecture importante : c'est que ce grand orateur, à la différence de Cicéron, abandonna l'exercice du barreau, source à peu près unique de sa fortune, dès qu'il fut devenu, par son éloquence, l'orateur le plus influent et l'un des principaux conseillers de la république.

(2) Comparaison entre Démosthène et Cicéron.

physionomie qu'ils lui donnent est sérieux et sévère; la largeur de son front indique d'ailleurs l'aptitude à la méditation et la force du génie.

Le caractère de ce grand orateur nous est mieux connu. L'uniformité frappante avec laquelle il se réfléchit dans les récits de ses biographes, et dans ses propres ouvrages, permet d'en saisir avec assurance les principaux traits. J'essaierai de faire présider à l'esquisse des qualités et des faiblesses qui le composèrent, la même impartialité dont je crois avoir fait preuve dans la narration des événemens de sa vie.

Son humeur, naturellement austère, exprimait, comme sa figure, la constance et la gravité des impressions qui préoccupaient son âme. Il paraît avoir peu connu et dut peu faire éprouver les jouissances de l'amitié. En général, il ne sacrifia guère, excepté dans son adolescence, aux illusions ou aux frivolités de la vie. Sa jeunesse s'écoula tout entière dans la carrière contentieuse du barreau : les sollicitudes d'un patriotisme ombrageux et exalté absorbèrent les années de son âge mûr et de sa vieillesse.

Les détracteurs de Démosthène ont eux-mêmes rendu justice à son extrême sobriété (1); et Liba-

(1) On connaît cette saillie de Philocrate, adversaire de l'ora-

nius nous apprend que cette qualité, si importante dans un homme public, fut, de la part de l'orateur, une véritable conquête sur les penchans de sa première jeunesse (1). S'il faut en croire quelques écrivains, et notamment Athénée (2), ses mœurs privées furent loin d'ailleurs de répondre à la régularité de son caractère et à la sévérité de ses maximes. Quoiqu'il paraisse équitable de faire en cette occasion, comme en plusieurs autres, une part à la malignité ou à l'exagération de ses ennemis, la corruption profonde des mœurs grecques, à l'époque où vivait Démosthène, ne permet guère de garder une entière incrédulité en présence de ces reproches. Ce qu'Eschine et Plutarque nous apprennent de la recherche singulière et de la délicatesse de ses vêtemens semble y donner quelque poids.

Une anecdote curieuse, rapportée par Aulugelle

---

teur : « Athéniens, ne soyez pas surpris que Démosthène et moi ne soyons pas du même avis : il ne boit que de l'eau, et moi que du vin. (*Harangue de Démosthène sur la fausse ambassade.*)

(1) Libanius, *Demosth. laudatio.*

(2) *Banquet des Savans*, liv. XIII, ch. 7. Ce grammairien dit qu'un seul rendez-vous coûta à Démosthène tout ce que ses plaidoyers lui avaient valu pendant une année entière.

Eschine (*Harangue sur la fausse ambassade*) prétend que Démosthène vendit sa femme à un jeune homme, appelé Cnosion. Au surplus, la plupart de ces imputations paraissent se rapporter à la première jeunesse de l'orateur.

et recueillie par tous les historiens, prouve, au reste, qu'il savait estimer les plaisirs ce qu'ils valent, et imposer, au besoin, à ses penchans le frein de la raison. Une courtisane, nommée Laïs, qu'il ne faut point confondre avec celle qui vivait du temps d'Alcibiade, attirait à Corinthe un grand nombre d'étrangers, empressés d'admirer sa beauté, devenue célèbre, et d'obtenir ses faveurs qu'elle mettait à un taux excessif. Démosthène rendit secrètement visite à la belle Corinthienne qui, pour prix des complaisances qu'il sollicitait, lui demanda dix mille drachmes. L'orateur, également étourdi de cette énorme exigence et du ton de celle qui l'exprimait, prit rapidement la fuite en s'écriant : « *Je n'achète pas si cher un repentir* (1) ! »

J'ai dit ailleurs quels actes de vénalité l'histoire est en droit de reprocher à Démosthène. Ces coupables faiblesses, en dévoilant la cupidité naturelle à son caractère, font ressortir avec plus d'éclat la résistance qu'il ne cessa d'opposer aux offres et aux

(1) *Nuits attiques*, I, VIII. Lantier (*Voyage d'Anténor*, I, 82) attribue mal à propos cette anecdote à la plus célèbre des deux Laïs. Le maître de Claville, dans son *Traité du vrai mérite* La Haye, 1742) l'a rimée ainsi qu'il suit :

« Une dupe à ce prix pourrait se divertir,
Vous en trouverez à votre âge ;
Mais un philosophe *un peu* sage
N'achète pas si cher un repentir. »

séductions de Philippe, résistance que ses biographes ont saluée d'une juste admiration, et qui est demeurée comme l'expression la plus noble et la plus sincère du patriotisme dont il était animé (1). Ce sentiment, auquel Démosthène rendit de si constans hommages, ne fut ni ingrat ni stérile pour ce grand homme. C'est lui dont les inspirations échauffèrent son âme, et fournirent à son éloquence ces accens impétueux, ces traits sublimes, qui, suivant un célèbre critique, n'appartiennent qu'à une conscience droite et pure (2). C'est à cette source féconde que Démosthène puisa ces vastes ressources, ces prévisions judicieuses qu'on ne se lasse point d'admirer dans ses harangues, et qui lui ont assigné le premier rang parmi les hommes d'état de tous les siècles. Ainsi, l'amour de la patrie ne fut pas seulement pour lui le principe d'une éminente vertu : cet illustre orateur lui dut aussi son génie, et ses émotions généreuses n'inspirèrent pas moins son esprit que son cœur.

---

(1) Il est juste d'ajouter que ce patriotisme se manifesta également par les offrandes multipliées de Démosthène envers la république. On a pu en voir plus haut l'énumération, dans le texte de la proposition du décret rendu pour honorer sa mémoire.

(2) « *Id concedamus sanè* (*quod minimè natura patiatur*) *repertum esse aliquem malum virum summè disertum, nihilò tamen minùs oratorem eum negabo.* » (Quintilian., *Instit. Orat.*, lib. XII.)

Un caractère remarquable de l'éloquence de Démosthène est sa disposition à se fortifier par l'emploi des idées religieuses. « Il a sans cesse, dit un écrivain moderne (1), le nom des dieux à la bouche. » Ces invocations fréquentes à la divinité ne sont point, de sa part, de brillans lieux communs, de vaines spéculations oratoires, mais bien l'expression fidèle d'un sentiment profond de respect envers l'arbitre suprême des destinées du monde ; et ce sentiment appartient tellement à sa nature, qu'il le communique à ceux de ses ouvrages que leur genre éloigne le plus de ce besoin d'enthousiasme et d'éclat. « Dans tout discours et dans toute action sérieuse, écrit-il aux Athéniens, on doit commencer par s'adresser aux dieux (2). » Ces traits d'élévation, semés dans toutes les compositions politiques de Démosthène, abondent surtout en celles que les suffrages des gens de goût ont signalées à l'admiration commune, et qui supposent dans l'âme de l'orateur une excitation plus vive et plus profonde. Telles sont les harangues de la *Fausse Ambassade* et de la *Chersonèse* (3);

---

(1) *Génie du christianisme*, liv. IV, ch. 1.

(2) Première lettre aux Athéniens.

(3) C'est dans cette harangue qu'on trouve le trait suivant, justement admiré des critiques, et qui tire sa sublimité moins encore de la gradation savante qu'il contient, que de l'imprécation religieuse qui le termine : « Philippe est l'ennemi mortel d'Athènes et de

telle est surtout celle pour la *Couronne*, modèle à jamais inimitable d'onction, de chaleur et de dignité.

La fin héroïque de Démosthène offre d'ailleurs un témoignage éclatant des impressions religieuses qui remplirent sa vie. A ce moment suprême où l'homme ne sait rien déguiser, une seule pensée semble préoccuper son esprit : celle du respect que commande l'enceinte sacrée dans laquelle il a cherché un asile. Il s'alarme à l'idée de souiller, par son trépas, ce sanctuaire qui n'a pu le protéger contre les satellites d'Antipater (1), et sa parole expirante recouvre un reste d'énergie pour reprocher aux Macédoniens leur lâche et criminelle profanation. L'histoire n'offre point d'exemple d'une manifestation plus frappante et plus solennelle des sentimens qui épurent l'âme en l'élevant à la divinité.

---

la ville qui nous enferme, et du sol qui nous porte, et des dieux mêmes qui nous protégent... Dieux d'Athènes, anéantissez-le ! »

(1) « Puisqu'il ne plaisait pas au dieu Neptunus, dit Plutarque, qu'il jouît de la franchise de son autel, il eut recours, par manière de dire, à une plus grande, qui est la mort... » (*Comparaison entre Démosthène et Cicéron*, traduct. d'Amyot.)

Démosthène, dans une de ses lettres aux Athéniens, exprime d'une manière remarquable et touchante, comme on l'a vu, les pressentimens de sa défiance sur l'inviolabilité du temple de Neptune : « J'espère, dit-il, que le respect pour le dieu me servira de sauvegarde, sans toutefois en avoir l'assurance : car, quand on est à la merci d'autrui, on ne peut jouir que d'une sûreté faible et douteuse. » (*Deuxième lettre.*)

La fuite de Démosthène à la bataille de Chéronée fut peut-être l'unique tache de sa vie publique. On se prend à regretter que cet homme, qui portait à un degré si éminent l'amour de son pays et de la liberté, ait manqué de la qualité la mieux assortie à ce double sentiment, la plus propre à lui donner de la valeur et de l'éclat. Ce désavantage affecta d'autant plus amèrement la carrière politique de Démosthène, qu'Eschine, le plus constant, le plus redoutable de ses antagonistes, offrait à la considération du peuple athénien une renommée honorablement acquise sur les champs de bataille. Il fut plus d'une fois, pour notre orateur, le texte de railleries piquantes. Démosthène confessait d'assez bonne grâce son défaut de courage militaire, et affectait de répéter qu'*il était Scythe dans ses discours, et bourgeois d'Athènes au combat* (1). Un jour que sa défection lui était publiquement reprochée, il répondit à ses détracteurs par ce vers grec très connu :

« Tel qui fuit peut combattre encore (2).

Il est à croire cependant que la désertion de Démosthène aux champs de Chéronée n'eut pas, aux yeux des Athéniens, la même importance que la postérité y a attachée. C'est du moins ce qu'on

(1) *Vies des dix orateurs*, attribuées à Plutarque.

(2) Aulugelle, VIII, 21.

peut inférer de la conduite de ce peuple qui, oublieux des revers qu'il avait attirés sur lui pour ne se souvenir que de son patriotisme et de sa fermeté, l'affranchit par un arrêt solennel de l'accusation de ses ennemis, invoqua son éloquence pour consoler les mânes des guerriers que la mort avait moissonnés, et ne cessa de réclamer ses conseils pour la direction des affaires publiques. J'ajoute que l'aveu même de cette défection de la part de Démosthène ne me paraît point manquer d'une certaine noblesse, et je crois devoir reproduire ici l'opinion judicieuse que Tourreil, l'un de ses traducteurs, a énoncée sur cet acte de la vie de l'orateur, dans la préface justement estimée de son ouvrage : « Qu'on reproche tant qu'on voudra à Démosthène, dit-il, d'avoir pris l'épouvante et jeté son bouclier dans une déroute, il l'avoue lui-même; et, dès là, je l'absous, et lui rends mon estime. Car, s'il m'était permis d'avoir une opinion et de la déclarer, sur des matières qui ne sont pas de mon ressort, je dirais qu'après la bravoure, je ne sais rien de plus brave que l'aveu de la poltronnerie... A raisonner juste sur l'action dont il s'agit, elle prouve tout au plus que la valeur est journalière comme les armes, ou plutôt qu'il y a divers genres de valeur que l'on voit rarement réunis en la même personne. Celui qui ose courir à la mort n'ose pas toujours l'attendre. Tel qui s'anime et se

signale dans une bataille pâlit dans un assaut ; tel qui charge le mieux à la tête d'une troupe, et se jette le plus avant dans la mêlée, recule sur la proposition d'un combat singulier. La disproportion paraît encore plus grande entre les hasards de la guerre et ceux de la tribune. Cependant, aussitôt qu'ils exposent également la vie, ils demandent une égale mesure de courage. L'équité, par conséquent, veut que nous compensions la fuite de Démosthène, une fois entraîné par la foule des fuyards, avec la contenance de Démosthène tant de fois intrépide au milieu d'une populace prête à le déchirer (1). »

Démosthène se montrait généralement peu avide de plaire à la multitude ; et jamais orateur peut-être, si l'on en excepte le seul Phocion, ne rechercha moins les douceurs orageuses de la popularité. On rapporte que, de vifs applaudissemens ayant éclaté dans l'assemblée du peuple au moment où il achevait de prononcer sa belle harangue de la Chersonèse, il remonta précipitamment à la tribune pour dire aux Athéniens : « Eh ! n'applaudissez pas l'orateur, mais faites ce qu'il vous con-

---

(1) *Préface historique des harangues de Démosthène*, in-4°, tom. I, p. 264. Voyez, dans la Harangue de Démosthène sur la paix, le récit d'une de ces scènes de fureur populaire.

seille; car je ne saurais vous sauver par mes paroles, c'est à vous de vous sauver par des actions ! » Cependant ce grand homme, si l'on en croit Elien, ne se montra pas toujours également insensible à l'empressement populaire. Des porteurs d'eau ayant fait entendre un murmure flatteur sur son passage, il en fut enorgueilli (1). Elien en tire la conséquence que son oreille devait être vivement chatouillée des transports que ses éloquentes harangues excitaient parmi les nombreux auditeurs qui se pressaient pour les recueillir. Cette conséquence est juste; mais elle est en même temps honorable pour Démosthène, qui ne voulut jamais devoir qu'à de légitimes efforts la faveur populaire, et qui dédaigna toujours de la mériter par ces lâches complaisances et ces adulations grossières qui n'appartiennent qu'à des orateurs corrompus ou à des hommes d'état vulgaires.

Le trait suivant, qui honorerait la plus belle vie, fait foi de la courageuse indépendance qu'il déployait à la tribune : Un jour que le peuple exigeait qu'il se portât accusateur d'un homme que l'on voulait perdre, il s'y refusait obstinément. Cette résistance ayant excité la fureur de la multitude : « Athéniens, s'écria-t-il d'une voix intrépide et fière, je conseillerai toujours, même malgré vos

---

(1) *De Var. Histor.*, IX, 17.

efforts, ce que je croirai utile au bien public; mais jamais vous ne m'obligerez à calomnier, pour vous plaire, celui que je regarderai comme innocent (1). »

Personne n'ignore l'importance que Démosthène attachait à l'action oratoire et quelle part étendue il lui assignait dans les succès de l'éloquence (2). L'anecdote suivante, que j'emprunte à Plutarque, peut être regardée comme une démonstration ingénieuse de cette opinion : Un homme qui avait été maltraité vint le prier de se charger de sa cause. « J'ai reçu des coups, lui dit-il tranquillement. — Cela n'est pas vrai, lui répondit Démosthène. — Comment ! répliqua le plaignant avec véhémence, on ne m'a point frappé ? — Oh ! maintenant, reprit l'orateur, je reconnais la voix d'un homme qui a été réellement chargé de coups (3). »

Démosthène ne faisait d'ailleurs aucune difficulté de reconnaître que son éloquence n'était point un don naturel, mais bien le produit de l'art et

(1) *Vie de* Démosthène, par Plutarque.

(2) Interrogé quelle était, à son avis, la première qualité de 'orateur, Démosthène répondit : L'action. — Et la seconde? — L'action. — Et la troisième? — Encore l'action. (Valère-Maxime, liv. VIII, ch. X. — Quintilien., *Instit. Orat.*, liv. XI, chap. III.)

(3) *Vie de* Démosthène.

d'un travail opiniâtre (1). Quelqu'un lui demandait comment il était devenu orateur. — *En consumant*, répondit-il, *plus d'huile que de vin;* mot remarquable et bien digne de l'autorité proverbiale qu'il a, en quelque sorte, acquise. L'orateur Pythéas lui reprochait un jour que *ses harangues sentaient la lampe*. — « Cela est vrai, repartit Démosthène; mais ma lampe et la tienne n'éclairent pas les mêmes travaux (2). »

La nature, si avare envers Démosthène, lui avait refusé, en général, le talent de la plaisanterie. Denys d'Halicarnasse (3), Quintilien (4) et Longin (5) l'ont jugé sévèrement à cet égard; mais

---

(1) Plutarque, *Comparaison entre Démosthène et Cicéron*.

(2) *Vie de* Démosthène, par Plutarque.

(3) « Démosthène présente dans son style l'alliance de toutes les beautés, à l'exception d'une seule : je veux parler de la plaisanterie... Toutefois, ses écrits ont de l'urbanité, car le ciel ne lui refusa complètement aucune des qualités qu'on trouve dans les autres orateurs. » (*De l'excellence de l'élocution de Démosthène.*)

(4) « *Plerique Demostheni facultatem hujus rei defuisse credunt, Ciceroni modum. Nec videri potest noluisse Demosthenes: cujus pauca admodùm dicta, nec sanè cæteris ejus virtutibus respondentia, palàm ostendunt non displicuisse illi jocos, sed non contigisse.... Demosthenem urbanum fuisse dicunt, dicacem negant.* » (Instit. Orat., lib. VI, cap. III.)

(5) « Quand Démosthène s'efforce d'être plaisant, il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire, et s'éloigne d'autant plus du plaisant qu'il tâche d'en approcher. » (*Traité du sublime*, ch. XXVIII.)

leurs jugemens paraissent équitables. Il y avait dans sa manière quelque chose de roide et d'artificiel, difficilement compatible avec la promptitude et la souplesse d'esprit propres à ce genre de talent. Il n'entendait point, comme Cicéron, l'art de railler avec finesse, et, si l'on peut le dire, avec innocence. Les bons mots de Démosthène ne sont le plus ordinairement que des sarcasmes amers, auxquels on s'étonne de voir ce grand orateur mêler quelquefois l'équivoque puérile de l'expression. On jugera de ces différens caractères par quelques exemples. « Ne vous étonnez point, disait-il aux Athéniens, s'il se commet tant de vols dans notre ville; nous avons des murs de terre et des voleurs d'*airain*(1). » Pour l'intelligence de cette antithèse, il faut savoir que Chalcus était le nom d'un voleur de profession, et se rappeler que χαλκος signifie en grec *airain*. « Je n'ignore pas, disait-il à ce malfaiteur lui-même, qui se moquait de ses veilles, je n'ignore pas que tu souffres avec peine que j'aie une lampe durant la nuit (2). »

L'orateur Démade, homme de mœurs fort suspectes, se plaignait des remontrances que lui adressait Démosthène : « C'est, ajoutait-il avec une insolente hauteur, la truie qui veut enseigner

(1) *Vie de* Démosthène, par Plutarque.

(2) *Ibid.*

Minerve. » Cette sage Minerve, répondit Démosthène, a été surprise dernièrement en adultère dans le faubourg de Collyte (1).

Lorsqu'Alexandre exigea des Athéniens qu'ils lui livrassent Harpalus, cette prétention souleva chez eux un reste d'orgueil national, et les mots de guerre et de résistance furent prononcés avec énergie. Mais à la simple apparition de Philoxène, amiral macédonien, cette exaltation fit soudain place à la stupeur. *Que feront-ils*, s'écria Démosthène, *quand ils verront le soleil, vu qu'ils ne peuvent pas franchement regarder la lueur d'une petite lampe* (2)*?*

Un jour qu'il était à la tribune, la voix lui manqua ; le peuple se prit à murmurer. *Il faut*, lui dit fièrement Démosthène, *estimer les joueurs de comédies et de tragédies à cause de leurs belles et fortes voix, mais les orateurs, pour leur bon sens* (3).

Plutarque et Photius nous ont conservé un trait plus remarquable de sa présence d'esprit. « Un jour, dit Plutarque, qu'il voulait haranguer en pleine assemblée de ville, le peuple ne le voulait point ouïr, n'eût été qu'il dit que ce n'était qu'un

---

(1) *Vie de* DÉMOSTHÈNE, par Plutarque.

(2) *OEuvres morales de Plutarque*, traduction d'Amyot.

(3) *Vies des dix orateurs*, traduction d'Amyot.

conte qu'il leur voulait faire : ce qu'entendant le peuple lui donna audience, et il commença de cette sorte : « Il y eut, dit-il, naguère un jeune homme qui loua un âne, pour aller de cette ville à Mégare. Quand ce vint sur le midi, que le soleil était fort ardent, l'un et l'autre, le propriétaire et le locataire, voulaient se mettre à l'ombre de l'âne, et s'entr'empêchaient l'un l'autre; disant, le propriétaire, qu'il avait loué son âne, mais non pas son ombre; le locataire, à l'opposite, soutenait que tout l'âne était en sa puissance. » Ayant ainsi commencé son conte, il s'en alla. Le peuple le rappela et le pria d'achever. « Et comment, leur dit-il, vous me voulez bien ouïr conter une fable de l'ombre d'un âne, et vous ne me voulez pas entendre parler de vos affaires d'importance (1) ! »

Nous devons au plus célèbre des commentateurs de Démosthène la connaissance d'un artifice oratoire, moins innocent peut-être, mais d'autant plus remarquable, qu'il sert à prouver à quel point le sentiment exquis de l'harmonie du langage existait chez les Athéniens. Dans la harangue pour la Couronne, Démosthène interpelant le peuple, pour le presser de dire si Eschine lui paraissait

(1) *Vies des dix orateurs*, traduction d'Amyot. Une anecdote à peu près semblable, attribuée à l'orateur Démade, a fourni à Lafontaine le sujet de son joli apologue, intitulé *le Pouvoir des fables*.

un homme vendu (μισθωτοί), eut soin de déplacer l'accent de ce mot, et de prononcer μίσθωτοι. Les auditeurs, choqués par cette fausse prononciation, s'écrièrent tous, par un mouvement involontaire, *vendu!* L'accusateur, feignant de prendre cette exclamation pour une marque d'approbation, s'écria vivement : « Tu entends ce qu'ils disent (1) ! »

Valère-Maxime a consigné dans son recueil une autre anecdote qui fait honneur à la sagacité de Démosthène. « Deux particuliers, dit cet historien, avaient déposé une somme d'argent chez une servante, sous la promesse formelle qu'elle ne la leur rendrait que collectivement. Quelque temps après l'un d'eux se présenta à elle avec toutes les démonstrations d'une vive douleur, lui annonça que son compagnon était mort, et, par cette imposture, il réussit à soustraire la somme déposée. L'autre particulier vint bientôt la réclamer à son tour. On conçoit l'embarras de la malheureuse servante, hors d'état de satisfaire à sa demande et de se défendre en justice, à cause de sa pauvreté. Son imagination frappée rêvait les partis les plus sinistres. Démosthène vint généreusement à son secours, et tint en justice ce langage à sa partie adverse : « Ma cliente est prête à se libérer du dépôt qui lui a été confié, mais elle ne le peut qu'à

(1) Ulpian, *Comment. de Coronâ.*

une condition, c'est que votre compagnon se présentera pour le réclamer avec vous; car ce n'est pas à l'un de vous séparément, mais à tous deux réunis qu'elle est tenue de le remettre. Telle est la loi que vous vous êtes faite à vous-même (1). »

La plupart des ouvrages de Démosthène nous ont été conservés. Indépendamment de ceux dont on a fait l'analyse dans le cours de cette histoire, il reste de lui un assez grand nombre de plaidoyers prononcés dans des affaires particulières, soit avant, soit depuis son entrée dans la carrière politique (2). Quoiqu'ils roulent, en général, sur des objets peu importans, ils intéressent, tant par la logique de l'orateur, que par l'art avec lequel il sait descendre sans trivialité, sans bassesse, à des détails vulgaires, et y répandre la chaleur ou le

(1) Liv. VII, ch. 3.

(2) Voyez ci-après la nomenclature chronologique des harangues politiques et des plaidoyers de Démosthène, etc. Les anciens rhéteurs divisent en trois catégories principales les discours de ce grand orateur : 1° Discours délibératifs traitant des affaires publiques devant le sénat ou devant l'assemblée du peuple; 2° Actions judiciaires, ayant pour objet une accusation ou une défense; 3° Discours d'apparat pour louer ou pour blâmer. Dix-sept discours de Démosthène, dont douze relatifs au roi Philippe, appartiennent à la première catégorie; quarante-deux à la seconde, deux à la troisième.

genre d'agrément dont ils sont susceptibles (1). Ces plaidoyers présentent encore une autre nature d'intérêt. Ils nous font pénétrer, pour ainsi dire, dans l'intérieur d'Athènes dont ils nous révèlent les mœurs (2), les lois, les passions; ils nous éclairent sur les genres de déception le plus en usage chez ce peuple spirituel et frivole, et ajoutent, en quelque sorte, au charme du prestige oratoire qui n'abandonne presque jamais cet homme de génie, le charme inappréciable des détails historiques.

(1) Ces plaidoyers ont généralement peu d'étendue. Cela s'explique par l'emploi de la *clepsydre*, ou horloge d'eau, en usage à la tribune et au barreau d'Athènes, et qui limitait à un temps assez court le développement des moyens de discussion, d'attaque et de défense.

(2) Les harangues de Démosthène ont été d'un puissant secours au P. Corsini pour les dissertations qu'il a publiées sur les usages et les calculs des Athéniens, dans son savant ouvrage des *Fastes attiques*.

TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DES

DISCOURS DE DÉMOSTHÈNE

PARVENUS JUSQU'A NOUS, D'APRÈS BELIN DE BALLU (1) ET SCHOELL (2).

ANNÉES.	AGE de DÉMOSTH.	DISCOURS.
104e Olympiade, 1re année.	18	Contre Aphobus, Démophon et Thérippide, ses tuteurs, et contre Onétor, par suite.
106e Olympiade, 2e année.	27	Contre Leptine.
Même année	27	Contre Androtion.
106e Olympiade, 3e année.	28	Sur les classes des armateurs.
106e Olympiade, 4e année.	29	Contre Timocrate.
Même année	29	Pour les Mégalopolitains.
Même année	29	Sur les finances et le gouvernement de la république.
107e Olympiade, 1re année.	30	Contre Aristocrate.
Même année	30	Les trois premières Philippiques.
107e Olympiade, 2e année.	31	Pour les Rhodiens.
107e Olympiade, 4e année.	33	Les trois Olynthiennes.
Même année	33	Contre Midias.
108e Olympiade, 2e année.	35	5e Philippique.
108e Olympiade, 3e année.	36	Sur la paix, ou 6e Philippique.
109e Olympiade, 1re année.	38	7e Philippique.
109e Olympiade, 2e année.	39	Sur l'Halonèse (3), ou 8e Philippique.
Même année	40	Sur les prévarications de l'ambassade.
109e Olympiade, 3e année.	40	Sur la Chersonèse.
Même année	40	10e Philippique.

(1) *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs*, I, 270.

(2) *Histoire de la littérature grecque*, tome II.

(3) Cette harangue paraît attribuée mal à propos à Démosthène. Voyez p. 99, note 1.

ANNÉES.	AGE de DÉMOSTH.	DISCOURS.
109e Olympiade, 4e année.	41	11e Philippique.
110e Olympiade, 1re année.	42	12e Philippique.
Ignorée.	»	Deux contre Néerée.
»	»	Contre Eubulide (droits civiques).
»	»	Contre Zénothémis (affaire de commerce).
»	»	Contre Phormion (affaire de commerce).
»	»	Contre Lacrite (affaire de commerce).
»	»	Pour Phormion (affaire de commerce).
»	»	Contre Théocrine (affaire de commerce).
»	»	Contre Stéphanus (faux témoignage).
»	»	Contre Panthénétus (affaire de commerce).
»	»	Contre Nausimachus (tutelle).
»	»	Deux contre Boetus (succession).
»	»	Contre Spudias (succession).
»	»	Contre Phœnippe (échange de la fortune) (1).
»	»	Contre Macartatus (succession).
»	»	Contre Léocharès (succession).
»	»	Contre Stéphanus (faux témoignage).
»	»	Contre Evergus (faux témoignage).
»	»	Contre Olympiodore (succession).
»	»	Contre Timothée (affaire de commerce).
»	»	Contre Polyclès (échange de la fortune).
»	»	Sur la triérarchie de Stéphanus.
»	»	Contre Callippe (affaire de commerce).

(1) Pour l'intelligence de ce titre, il faut savoir que d'après la législation athénienne, les trois cents plus riches étaient chargés d'armer à leurs dépens les trirèmes. Si quelqu'un de ceux qu'on avait portés sur la liste se prétendait moins riche qu'un autre, dont le nom ne s'y trouvait pas, il pouvait l'appeler en jugement et le forcer, soit à prendre sa place, soit à faire *un échange de leurs fortunes* respectives.

ANNÉES.	AGE de DÉMOSTH.	DISCOURS.
Ignorée.	»	Contre Nicostrate (affaire de commerce).
»	»	Contre Conon (1) (usurpation de nom).
»	»	Contre Calliclès (usurpation de nom).
»	»	Contre Dionysidore (affaire de commerce).
110ᵉ Olympiade, 4ᵉ année.	45	Oraison funèbre des Grecs morts à Chéronée (2).
112ᵉ Olympiade, 3ᵉ année.	52	Sur la Couronne (3).

(1) J'ai rapporté ailleurs (p. 29 de la *Vie*), d'après l'avis de quelques critiques, ce discours à la première année de la 107ᵉ Olympiade (la trentième de la vie de Démosthène).

(2) Cette harangue, qu'on reconnaît généralement n'être point celle que prononça Démosthène, ne figure ici que pour mémoire.

(3) Indépendamment des discours ci-dessus et de soixante-cinq exordes que nous possédons de Démosthène, il reste encore de lui six lettres, écrites pendant son exil, dont cinq adressées aux Athéniens, et une à Héracléodore, sur un objet qui n'a rien d'historique.

Quelques critiques ont également attribué à Démosthène une harangue intitulée sur les *Conventions avec Alexandre*, et une autre intitulée *Discours amatoire;* mais cette opinion a si peu de crédit que je n'ai pas même cru devoir porter ces discours parmi ceux qui figurent sur ce tableau.

On peut voir, au surplus, dans la *Bibliothèque grecque* de Fabricius, édit. de Hambourg, 1708, tom. I, p. 919 et suiv., la liste des ouvrages de Démosthène qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Denys d'Halicarnasse évalue quelque part à 50 ou 60,000 le nombre de lignes dont se composent les ouvrages qui nous restent de Démosthène.

APPENDICE.

I. *Sur l'île de Calaurie.*

M. Vietty, statuaire de la commission scientifique envoyée en Morée, a bien voulu me communiquer sur l'état moderne de l'île de Calaurie ou Calavria, aujourd'hui Poros, si célèbre par la mort de Démosthène, la note suivante, qu'on lira sans doute avec un vif intérêt; les détails qu'elle contient sont destinés à faire partie de la relation du voyage que ce savant artiste a entrepris en Morée, par ordre du gouvernement.

L'ILE de Poros, autrefois Calavria (quoique dans un temps il ait dû exister deux îles très rapprochées), est placée près de la côte orientale de l'Argolide dont elle n'est séparée que par un étroit canal, au-delà duquel on découvre le territoire de Trézène et les ruines de cette ville, à deux lieues de Poros. Le port, formé d'un côté par l'île, de l'autre par le prolongement de la presqu'île de Méthana et par le littoral trézénien, est l'un des plus vastes et des meilleurs de la Morée, supérieur, pour le mouillage et la défense, à celui même de Navarin. Les Russes s'y sont établis bientôt après le traité des trois puissances pour la délivrance de la Grèce. Ils ont fortifié la ville de Poros, et surtout la partie qui domine la passe du nord-est, qui seule est assez profonde pour l'entrée des gros bâtimens.

Poros, proprement dit, est un îlot de peu d'étendue, formé de roches volcaniques (1); la ville est bâtie sur les parties les moins escarpées de cet amas de rochers d'un rouge obscur. Le port grec est devant la ville; le russe, dans le grand bassin.

---

(1) Les roches de Poros sont de trachyte rouge-brun, imitant le porphyre. (Note de M. Vietty.)

Cet îlot étant très borné et incultivable, les habitans, assez nombreux à cause de la commodité du port, tirent leur subsistance de la côte voisine qui est très fertile, mais insalubre, de même que Poros, à cause des marais de Trézène.

Cette petite île ou écueil est lié à Calavria par une chaussée naturelle, évidemment formée par les sables qu'entasse la mer du côté du large; car, dans les gros temps, les vagues passent quelquefois par-dessus la chaussée. Je ne sais depuis quelle époque cette chaussée sablonneuse a pu servir de communication entre les deux îles, ni si les anciens appelaient collectivement *Calavria* l'écueil de Poros et la presqu'île beaucoup plus considérable, dont il est maintenant comme une appendice; ou bien, si du temps de Démosthène, par exemple, il y avait deux îlots séparés. Quoi qu'il en soit, les Grecs modernes les distinguent, en nommant *Poros* (passage) la partie minime où est la ville, et *Calavria* la grande partie, où sont les ruines du temple de Neptune. Cette partie est très élevée; c'est une masse de montagnes ravinées et abruptes qui nourrissent seulement quelques troupeaux de

chèvres et de moutons, et produisent le bois à brûler, pour la consommation de la ville.

Après avoir, de Poros, passé la chaussée, on monte par un sentier roide et tortueux, le long d'un ravin, jusqu'au plateau où était l'Hiéron de Neptune ou *Poseidaon ;* plateau de forme irrégulière, en partie nivelé pour les constructions : il est de divers côtés circonscrit pour des versans très rapides et de profonds ravins, dominé vers le sud par un sommet boisé, point culminant de toute l'île. L'Hiéron était, à l'ordinaire, composé de plusieurs édifices sur des plans différens ; il n'en reste que des soubassemens peu élevés, souvent au niveau du sol. On trouve quelques fragmens épars, quelques inscriptions où l'on lit le mot ΠΟΣΕΙΔΑΝΙ en dorien (1). Ce nom, répété sur plus d'une inscription de cet endroit, suffit, avec le nom de Calavria conservé à la presqu'île ou île, pour démontrer l'identité de cette ruine avec le temple où mourut l'*orateur*. En dehors d'un soubassement, il existe les débris d'un petit édifice en grandes

(1) Nom de Neptune en grec.

tailles, qui paraît avoir été un tombeau, fouillé, comme presque tous les autres, après l'époque païenne. Peut-être, des fouilles scientifiques auraient fait connaître le genre et l'attribution de ce monument.

Du plateau où était le temple, l'on jouit de l'un des panoramas les plus intéressans de la Grèce, contrée si abondante en panoramas historiques. Vers le nord-est, la vue s'étend depuis le Cythéron jusqu'au cap Sunium, sur toute la longueur de l'Attique. L'on distingue le bassin d'Athènes, le Pirée, la citadelle; en avant, Salamine, Egine; plus près, du nord à l'ouest, les noires montagnes de Méthana, l'isthme de Dara, la plage, la ville et la haute chaîne de Trézène s'abaissant vers le cap Skylléon qui cache la vue d'Ydra et d'Hermione. Une vaste étendue de mer se développe du côté du sud et du sud-est où l'on découvre au loin les montagnes de quelques Cyclades, telles que Thermia, Séryphos, Zéa.....

II. *Sur le Distique de Démosthène.*

L'INTERPRÉTATION du Distique gravé au bas de

la statue de Démosthène, ou, pour parler plus exactement, d'un mot de ce Distique, a fait naître une difficulté assez grave (1). Quel est le sens précis du mot ῥώμην, qui figure dans le premier vers? Une partie des traducteurs l'ont rendu par *force;* quelques autres ont pensé qu'il voulait dire *puissance;* d'autres enfin lui ont attaché la signification de *courage; bravoure.* J'ai soutenu, il y a quelques mois, cette dernière opinion dans une note dont le principal objet était de provoquer de nouvelles lumières sur cette question à la fois philologique et historique. Plusieurs savans ont bien voulu me communiquer le résultat des méditations qu'elle leur a inspirées. Quelques argumens m'ont été fournis en faveur de mon sentiment; d'autres, plus puissans peut-être, ont ébranlé, je l'avoue, l'opinion que j'avais d'abord embrassée; cependant ils ne m'ont point entièrement convaincu. Dans cet état de choses, je crois devoir me borner à analyser avec fidélité les développemens que j'ai recueillis, à l'appui des trois interprétations données au Dis-

---

(1) Voyez le texte de ce Distique, p. 192, note 1.

tique, en laissant au lecteur impartial le soin de choisir entre elles.

Les partisans de la traduction par le mot *force* allèguent que ce mot est la signification littérale du grec ῥώμη, en latin, *robur*, qui exprime également et la force morale ou la force politique, et la force matérielle, principe de la puissance. Au reproche d'employer une expression qui offre, en français, un sens multiple, et qui, par conséquent, est dénuée de la précision désirable dans une traduction, ils répondent que l'original présente la même indécision; qu'elle a dû, selon toute apparence, régner dans l'esprit des Grecs, contemporains de l'auteur du Distique, et que la reproduction d'un mot propre à entretenir cette espèce d'incertitude est le meilleur esprit dans lequel on puisse rendre le texte controversé. L'acception des mots γνώμη et ῥώμην, a dit un professeur éclairé, a dû être, comme elle l'est réellement, large et presque indéfinie. Le premier de ces mots, appliqué aux conquérans macédoniens, exprime une haute intelligence accompagnée de ruse, d'impé-

tuosité magnanime. Appliqué à Démosthène, il signifie une conception profonde des projets de l'ennemi, des périls, des besoins, des ressources de la patrie. La ῥώμη des princes macédoniens consiste dans leurs troupes, leur bravoure, dans l'or de Philippe. Celle de l'illustre orateur est dans sa force d'âme, dans son courage civil, son ascendant et son crédit. Il manquait du courage militaire, était entravé par la lenteur et la publicité des débats parlementaires, et par l'insouciance du peuple athénien. Ainsi, continue le savant helléniste, en supposant égales les ressources intellectuelles exprimées par γνώμη, l'inégalité commence aux moyens matériels représentés par ῥώμη, inégalité à laquelle le Distique attribue la domination macédonienne; ainsi, la double pensée, le parallèle implicite que le Distique paraît offrir est précisément ce qui aura forcé son auteur à choisir ces deux mots si vagues que l'on traduit assez bien par ceux de *génie* et de *force*. Il n'y a aucune nécessité à réduire à l'unité l'acception collective du mot ῥώμη, et à la limiter au seul Démosthène.

Un autre littérateur, honorablement connu par

un grand nombre d'inscriptions où règne la plus pure, la plus élégante latinité, a soutenu l'emploi du mot *force* par des considérations d'autant plus puissantes qu'elles sont empruntées aux harangues mêmes du grand orateur dont le Distique a pour objet d'honorer la mémoire. Il a cru trouver, dans la pensée qui l'a inspiré, une allusion directe au fameux passage du discours pour la Couronne, où Démosthène reproche à Eschine d'être assez injuste pour vouloir qu'il eût triomphé seul des armes de Philippe par la simple puissance de ses discours. « Car de quelle autre chose étais-je maître ? continue Démosthène ; je ne l'étais ni de la valeur, ni de la fortune des combattans, ni des opérations du général. » Et plus loin : « Ces qualités (le zèle pour l'honneur et la prééminence de la république) sont au pouvoir de l'homme ; *les forces et les succès ne dépendent pas de lui.* » Des idées parfaitement analogues sont exprimées dans l'inscription gravée sur la tombe des guerriers morts à la bataille de Chéronée (1), et rapportée dans la même harangue.

---

(1) Voyez cette inscription, p. 136, note 1.

Cette inscription présente ces guerriers comme des victimes d'une sorte de fatalité suprême, contre laquelle le courage et l'héroïsme lui-même étaient insuffisans. Cette fatalité toute puissante est représentée ici par le mot *force* (1). L'intention évidente de l'auteur du Distique a donc été d'abonder dans le sens de Démosthène, de proclamer, à son exemple, qu'il n'a été vaincu que par une fortune supérieure à son génie; et, de tous les hommages que le poète pouvait rendre à la mémoire de Démosthène, il n'en était point sans doute de plus flatteur ni de plus délicat.

Parmi les écrivains qui ont embrassé cette interprétation, on distingue Wolf (2), Rollin (3), Becker (4),

---

(1) Je crois toutefois devoir faire observer que nulle part, dans le texte, le mot *force*, dans le sens où il est pris ici, n'est rendu par ῥώμην.

(2) Voy. ses différentes éditions de Démosthène.

(3) *Hist. ancienne.*

(4) *Demosthenes als staatesmann, etc.*, tom. I, p. 136. M. Becker accompagne cette interprétation de la note suivante qui m'a paru extrêmement digne d'attention :

« L'inscription gravée au bas de la statue de Démosthène, dit-il, *doit avoir une signification*. Elle indique le vœu que Démosthène, comme dans les temps plus anciens, eût réuni dans sa personne à la qualité d'orateur les fonctions de général. Et qui

M. Villemain (1), et le plus célèbre des traducteurs français d'Homère, le savant M. Dugas-Montbel, membre de l'Académie des Inscriptions, qui a pris soin de motiver son sentiment par des observations judicieuses, approfondies, énoncées avec autant de politesse que de précision, et dont je me fais un véritable devoir de lui témoigner ici ma reconnaissance.

Une partie des motifs que je viens d'analyser est commune à ceux dont l'opinion se résume à traduire par *puissance* le mot grec sur lequel roule cette controverse. Ce sens n'est, en effet, qu'une modification de celui de *force*, auquel il tend

---

peut douter, après avoir lu sa vie, que d'après son caractère énergique, il n'eût obtenu les plus grands résultats à la tête d'une armée? Mais les temps où ces deux dignités se confondaient à Athènes dans la même personne, ces temps étaient passés. Le dernier orateur d'Athènes qui commanda en même temps ses armées fut Callistrate, vers la 106e Olympiade. Depuis cette époque, nous trouvons toujours ces fonctions séparées. »

Je n'ose exprimer avec trop d'assurance un avis sur la question délicate qui fait l'objet de ce travail; mais il me semble que cette explication répond d'une manière aussi satisfaisante qu'ingénieuse à la plupart des critiques dont l'opinion qui consiste à rendre ῥώμην par *force*, a été l'objet.

(1) *Biographie universelle*, art. Démosthène.

surtout à donner plus de précision et de clarté : aussi est-ce à la question grammaticale que les partisans de cette opinion se sont particulièrement attachés. Cette version étant complète par elle-même et n'offrant point ce vague et cette indécision, reproche principal et peut-être unique qu'on puisse adresser au mot *force*, il leur a paru que s'ils réussissaient à la justifier par l'exemple des écrivains ou l'autorité des lexiques, l'interprétation du Distique n'offrirait plus rien à désirer. Ils ont donc rappelé qu'Hésychius rend par δυνάμις, *potentia*, le mot ῥώμη, et que Xénophon dit, en parlant d'Agésilas, « qu'il ne fut vaincu ni par les présens ni par la *puissance* du roi, οὔθ' ὑπὸ βασιλέως ῥώμης. » Ici, ajoutent-ils, l'effet est pris pour la cause, et la *puissance* pour la *force*, qui en est le principe et le fondement. Dans un autre passage de la Cyropédie du même écrivain, on trouve une phrase où certains éditeurs écrivent ῥώμῃ au datif, d'autres δυνάμει (*puissance*), tant il est aisé, disent-ils, de confondre les deux acceptions.

Deux traducteurs estimés de Plutarque, Amyot et Ricard, ont adopté cette interprétation.

La troisième opinion est celle qui consiste à rendre par *courage* le mot grec ῥώμην. Les partisans de cette opinion combattent d'abord à peu près en ces termes les deux autres modes de traduction. *Force*, disent-ils, ne peut s'entendre de force corporelle. Ce mot ne peut vouloir dire force intellectuelle, qualité représentée dans le Distique par le mot γνώμην. Il doit donc nécessairement signifier *courage* ou *puissance ;* mais l'emploi du mot *puissance*, qui ne réveille que l'idée de ressources extérieures, s'écarte essentiellement de l'esprit du Distique, lequel ne reproche à Démosthène qu'un désavantage personnel, ἔχεις, *habuisses :* ce sens blesse d'ailleurs la vérité historique. Car Démosthène, dans sa lutte contre Philippe, disposa de toute la puissance que les Athéniens pouvaient déployer; et, loin d'avoir été abandonné ou négligé par eux, jamais orateur, jamais monarque n'inspira un dévouement plus constant, plus fécond en généreux sacrifices. Si ce mot exprimait que cette puissance elle-même, si absolue qu'on la suppose, fut insuffisante pour lutter contre le roi de Macédoine, la pensée serait plate et triviale à force

d'être vraie, et n'eût guère mérité le double honneur de figurer, comme inscription poétique, au bas d'une statue; elle serait, de plus, ambitieuse et peu logique. Car, si la puissance de Démosthène eût égalé son génie, ce n'est pas seulement du petit royaume de Macédoine, c'est de l'univers entier qu'il aurait triomphé. Abordant la question grammaticale, les partisans de l'opinion dont j'analyse les motifs, citent quelques exemples de l'acception de *courage* donnée au mot ῥώμη (1), acception consacrée d'ailleurs par les lexiques. Ils rappellent que *Rômè* était, chez les anciens, la *force* et la *bravoure* personnifiées (2), circonstance qui indique combien était étroite dans leur esprit la liaison qui unissait ces deux facultés. Ils pensent que la défection si connue de Démosthène à la bataille de Chéronée, qui décida la servitude de

(1) Dans l'opinion de quelques hellénistes, les exemples qui justifient l'acception de *courage*, donnée au mot ῥώμη, n'appartiennent point, en général, à la bonne grécité, et nos auteurs classiques qui veulent exprimer cette qualité de l'âme qui fait braver le danger, ajoutent, en ce cas, à ῥώμη les mots τῆς ψυχῆς, *la force de l'âme*.

(2) *Dictionnaire de la Fable*, de Noël, au mot *Rômè*.

la Grèce, suffit pour autoriser ce mode d'interprétation. L'objection la plus grave qui lui est faite consiste à dire qu'il n'est guère possible que les Athéniens, au moment où ils érigeaient une statue au prince de leurs orateurs, eussent eu la pensée de le déshonorer par une inscription satirique. Les partisans du sens de *courage* répondent à cette objection, soit par l'exemple de plusieurs épitaphes également épigrammatiques qu'offrent les livres de l'antiquité, soit en rappelant les insultes jalouses que les Athéniens, peuple envieux et railleur, et les anciens, en général, étaient en possession de mêler aux triomphes de leurs grands hommes et de leurs héros, soit enfin par des considérations propres à établir que l'inscription dont il s'agit ne présentait point en réalité le caractère satirique qu'on lui attribue. Le fait de la défection de Démosthène, disent-ils, était demeuré au-dessus de toute controverse. L'orateur, et cet exemple a été imité depuis par Horace (1), en convenait lui-

(1) Tecum Philippos, et celerem fugam
Sensi, relictâ non bene parmulâ.
(*Lib. II*, *od.* 7.)

même, en ajoutant que *celui qui avait fui pouvait retourner au combat*, et qu'il était *Scythe dans ses discours et bourgeois d'Athènes devant l'ennemi.* Les Athéniens, s'emparant de cet aveu, bien fait pour rendre en quelque sorte proverbiale l'absence du courage militaire chez Démosthène, expriment dans le Distique l'insuffisance des vertus guerrières de cet orateur, comme un fait à déplorer dans l'intérêt de leurs libertés perdues, comme un désavantage imposé par la nature au plus grand de leurs orateurs, et non comme un reproche, encore moins comme un outrage à sa mémoire. Ils n'imputent point à ce grand homme la privation absolue du courage militaire, mais son infériorité comparative avec les dons du génie (1), dons précieux que l'auteur du Distique exalte d'une

(1) M. Dugas-Montbel regarde comme absolue et non comme simplement comparative l'opposition exprimée dans le Distique. Il en conclut que, rendu par *courage*, le mot ῥώμη constituerait véritablement une épigramme. Ce savant observe que ce n'est pas d'ailleurs la première fois que les Grecs ont joint ῥώμη à γνώμη, et il cite à l'appui de cette remarque un passage de Xénophon (*OEcon.* 21, 8), où ces deux mots réunis sont pris, le premier, dans le sens de *force*, le second dans celui de *génie*. M. Dugas-Montbel en induit que la véritable acception de ῥώμη, quand il est accolé à γνώμη, est celle de *force*.

manière d'autant plus honorable pour Démosthène, que l'éloquence de ce grand homme était, comme l'on sait, le produit de ses ingénieux et persévérans efforts, tandis que le courage n'est qu'un don naturel dont la possession ne se supplée point. Enfin l'autorité de Plutarque lui-même, à qui l'on doit la connaissance du Distique, a paru aux traducteurs de ῥώμη par le mot *courage*, concourir à l'interprétation qu'ils proposent, ou du moins repousser celle qu'ils combattent. Ce biographe, après avoir rapporté l'inscription qui fait le sujet de cette note, ajoute que ceux qui en attribuent la composition à Démosthène, *font une plaisanterie*, φλυαροῦσι, expression qu'il n'aurait point employée, si le Distique adressé à l'orateur lui eût paru renfermer un hommage complet, pur de toute idée d'infériorité ou de regret, s'il eût contenu surtout une allusion aussi directe que celle qu'on suppose, au beau mouvement oratoire à l'aide duquel, dans sa harangue pour la Couronne, Démosthène réduisit au silence le plus ardent, le plus opiniâtre, le plus redoutable de ses adversaires.

Cette dernière interprétation a réuni en sa faveur un assez grand nombre d'auteurs, parmi lesquels je citerai André Schott (1), Dacier (2), Th. Leland (3), Cesarotti (4), Auger (5), et M. l'abbé Jager, auteur de la traduction la plus récente de Démosthène qui ait été publiée en français.

P. S. Depuis la rédaction de cette note, j'ai dû à l'obligeance de M. le docteur Vaucher, bibliothécaire de la ville de Genève, la connaissance de l'opinion que quelques hellénistes de cette ville, si intéressante dans la république des lettres, ont prise sur la question soulevée. Ces savans pensent que le mot ῥώμη ne doit pas être pris dans un sens plus restreint que celui de γνώμη, qui lui sert d'opposition. Si γνώμη indique l'éloquence de Démosthène, la justesse de son coup-d'œil, la puissance de sa raison, il est naturel d'admettre que ῥώμη exprime l'ensemble des qualités physiques, en y comprenant le *courage*, la *fermeté d'âme*, etc. Le poète, en un mot, n'a pas prétendu que ces deux expressions fussent entendues dans un sens strict et spécial, mais il leur a donné une acception large et indéfinie, telle enfin que la comportait le sujet du Distique.

---

(1) *Photii Biblioth.*, Rothom. 1653, in-fol.

(2) *Vies de Plutarque*, DÉMOSTHÈNE.

(3) *Orations of Demosthenes*, London, 1819.

(4) *Traduction italienne des OEuvres de Démosthène*, *Vie de* DÉMOSTHÈNE.

(5) *OEuvres complètes de Démosthène et d'Eschine*, tom. I.

Cette opinion, qui paraît être celle du savant bibliothécaire lui-même, présente assez d'analogie avec celle que j'ai analysée au commencement de ce morceau, mais elle est moins absolue. Elle a été partagée par M. Peyron, profond helléniste piémontais, aux lumières duquel j'ai eu également recours, et par M. C. de Rémondange, membre de l'académie de Mâcon.



FIN DE L'APPENDICE A LA VIE DE DÉMOSTHÈNE.

JUGEMENS

ANCIENS ET MODERNES

SUR

DÉMOSTHÈNE ET SES OUVRAGES.



JUGEMENS.



I. ANCIENS.

CICÉRON

Si l'on veut un orateur accompli de tout point, un orateur auquel il ne manque absolument rien, on n'hésitera point à nommer Démosthène. Dans les sujets qu'il a traités, il n'est point de finesse, et, qu'on me passe cette expression, point d'astuce, point de ruse oratoire qu'il n'ait aperçue. Voulait-il que son style fût châtié? la délicatesse, la concision, la clarté le distinguaient. Voulait-il s'élever? rien de plus noble, de plus pompeux, soit pour la dignité de l'expression, soit pour la majesté de la pensée. (*Brutus*, § 9.)

Je me souviens d'avoir préféré Démosthène à tous les orateurs, comme celui dont l'éloquence

approche le plus de cette perfection que j'imagine, et dont je ne trouve aucun exemple. Personne ne l'a emporté sur lui dans le sublime, le simple et le tempéré. (*L'Orateur*, chap. 7).

Loin d'admirer mes ouvrages, je suis un juge si difficile et si sévère, que Démosthène même ne me satisfait pas : non, ce prince des orateurs dans tous les genres ne me donne pas toujours ce que j'attends de lui ; mon oreille avide, insatiable, va toujours au-delà, et se crée une perfection qu'elle ignore. (*L'Orateur*, chap. 29.)

Démosthène ne le cède ni à Lysias pour la simplicité, ni à Hypéride pour la finesse et l'esprit, ni à Eschine pour l'harmonie et l'éclat des paroles. Il a des discours dans le genre simple, comme sa harangue contre Leptine ; il en a de sublimes, comme plusieurs Philippiques ; il en a de mixtes, comme ses plaidoyers contre Eschine, l'un sur les Prévarications de l'ambassade, l'autre pour la Couronne. Reste le tempéré, qu'il saisit quand il lui plaît ; et lorsqu'il descend du sublime, c'est là surtout qu'il s'arrête. Néanmoins, il faut avouer qu'il n'excite jamais plus d'applaudissemens, jamais il ne fait plus d'impression, que lorsqu'il traite les différentes parties du sublime. (*L'Orateur*, ch. 31.)

Si nous voulons absolument des modèles, prenons Démosthène, et lisons, sans nous interrompre, son discours pour Ctésiphon, depuis l'endroit où

il commence à parler de ses actions, de ses conseils, et des services importans qu'il a rendus à sa patrie. Cette belle composition répond si bien à l'idée que je me suis faite de l'éloquence, qu'il me semble qu'on ne peut rien désirer de plus. (*L'Orateur, chap.* 38) (1).

DENYS D'HALICARNASSE.

Démosthène, né à une époque où l'éloquence avait déjà reçu tant de formes diverses, ne crut pas convenable de s'attacher à un seul modèle ou à un seul genre de style. Persuadé qu'il manquait à tous quelque chose, il choisit dans chacun ce qu'il y a de plus beau et de plus utile, et il en composa une espèce de tissu où toutes les qualités vinrent s'unir et se confondre, pour former un style tour à tour noble et simple, travaillé et naturel, extraordinaire et usité, austère et enjoué, concis et dé-

(1) « L'éloge de Démosthène, dit Laharpe, revient sans cesse sous la plume de Cicéron, comme celui de Racine sous la plume de Voltaire. Ainsi chacun d'eux n'a cessé d'exalter l'homme qu'il devait craindre le plus, et à qui il ressemblait le moins.... La justice que Cicéron rend à Démosthène fait d'autant plus d'honneur à tous les deux, que les caractères de leur éloquence sont absolument différens... Fénélon lui rend le même hommage, et le préfère à Cicéron, que pourtant il aime infiniment, tant il était de la destinée de Démosthène de subjuguer en tout genre et ses juges et ses rivaux. » (*Cours de littérature*, liv. II, ch. 3.)

veloppé, doux et mordant; enfin, assorti tantôt aux émotions douces, et tantôt aux passions vives. On peut lui appliquer ce que les anciens poètes racontent de Protée, qui prenait sans peine toutes les figures; soit que ce fût un dieu ou un génie qui fascinait les regards des hommes, soit que ce fût un homme versé dans toutes les langues, et habile à séduire l'oreille..... Telle est mon opinion sur le style de Démosthène et sur le caractère de son éloquence.

Il faut voir maintenant en quoi ce style s'éloigne de Thucydide que cet orateur a pris pour modèle. Thucydide prodigue outre mesure les finesses de l'art; il en est l'esclave, plutôt qu'il ne les maîtrise; il ne sait jamais dans quelles circonstances il doit s'en servir; souvent même il choisit mal le moment. Cet emploi excessif d'une diction affectée produit l'obscurité, et ce manque de discernement dans le choix des circonstances rend le style désagréable. Démosthène, au contraire, a toujours devant les yeux le point où il doit s'arrêter, et saisit l'instant favorable; il ne se borne pas, comme l'historien, à un style pompeux et propre à séduire; il a surtout en vue l'utilité. Aussi, ne s'éloigne-t-il point de la clarté, la première de toutes les qualités dans les discussions du barreau: partout on retrouve aussi chez lui cette vigueur à laquelle il attachait tant de prix. Tels sont les traits princi-

paux qui caractérisent cette diction noble, travaillée, extraordinaire, et qui tire son principal mérite de la véhémence. Démosthène y est parvenu, en marchant sur les traces de Thucydide qui seul en offrait d'heureux exemples.....

Les discours de Lysias sont empreints d'une élégance et d'une grâce naturelles qui le placent au-dessus des autres orateurs, à l'exception de Démosthène; mais cette élégance, qu'on peut comparer au souffle léger du zéphyr, ne l'accompagne pas au-delà de l'exorde et de la narration; à peine est-il arrivé à la confirmation, qu'elle devient faible et presque insensible; elle s'évanouit tout-à-fait, dès qu'il veut remuer les passions; car elle manque de vigueur et de vie. Démosthène, au contraire, est plein de nerf, et il a assez de grâce; en sorte qu'il l'emporte sur Lysias par une supériorité assez marquée pour l'élégante sagesse de ses compositions, et qu'il l'éclipse entièrement pour l'énergie. C'est le second trait caractéristique auquel on peut le reconnaître, quand il se renferme dans les limites convenables; et, en effet, s'il évite une diction étrange et nouvelle, les grâces affectées et tous les ornemens d'emprunt, il ne néglige ni l'élévation ni la vigueur : elles se montrent toujours dans son style, soit qu'elles fussent chez lui une qualité naturelle, soit qu'il les dût au travail. Il sait tantôt leur donner tout leur essor, et tantôt les

retenir dans une sage mesure, en respectant partout les convenances. Tout le monde est d'accord sur ce point, je n'ai pas besoin d'exemples.....

Qui pourrait contester la supériorité du style de Démosthène sur celui d'Isocrate? Démosthène a revêtu ses pensées d'une diction plus noble et plus majestueuse : elle est plus serrée, plus concise et plus finie. Il a plus de force et plus de nerf; il évite les figures froides et puériles dont Isocrate pare son style au-delà de toute mesure. Mais c'est surtout pour le mouvement, la véhémence et le pathétique, que la palme appartient incontestablement à Démosthène. Si, malgré l'intervalle des siècles qui nous séparent de cet orateur, et quoique les sujets qu'il traite soient étrangers à nos intérêts, il nous saisit, il nous subjugue et nous transporte comme il veut, à quel point les Athéniens et les autres Grecs de son temps ne devaient-ils pas être entraînés par cette éloquence, au moment d'une délibération solennelle sur des matières qui les touchaient de si près, et lorsque Démosthène parlait au milieu d'eux avec cette dignité qui fut son plus noble attribut, avec un accent passionné qui exprimait toute l'énergie de son âme, et lorsqu'il rehaussait toutes ses paroles par une action sublime, qu'il porta plus loin que tous les autres orateurs, de l'aveu même de tout le monde! Ses harangues ne pro-

curent pas seulement une lecture agréable : elles nous apprennent, en outre, comment nous devons parler en public, et employer tantôt l'ironie, la colère, la menace, la douceur, tantôt les avis ou les exhortations, et proportionner toujours l'action au caractère même du style. Mais si, à la simple lecture, nous retrouvons encore dans ses discours cet esprit de vie qui nous transporte sur le lieu même de la scène, sans doute son éloquence avait quelque chose de surnaturel et d'irrésistible.

Parmi les orateurs qui ont employé un style sublime, élevé, extraordinaire, Démosthène me paraît s'être attaché mieux que tout autre à une diction claire et approuvée par l'usage; il ne s'en écarte jamais dans les compositions les plus graves; elle forme le trait le plus saillant de son caractère, lors même qu'il vise au grand et au sublime. Quant aux écrivains qui se sont exercés dans le style simple et dépouillé d'ornemens, il leur est supérieur par la force, la gravité et une sorte d'âpreté. Ces qualités et celles qui s'en approchent le plus, caractérisent sa manière dans ce genre. Enfin, il l'emporte sur tous ceux qui ont cultivé le style moyen, que je mets au-dessus des deux autres, par la variété, la juste mesure, l'à-propos, le pathétique, l'énergie, le mouvement et la convenance; elle est portée chez lui au plus haut degré de perfection. (*Sur l'excellence de l'élocution de*

Démosthène, traduction de M. le professeur Gros) (1).

Ce qui caractérise l'éloquence de Démosthène, c'est la violence des mouvemens, le choix des paroles, et la beauté de l'ordonnance qui, soutenue jusqu'au bout, et jusqu'au bout accompagnée de force et de douceur, attache et fixe continuellement l'esprit des juges. Eschine, doué de moins d'énergie, se signale néanmoins par sa diction. Tantôt il l'orne des figures les plus nobles et les plus magnifiques; tantôt il l'assaisonne des traits les plus vifs et les plus piquans; l'art et le travail ne s'y font point sentir..... Démosthène seul le surpasse en véhémence; en sorte qu'Eschine occupe sans contredit le second rang parmi les orateurs. (*Jugement sur les anciens écrivains*).

Les philippiques et les plaidoyers de Démosthène sont de vraies poésies. (*Traité de l'arrangement des mots.*)

Démosthène surpassa tous ses rivaux et ceux mêmes auxquels il fut d'abord inférieur en éloquence; il a ravi même à ses descendans les palmes de ce bel art. (*Lettre à Ammœus.*)

---

(1) Cette traduction du bel ouvrage de Denys d'Halicarnasse sur l'élocution de Démosthène, est la première qui ait été publiée en français.

QUINTILIEN.

Je n'ignore pas quelle querelle je m'attire sur les bras, en comparant Cicéron à Démosthène, dans un temps comme celui-ci. Mais je ne laisserai pas d'avancer ici que je les tiens semblables en la plupart des grandes qualités qu'ils ont eues l'un et l'autre, semblables dans le dessein, dans la manière de diviser, de préparer les esprits, de prouver, en un mot, dans tout ce qui est de l'invention.

Quant au style, il y a quelque différence. L'un est plus précis, l'autre plus abondant; l'un serre de plus près son adversaire, l'autre, pour le combattre, se donne, s'il faut ainsi dire, plus de champ. L'un est toujours subtil dans la défense, l'autre l'est peut-être moins, mais a souvent plus de poids. Il n'y a rien à retrancher en l'un, rien à ajouter en l'autre. On voit en Démosthène plus de soin et d'étude, en Cicéron plus de naturel et de génie. Pour ce qui est de la manière de railler et d'exciter la commisération, deux choses infiniment puissantes, nous l'emportons certainement. Peut-être que l'usage est la seule cause pourquoi nous ne trouvons point en Démosthène le pathétique des épilogues. Mais ces beautés que les Attiques admirent en lui, le génie de notre langue ne nous les permet pas plus. Pour le style épistolaire, quoique

nous ayons des lettres de l'un et de l'autre, il n'y a nulle comparaison à faire entre eux.

Mais il faut céder, par la raison que Démosthène a été avant Cicéron, et que l'orateur romain, tout grand qu'il est, doit une partie de son mérite à l'Athénien. Car il me paraît que Cicéron, ayant tourné toutes ses pensées vers les Grecs, pour se former sur leur modèle, a composé son caractère de la force de Démosthène, de l'abondance de Platon, et de la douceur d'Isocrate. Et non seulement il a extrait par son application ce qu'il y avait de meilleur dans ces grands originaux, mais la plupart de ces mêmes perfections, ou pour mieux dire, toutes; il les a ensuite comme enfantées de lui-même, par l'heureuse fécondité de son génie. (*Instit. orat.*, liv. X, chap. 1.)

Une foule d'orateurs vint ensuite, Démosthène à leur tête, modèle que doit nécessairement se proposer quiconque aspire à la véritable éloquence. Son style a tant de force, il est si serré, si nerveux, tout s'y trouve en une justesse si parfaite, et dans une précision si exacte, qu'il n'y a rien de trop ni de trop peu. Eschine est plus diffus. Il paraît plus grand, parce qu'il est moins ramassé; il a plus d'embonpoint et moins de nerf. (*Ibid.*)

Quand je lis dans l'histoire les généreux conseils dont Démosthène éclaira sa patrie, et la manière aussi généreuse dont il finit ses jours, je ne puis

croire à tout ce que ses ennemis ont publié contre ses mœurs. (*Instit. orat.*, liv. XII.) (1).

LUCIEN.

Qui ne sait à quel degré d'éloquence s'éleva Démosthène; comme il corrobora son style par la force des images et des expressions! comme il porta la persuasion à son comble par la force avec laquelle il peint, il émeut les passions de l'âme! Magnifique par la sublimité de ses idées, plein de vigueur par le ton qu'il sait prendre, il est cependant d'une sagesse extrême dans l'emploi des mots et des sentences, d'une variété infinie par la diversité de ses figures; c'est en un mot, comme a osé le dire Léosthène, le seul orateur dont l'éloquence vraiment vivante ne soit pas une froide représentation... On se sent entraîné tour à tour par la noblesse de son caractère, par la chaleur de son génie, par la sagesse de sa conduite, par la vigueur de son éloquence. La fermeté mâle qu'il

(1) Les ouvrages de Quintilien, de même que ceux de Cicéron, abondent en jugemens sur le caractère et l'éloquence de Démosthène. Son nom se retrouve, pour ainsi dire, à chaque page. J'ai dû choisir parmi ces citations multipliées et devenues, pour la plupart, classiques. En général, j'ai donné d'autant moins d'étendue aux jugemens que j'ai rapportés, que les ouvrages auxquels ils appartiennent sont plus connus.

fait éclater dans toutes ses actions, le mépris qu'il témoigne pour des présens considérables, sa justice, son amour pour l'humanité, sa générosité, sa prudence; enfin chaque partie de son administration, aussi brillante que de longue durée, appellent à l'envi tes pinceaux. Si l'on considère à la fois ses décrets, ses ambassades, ses harangues au peuple, ses lois, les expéditions qu'il fit faire en Eubée, à Mégare, en Béotie, à Chio, à Rhodes, dans l'Hellespont, à Bysance, incertain de quel côté tu dois porter tes regards, l'abondance de la matière t'entraîne et t'agite en mille sens..... Si jamais j'ai désiré entendre un orateur, ce fut Démosthène. Je l'ai vu deux fois à Athènes; et, quoique j'eusse bien peu de loisir, ce que j'en ai appris par les autres, ce dont j'ai moi-même été témoin durant son administration, a plus contribué à me le faire admirer, que la force et la beauté de son éloquence. Les orateurs athéniens semblaient ne produire que des puérilités, quand on comparait à leurs discours la perfection et la vigueur de Démosthène, la précision élégante de ses expressions, la tournure de ses pensées, la continuité de ses preuves, l'adresse avec laquelle il les réunissait et les rendait plus frappantes... Ce talent, toutefois, n'obtint que la seconde place dans mon estime; je ne le considérais que comme un instrument. Mais ce fut Démosthène lui-même que je ne cessai

d'admirer; ce fut sa grandeur d'âme, sa prudence, la fermeté inflexible de son caractère, qui, au milieu des tempêtes de la fortune, gardait la ligne qu'il s'était tracée, et ne cédait à aucun revers. (*Eloge de Démosthène.*) (1).

Opinion de **PHILIPPE**, roi de Macédoine, sur Démosthène, selon Lucien.

Oh ! Parménion, Démosthène a le droit de tout dire. C'est le seul des démagogues de la Grèce qui ne soit point inscrit sur le registre de mes dépenses; et cependant je lui confierais plus volontiers ma vie qu'à ces greffiers et à ces trirèmes (2). Chacun d'eux est inscrit comme ayant reçu de moi de l'or, du bois, des revenus, des troupeaux, des terres, soit en Béotie, soit en Macédoine; mais pour Démosthène, nous parviendrons plutôt à

(1) Il faut rappeler ici que plusieurs critiques contestent que l'*Eloge de Démosthène* appartienne réellement à Lucien. Cependant l'opinion contraire a, en sa faveur, des autorités respectables, et notamment celle de Thomas qui, répondant au principal reproche qu'on adresse à cet ouvrage, savoir, la faiblesse du style, le juge, en certains endroits, *digne des plus beaux temps de la Grèce*, et prétend que *Lucien a pris le ton de Démosthène pour le louer*. M. Boissonade a émis dans la *Biographie universelle*, une opinion analogue.

(2) Allusion personnelle à Eschine, qui avait été greffier, et générale aux Athéniens, possédés, comme on sait, de la manie de juger.

prendre par quelque rue la forteresse de Bysance, qu'à le subjuguer par nos présens : telle est, Parménion, telle est ma manière de penser. Si quelque orateur athénien, parlant au milieu d'Athènes, préfère nos intérêts à ceux de sa patrie, je veux bien lui prodiguer mon or ; mais il n'aura jamais mon amitié. Celui qui, au contraire, fait éclater sa haine contre moi, je lui déclare la guerre, je l'attaque comme une citadelle, comme un rempart, un arsenal, un retranchement ; mais j'admire sa vertu, et je porte envie au bonheur de la ville qui possède un pareil citoyen. Les autres, quand je n'en aurai plus besoin, je les livrerai de grand cœur au trépas ; mais celui-ci, je voudrais le posséder auprès de moi, et j'aimerais mieux qu'il fût en ce moment avec nous, que d'avoir une cavalerie illyrienne ou triballe, et tous mes soldats mercenaires ; car jamais je ne mettrai la force de l'éloquence et du génie au-dessous de celle des armes.... Les trirèmes, le Pirée, les arsenaux des Athéniens ne sont que des jeux d'enfans, des bagatelles ridicules. Que pourraient exécuter des hommes occupés à célébrer les fêtes de Bacchus, qui passent leur vie entière au milieu des festins et dans les chœurs de danse ? Si le seul Démosthène n'était pas dans Athènes, je prendrais cette ville avec plus de facilité que je n'en ai trouvé à subjuguer les Thessaliens et les Thébains ; la ruse,

la force, la surprise et l'argent m'en ouvriraient bientôt les portes. Mais cet homme, quoique seul, veille pour sa patrie; toujours prêt à saisir les occasions favorables, il suit et éclaire toutes mes démarches, il fait face à mes armées; rien ne lui peut échapper, ni mes ruses, ni mes entreprises, ni mes desseins; en un mot, c'est l'obstacle qui nous arrête, c'est le rempart qui couvre la Grèce, et qui m'empêche de la conquérir tout entière en une seule excursion. Tant qu'il a dépendu de lui, nous n'avons pu réduire Amphipolis, Olynthe, la Phocide et les Thermopyles; lui seul est la cause de ce que nous ne sommes pas encore maîtres de la Chersonèse et de toutes les côtes de l'Hellespont.

Il réveille, malgré eux, ses concitoyens assoupis d'un sommeil léthargique. Loin de chercher à les flatter, il semble, par la liberté de ses reproches, employer le fer et le feu pour les tirer de leur engourdissement. Il change la destination des fonds publics, et fait appliquer à l'entretien des armées les revenus consacrés aux spectacles. Il relève, par de nouvelles lois, la marine, que la mauvaise administration des triérarques avait, pour ainsi dire, entièrement ruinée. Il rend à la république sa première dignité, depuis long-temps rabaissée au prix d'une drachme et de trois oboles (1). Il ra-

(1) Allusion à la manie de discourir et de juger, qui s'était

nime le courage languissant des Athéniens, en les rappelant sans cesse à l'exemple de leurs aïeux et de ces grands exploits qui ont immortalisé les noms de Marathon et de Salamine. Il forme des alliances et des confédérations entre tous les Grecs, et les excite à se liguer contre nous. On ne peut se dérober à sa vigilance, on ne peut le tromper par des subterfuges, et il est impossible de l'acheter : il eût été plus facile au roi des Perses de corrompre le sage Aristide. Voilà l'homme que nous devons craindre, et non toutes les trirèmes et toutes les flottes de l'Attique. Ce que furent autrefois pour les Athéniens, Thémistocle et Périclès, Démosthène l'est aujourd'hui pour ses concitoyens, il le dispute à l'un par sa prudence, à l'autre par la vigueur de son génie. (*Ibid.*)

PLUTARQUE.

Démosthène, semblablement grand imitateur de ses façons de faire (de Périclès) au gouvernement, plusieurs fois que le peuple d'Athènes l'appeloit nommément pour ouïr son conseil, sur quelque affaire, leur respondit tout de mesme : « Je ne suis pas préparé. » Mais on pourroit dire à l'adven-

emparée des Athéniens. La drachme était le prix d'un discours, et les trois oboles, la rétribution d'un juge.

ture que cela seroit un conte fait à plaisir, que l'on auroit reçu de main en main, sans aucun témoignage certain : luy-mesme en l'oraison qu'il fit à l'encontre de Midias, nous mit devant les yeux l'utilité de la préméditation. Car il y dit en un passage : « Je confesse, seigneurs Athéniens, et ne veux point dissimuler que je n'aye pris peine et travaillé à composer cette harangue, le plus qu'il m'a esté possible. Car je serois bien lasche, si, ayant souffert et souffrant cet outrage, je ne pensois bien soigneusement à ce que j'en devrois dire pour en avoir la raison. » Non que je veuille de tout point condamner la promptitude et parler à l'improuveu, mais bien l'accoustumance de l'exerciter à tout propos, et en matière qui ne le mérite pas. (*Comment il faut nourrir les enfans.*)

Démosthène employa entièrement tout tant qu'il avoit de sens et de science ou naturelle ou acquise en l'art de rhétorique, et qu'il surpassa en force et vertu d'éloquence tous ceux qui de son temps se mêlèrent de haranguer et avocasser; et en gravité et magnificence de style tous ceux qui écrivent seulement pour montrer et pour ostentation, et en diligence exquise et artifice, tous les sophistes et maîtres de rhétorique.... Le style de Démosthène n'a rien de gaieté, rien de jeu ni d'embellissement, mais est partout serré, et il n'y a rien qui ne presse et qui ne poigne à bon escient,

et ne sent pas seulement la lampe, comme disoit Pythéas en se moquant, mais sent un buveur d'eau, un grand travail, et ensemble une aigreur et une austérité de nature... A son visage on lisoit toujours une activité, un chagrin rêveur et pensif qui ne le laissoit jamais, de manière que ses ennemis, comme il dit lui-même, l'appeloient fâcheux et pervers... Davantage en leurs compositions, on voit que Démosthène parle sobrement à sa louange, de manière que l'on ne s'en sauroit offenser, et non jamais, sinon qu'il en soit besoin pour le regard de quelque chose de conséquence, au demeurant fort réservé et modeste à parler de soi-mesme... Il est nécessaire qu'un gouverneur d'Etat politique acquière autorité par son éloquence : mais d'appéter gloire de son beau parler, ou, qui pis est, la mendier, c'est acte de cœur trop bas : et pourtant, en cette partie, faut-il confesser que Démosthène est plus grave et plus magnanime, qui lui-mesme alloit disant que toute son éloquence n'étoit qu'une routine acquise par long exercice, laquelle avoit encore besoin d'auditeurs qui voulûssent ouïr patiemment, et qui réputoit sots et impertinens, comme à la vérité ils sont, ceux qui s'en glorifioient... Cicéron passa en oisiveté le temps de son bannissement, étant à ne rien faire en la Macédoine ; et l'un des principaux actes que fit oncques Démosthène en tout

le temps qu'il s'entremit des affaires publiques, fut pendant qu'il étoit en exil : car il alla par toutes les villes, aidant aux ambassadeurs des Grecs, et reboutant ceux des Macédoniens : en quoi faisant, il se montra bien meilleur citoyen que ne firent Thémistocle ni Alcibiade en pareille fortune; et soudain qu'il fut rappelé et retourné, il se mit de rechef à suivre le même train qu'il avoit suivi auparavant, et continua toujours de faire la guerre à Antipater et à ceux de Macédoine. (*Comparaison de Cicéron avec Démosthène, traduction d'Amyot.*)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON, PAR LONGIN.

Démosthène est grand en ce qu'il est serré et concis, et Cicéron, au contraire, en ce qu'il est diffus et étendu. On peut comparer le premier, à cause de la violence, de la rapidité, de la force et de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainsi dire, et emporte tout, à une tempête et à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire, à mon avis, que, comme un grand embrasement, il dévore et consume tout ce qu'il rencontre, avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversement dans ses ouvrages, et qui, à mesure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces... Le sublime de Démosthène vaut sans doute mieux

dans les exagérations fortes et dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits. (*Traité du Sublime*, chapitre X, traduction de Boileau.)

LIBANIUS.

On ne saurait, sans une extrême injustice, refuser un tribut d'éloges à Démosthène, auquel il faut reconnaître qu'est due la palme de l'art de bien dire. Il prit naissance d'un père probe et vertueux, à Athènes, ville d'une haute antiquité et chère aux dieux; ce père pourvut à son éducation par des moyens honnêtes. Orphelin dès le bas âge, il travailla à son instruction, au lieu de s'adonner à la paresse, et se tint à lui-même lieu de l'auteur de ses jours. Dans son procès avec ses tuteurs, il réclama une somme inférieure à celle dont il avait été frustré, d'après les pièces produites par lui-même; il en abandonna généreusement la plus forte part (1). Adonné, dévoué au bien public, il fournissait des deniers à la répu-

(1) Ces deux assertions sont peu probables. Elles paraissent isolées, et la première semble contredite par le texte même des plaidoyers de Démosthène contre ses tuteurs.

blique, équipait des galères, tandis que Philippe, usant d'un moyen funeste aux Grecs, semait partout l'or pour corrompre les gouverneurs des villes, dont, par ce moyen, il se rendait maître. Le seul Démosthène conservait des mains pures; et lorsqu'il voyait les autres s'enrichir, il comptait lui-même être assez riche en sauvant sa patrie. Philippe inquiétait les Olynthiens : Démosthène excite, par des discours répétés, les Athéniens à pourvoir au salut de leurs colons; il ne tint pas à cet orateur que ce monarque n'échouât devant Olynthe; mais le vénal Euthycrate anéantit les effets de son zèle.

Étant allé en ambassade auprès de Philippe, il prit ce tyran en haine, et excita son animadversion; il repoussa tous ses présens, même ceux que l'usage accordait aux ambassadeurs étrangers. Le peuple était mis en mouvement par Démosthène, et ce même peuple faisait agir les villes libres, Bysance, Chéronée, Périnthe; aucune d'elles ne succomba par l'effet d'une domination maritime. Démosthène, par une loi, releva la marine, et procura aux Athéniens la liberté de la navigation et l'empire de la mer. Après avoir ainsi organisé la flotte athénienne, il la déroba à un incendie qu'avait allumé Antiphon, venu lui-même à Athènes pour brûler les vaisseaux; il fut arrêté par Démosthène, avant d'avoir commencé l'exécution de

ce crime ; ce fut Démosthène qui empêcha Philippe d'approcher des murs d'Athènes. Quand ce grand orateur eut converti en une aversion décidée son penchant pour le vin et pour les désordres attachés à son usage, il appliqua aux affaires publiques les ressources d'un art qu'il poussa à la perfection ; il les embrassa avec une grande supériorité, et les domina de toute la hauteur de son génie. Sa mort héroïque fut conforme à sa vie. (*Demosthen. laudatio.*) (1).

---

(1) Libanius, panégyriste exalté de Démosthène, a consacré plusieurs des *Déclamations* qui nous restent sous son nom à célébrer la gloire de cet orateur. Quelques-uns des cadres dans lesquels il a fait entrer ces différens éloges de Démosthène, sont ingénieux. Tantôt il suppose que Philippe, après la bataille de Chéronée, a fait demander qu'on lui livrât ce grand homme, et il met dans sa bouche, à cette occasion, l'expression des sentimens les plus généreux et les plus patriotiques. (XIII[e] *Déclam.*) Tantôt il feint que Démosthène a été indignement arraché de l'autel de la miséricorde au pied duquel il cherchait un refuge contre la fureur du roi de Macédoine, et qu'il en sollicite la destruction comme d'un piége tendu à la bonne foi des supplians, en annonçant qu'un jour peut-être, si les Athéniens deviennent plus compatissans, sa voix s'élevera pour en demander le rétablissement. (XIV[e] *Déclam.*) Ailleurs, Libanius imagine que Philippe a promis de rendre mille prisonniers si les Athéniens consentent à lui livrer Démosthène, et inspire à l'orateur, résolu à partir pour la Macédoine, un langage noble et magnanime. (XV[e] *Déclam.*) Dans sa XVI[e] déclamation, le sophiste grec, supposant que Démosthène, après avoir quitté l'administration de la république, est mis en jugement, lui dicte une apologie dans laquelle éclate son admiration pour l'orateur. Enfin la XVII[e] déclamation

II. MODERNES.

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON, PAR J. NIGRONIUS (1).

Les Grecs, panégyristes outrés de Démosthène, vécurent avant la naissance de Cicéron; ou, s'il en est qui purent lire ses ouvrages, c'est par l'effet

---

repose sur l'hypothèse que Démosthène est sur le point d'être réduit en esclavage par le peuple athénien. Libanius établit que cette servitude imposée à Démosthène qui n'a pas vendu la ville, mais que la ville a vendu, serait une action indigne de ses concitoyens et de l'humanité tout entière; puis il cherche à le consoler de cette humiliation. « O Démosthène! s'écrie-t-il, tu n'es ni le premier, ni le seul homme qui soit tombé dans cet excès de misère!... Nicias, chef de l'armée de Sicile, fut esclave; malade, il servit les Syracusains... Tu serviras, ô Démosthène, après des généraux, après ceux qui ont combattu sur mer avec distinction; souviens-toi des dieux mêmes. Hercule, qui délivra l'univers entier des bêtes féroces et des scélérats qui l'infestaient, qui rendit la navigation possible à l'audace, et établit ses immortelles colonnes aux confins de l'univers habitable, Hercule servit, et sous les ordres de qui? d'Eurysthée, homme bien au-dessous, non seulement de lui, mais de tant d'autres. Eh bien! Hercule reçut ses ordres, et apprit à supporter cette douloureuse calamité de dépendre d'un homme!... Apollon, fils de Jupiter, poète et dieu, servit aussi les hommes... Eh bien! Démosthène sera compté un jour parmi eux!... »

(1) Julius Nigronius, jésuite génois, distingué par sa sagesse et par son érudition, vivait au dix-septième siècle. Ses ouvrages, qui consistent principalement en harangues sur divers sujets de littérature et de philosophie, sont peu connus, et n'ont jamais été traduits en français. Son nom ne figure dans aucune biogra-

d'un amour-propre national qu'ils décernèrent la palme à l'orateur grec. Les écrivains romains qui ont apprécié avec candeur ses qualités oratoires, et qui les ont louées avec une expression sincère, ont fait preuve d'un grand désintéressement : tels, Quintilien, qui l'appelle le prince des orateurs grecs; Pline le jeune, qui le proclame le modèle et la règle de l'art oratoire ; Valère-Maxime, qui dit que son nom réveille l'idée de la plus parfaite éloquence. Qu'il avait profondément frappé l'esprit de saint Jérôme, qui ne se lassait pas d'admirer la véhémence et l'énergie de ses discours! Parlerai-je enfin de Cicéron, qui déclare *qu'il réalise l'idée qu'il s'était faite de l'excellence de l'éloquence ?*

Démosthène avait vingt-deux ans lorsqu'il plaida contre ses tuteurs. Cicéron en avait vingt-six lorsqu'il porta la parole pour Quinctius. Il eût pu commencer plus tôt, mais il répudia cette renommée de génie précoce qui, aux yeux des sages, est de mauvais augure. Il préféra les fruits aux fleurs, la réalité aux espérances, et voulut qu'on louât son éloquence et non ses efforts. Il aspira à se présenter au combat, armé, fortifié

---

phie, et le peu de détails que nous possédons sur lui, sont fournis par la *Bibliotheca scriptor. soc. Jesu*, du P. Alegambe. (Anvers, 1643, in-fol.) Cet écrivain mourut à Milan, le 17 janvier 1625, à soixante-onze ans. La harangue dont j'ai extrait et traduit ce parallèle m'a été communiquée par M. Péricaud.

de telle sorte qu'il pût recueillir au Forum une gloire et des louanges certaines. L'exemple de nombreux orateurs contemporains qui avaient débuté dans un âge tendre, sans atteindre à la perfection de l'éloquence, lui fut utile. On est trop enclin à penser que de très jeunes orateurs ne font que réciter des discours qu'ils n'ont point composés, et c'est un soupçon auquel Démosthène a été loin d'échapper, pour sa première harangue, dont le véhément orateur Isée passa pour être l'auteur. Des discours prononcés par des *enfans* ne peuvent rapporter qu'une gloire *puérile*..... Cicéron ne put que lire les ouvrages de ce divin Platon que Démosthène avait eu l'avantage d'entendre. Il égala, s'il ne surpassa pas Démosthène dans la connaissance de ce philosophe; mais il fut de beaucoup supérieur à Démosthène dans l'étude de la philosophie d'Aristote, ce prince des péripatéticiens, que Platon, son maître, appelait lui-même le *philosophe de la vérité*..... Rien d'admirable comme les monumens qu'il nous a laissés de ses vastes connaissances dans la philosophie, ouvrages dans lesquels il donne de la fraîcheur aux idées rebattues, de l'autorité aux maximes nouvelles, de la clarté aux choses obscures, de la grâce aux choses vraies; la morale, la dialectique, la politique, les questions religieuses, l'économie politique, il a tout traité.

Démosthène connut-il le droit civil ? peu ou point. Ce fut une science que Cicéron posséda d'une manière approfondie : son discours pour Muréna témoigne combien elle lui était familière. Démosthène connut-il la poésie ? rien de ce qui nous a été conservé de l'antiquité ne l'annonce. Cicéron en apprit si exactement les règles, que presque enfant il composa un poëme, et que dans son adolescence il était désigné comme le meilleur des poètes romains. On rapporte qu'il fit jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Telle était sa facilité à versifier et sa liberté d'esprit, qu'à la suite de son consulat, au milieu des orages de toute sorte dont il était assailli, il composait des poésies. Démosthène ne savait aucune langue étrangère, cette ressource si précieuse pour accroître son instruction. Les Athéniens étaient trop pénétrés de l'idée que toute la science humaine était renfermée dans les livres grecs, pour y songer. Cicéron connaissait à fond la langue et la littérature grecques. Il a écrit en cette langue un livre sur son consulat. On fait grand bruit du débit impétueux, de l'action véhémente de Démosthène. Mais le mot si connu d'Eschine, exilé à Rhodes, peut s'expliquer par le désir d'excuser sa défaite. D'ailleurs, la version que Pline le jeune a adoptée par rapport à ce mot le dénature, et tend à faire conjecturer qu'Eschine a entendu qualifier seule-

ment la force, l'âpreté, la *férocité* de son débit oratoire. Il n'y a là nul éloge. Il n'en fut pas ainsi de *notre* Cicéron qui sut si bien unir la beauté, la grâce du geste, au charme du débit, à la pureté de la prononciation, et toujours séduire l'oreille, soit qu'il eût à échauffer ses auditeurs, à lancer les foudres de son éloquence, ou à toucher, à caresser, à plaire. Rien que d'humain n'animait son élocution. Sidoine Apollinaire écrivait, avec raison, de Claudien : *Il se fâche comme Démosthène, il persuade comme Cicéron.*

La diction de Démosthène est sèche, laconique, on n'en peut rien ôter. Sénèque la caractérise à merveille en disant qu'elle est dure, qu'elle n'offre rien de doux, rien de paisible. Cette fécondité gracieuse dont abondaient Platon et Isocrate lui est tout-à-fait inconnue. Les partisans de la prééminence de Démosthène veulent-ils triompher de ce que Cicéron lui-même a reconnu cette prééminence ? Que leur erreur serait grande ! Cicéron ne la lui attribue que relativement aux autres orateurs grecs, jamais par rapport à lui-même. Il convient qu'il ne répond point entièrement à l'idée qu'il a de l'éloquence, qu'il ne la satisfait pas pleinement, qu'il sommeille parfois. S'il ne s'est pas préféré librement à lui, c'est par modestie. Quand il lui a attribué la supériorité sur les orateurs grecs, il n'a évidemment entendu parler que des orateurs

contemporains, Hypéride, Isée, Lysias, Eschine, mais non de Phocion, Démade, Périclès. Si Démosthène n'est pas au-dessus de ces derniers, à plus forte raison n'est-il pas supérieur à Cicéron, ce Cicéron dont Asinius Pollion écrivait qu'il avait rendu la nature obéissante. Elle fut mère pour Cicéron, marâtre pour Démosthène. Rappelons que Quintilien a dit que la nature avait plus fait pour Cicéron, l'art pour Démosthène. Suidas rend un jugement tout semblable. Peut-on oublier, en effet, combien Démosthène fut redevable à l'art? Ses efforts pour corriger une déclamation vicieuse, cette épée nue au-dessus de sa tête pour fortifier son courage, l'Histoire de Thucydide sept fois transcrite, ce régime *consumant plus d'huile que de vin*, dix mille drachmes donnés à un déclamateur, tous ces soins attestent combien la nature lui était rebelle. Cicéron ne demeura pas oisif; il étudia, consulta de bons modèles, apprit les règles du débit oratoire; mais il n'eut pas besoin de lutter contre une nature que la Providence lui avait départie si favorable.

Voyons le courage dont ils firent respectivement preuve. Démosthène, député auprès de Philippe, roi de Macédoine, s'arrête tout à coup au milieu de son discours. Est-ce l'effet de la majesté royale, l'aspect d'un monarque irrité, connaisseur lui-même dans l'art de la parole, qui déconcerte

ainsi un orateur réputé si habile? Quoi qu'il en soit, il se tut, et ce ne fut pas sans honte. Jamais pareille chose n'arriva à Cicéron, qui eut pourtant à lutter contre Sylla, contre Catilina, dans un sénat rempli de ses partisans et de ses complices, devant des personnages aussi graves que Caton et Brutus, devant Crassus et Lucullus, que leurs richesses égalaient à des rois, devant Pompée et César, tous personnages égaux, sinon supérieurs à Philippe. Jamais son courage ne l'abandonna en de telles circonstances; non qu'il n'éprouvât, comme il en convient lui-même, une certaine émotion au début de ses discours; mais la gravité de la cause, l'attente de l'événement, la solennité des jugemens ne tardaient pas à lui rendre toutes ses forces. Si l'on ne peut contester à Cicéron la supériorité sur son rival pour émouvoir et faire couler les larmes, qui niera ses avantages dans l'art de manier la plaisanterie? Plutarque n'ose le justifier du reproche de sécheresse et d'austérité; Quintilien dit que la nature lui a refusé la faculté de plaisanter; Cicéron, si porté pour lui, le trouve inférieur, sous ce rapport, à Démade, à Hypéride, à Lysias, et ne peut dissimuler qu'il doit plus, comme nous l'avons déjà dit, à l'art qu'à la nature. Les partisans de Démosthène ne manquent pas de se récrier contre l'abondance prolixe de Cicéron, et de louer la concision de Dé-

mosthène. Quintilien, dont je ne saurais récuser le témoignage, juge la question en disant *qu'on ne peut rien retrancher à Démosthène, rien ajouter à Cicéron.* Un orateur dont les discours ne sont susceptibles d'aucune addition, n'a-t-il pas atteint à la perfection de son art? Aristote, ce prince des philosophes, considère comme parfaite une chose à laquelle il y a impossibilité d'ajouter rien de ce qu'exige sa nature. Si l'orateur romain est dans ce cas, il a donc tout ce qui convient; il doit donc être réputé parfait, car toute vertu consiste à se tenir dans un milieu également éloigné de tout extrême.

La tâche de l'orateur grandit de l'importance des circonstances dans lesquelles il exerce son ministère. Que ces circonstances furent solennelles pour Cicéron! La Sicile vengée, des complots anéantis, un tuteur donné à Ptolomée, roi d'Egypte, des troupes lancées contre les ennemis de la république, toutes ces choses ont éternisé sa renommée. Non que ces grands véhicules aient manqué à Démosthène; mais pourrait-on comparer cette petite contrée de l'Attique et Athènes à cette Rome qui avait étendu sa domination sur presque tous les points du globe!...

Que dirai-je de la bravoure, cette vertu dans laquelle la prééminence de Cicéron sur Démosthène fut incontestable? Rappelons cette bataille

contre le roi Philippe, dans laquelle Démosthène jeta son bouclier en fuyant lâchement; rapprochons cette désertion du courage que Cicéron déploya sous Sylla dans la guerre contre les Marses, de celui qu'il fit éclater dans son proconsulat de Cilicie, lorsqu'à la tête des légions romaines, il mit en fuite l'ennemi, en fit un affreux carnage, et mérita de recevoir de ses troupes le surnom glorieux d'*Imperator*. Sa modestie le porta à s'abstenir de demander les honneurs du triomphe; il voulut ne devoir sa gloire qu'à son éloquence. Cette gloire, en effet, ne fut-elle pas assez grande et assez pure? N'est-ce pas lui qui, le premier, porta ce beau titre de *père de la patrie*, qui, depuis lui, fut transmis aux empereurs? Jamais, avant lui, tant d'éclat ne s'était accumulé sur le même homme. La reconnaissance de l'empire romain tout entier, les acclamations de ses auditeurs, Rome sauvée de la tyrannie; quels triomphes se peuvent comparer à ceux-là! Rien de semblable ne fut le partage de Démosthène; et l'on pourrait encore le préférer à l'orateur romain!... Parlerai-je de leurs mœurs? Oui, si les partisans du Grec m'y forcent. Je dirai que Démosthène fut condamné par l'Aréopage pour corruption, et se sauva en exil; je le comparerai à Cicéron qui, proconsul en Cilicie, refusa les présens que lui offraient ses provinces, noble désintéressement qui

lui concilia tous les esprits ! S'il augmenta son patrimoine, ce ne fut pas aux dépens de provinces qu'il spolia, ce ne fut point à l'aide de prévarications dans son ministère d'avocat, ou d'une honteuse dilapidation de la fortune publique, mais par l'effet du juste salaire accordé à ses travaux, par les héritages de ses amis. Caton lui-même portait envie à sa probité. S'il quitta sa patrie, ce fut par un exil volontaire, pour céder à la haine de ses ennemis, et dans l'espoir de calmer par son éloignement les fureurs de la guerre civile. Que dis-je ? Démosthène s'empoisonna lâchement pour ne pas tomber entre les mains d'un ennemi : disciple de Platon, il ignora que nul n'est en droit de disposer de son existence avant que les dieux en aient marqué le terme, qu'un citoyen ne peut se ravir à sa patrie, que c'est lâcheté de ne pouvoir supporter les maux de la vie, la mauvaise fortune, et de devancer la mort par crainte même de la mort. Quelle différence ! Cicéron, voyant sa mort certaine, tend lui-même, sans chercher à fuir, la gorge aux licteurs. Peut-on, sans douleur, voir sa tête, dépôt de tant de génie et d'éloquence, indignement tranchée par Popolius, sa langue percée par Fulvie, digne épouse d'un barbare, cette tête ignominieusement exposée a la tribune aux harangues ! (18e *Har. Moguntiæ* (Mayence) MDCX.)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON, PAR LE P. RAPIN.

Démosthène découvre, dans chaque raison qui se présente à son esprit, tout ce qu'il y a de réel et de solide, et a l'art de l'exposer dans toute sa force. Cicéron, outre le solide qui ne lui échappe pas, voit tout ce qu'il y a d'agréable et d'engageant, et il en suit la trace sans s'y méprendre. Ainsi, pour distinguer le caractère de ces deux orateurs par leur véritable différence, il me semble qu'on peut dire que Démosthène, par l'impétuosité de son tempérament, par la force de ses raisonnemens et par la véhémence de sa prononciation, était plus pressant que Cicéron, de même que Cicéron, par ses manières tendres et délicates, par ses mouvemens doux, pénétrans, passionnés, et par toutes ses grâces naturelles, était plus touchant que Démosthène. Le Grec frappait l'esprit par la force de son expression et par l'ardeur et la violence de sa déclamation : le Romain allait au cœur par de certains charmes et de certains agrémens imperceptibles qui lui étaient naturels, et auxquels il avait joint tout l'artifice dont l'éloquence peut être capable. L'un éblouissait l'esprit par l'éclat de ses lumières, et jetait le trouble dans l'âme qui n'était gagnée que par l'entendement; et le génie insinuant de l'autre

pénétrait, par des douceurs et des complaisances, jusque dans le fond du cœur. Il avait l'art d'entrer dans les intérêts, dans les inclinations, dans les passions et dans les intentions de tous ceux qui l'écoutaient. (*Comparaison de Démosthène et Cicéron.*) (1).

DÉMOSTHÈNE ET ESCHINE, PAR TOURREIL.

Une énergie qui lui est propre caractérise Démosthène, et le tire du pair. Son discours est un tissu d'instructions, de conséquences et de démonstrations, formé par le sens commun. Son raisonnement, dont la force augmente toujours,

---

(1) A la suite de ces parallèles qui expliquent si bien les dissemblances que la nature avait mises entre le génie de Démosthène et de Cicéron, il ne saurait être sans intérêt de rappeler quelques-uns des points de conformité qui existèrent entre leurs destinées.

Tous deux s'élevèrent des rangs obscurs de la société à la puissance et aux honneurs. Leurs débuts dans la carrière oratoire datent à peu près du même âge. L'un et l'autre, pleins d'indépendance et de patriotisme, s'élevèrent avec intrépidité et constance contre les tyrans et les oppresseurs de leur pays. Démosthène ne cessa de démasquer les projets hostiles de Philippe contre sa patrie. Cicéron dévoila courageusement, en plein sénat, les complots de Catilina. Tous deux subirent les rigueurs de l'exil, et furent rappelés avec acclamations par le peuple. Chacun d'eux périt de mort violente. L'un tendit avec courage et avec une résignation presque chrétienne sa gorge aux brigands apostés par Antoine; l'autre devança, par un suicide qui ne fut pas sans héroisme, le supplice que lui préparait la vengeance d'Antipater.

monte par degrés et avec précipitation jusqu'où il veut le pousser... Il attaque à découvert; il presse, et réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais, en cet état, l'auditeur, loin d'avoir honte de sa défaite, sent le plaisir de se rendre à la raison. *Isocrate*, disait Philippe, *s'escrime avec le fleuret, Démosthène se bat avec l'épée*... On voit un homme qui n'a d'autres ennemis que ceux de l'Etat, ni d'autres passions que l'amour de l'ordre et de la justice; un homme qui ne prétend pas éblouir, mais éclairer; qui ne cherche pas à plaire, mais à servir. Point d'ornemens qui ne naissent de son sujet, point de fleurs s'il ne les rencontre sur son chemin. On dirait qu'il n'aspire qu'à se faire entendre, et que, sans dessein, il se fait admirer; non qu'il n'ait des grâces, mais il n'en a que d'austères, que de compatibles avec la candeur et la franchise dont il faisait profession. La vérité, chez lui, n'est point fardée; il ne l'efféminе point sous prétexte de l'embellir... Nulle sorte d'ostentation, nul retour sur lui-même; il ne se montre ni ne se regarde. Il regarde, il montre uniquement sa cause; et sa cause, c'est toujours ou le salut ou l'avantage de sa patrie. (*Préface des Harangues de Démosthène et d'Eschine*, tome 1, p. 261.)

Eschine n'a pas cet air de droiture, ce style impétueux, ce ton de vérité suprême qui entraîne

l'esprit par le poids de la conviction, talent qui tire Démosthène du pair, et dont il use d'une façon singulière. Vous calme ou vous agite-t-il, vous ne sentez rien qui vous dérange, vous pensez obéir à la nature ; vous persuade ou vous dissuade-t-il, vous ne sentez rien qui vous violente, vous croyez obéir à la raison ; car il parle toujours comme la raison et la nature, il n'a proprement que son style. C'est à ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit; il écarte jusqu'à l'ombre du superflu : point d'ornemens recherchés, point de fleurs; il n'aime que le feu et la lumière; il veut, non des armes brillantes, mais des armes sûres. Voilà, si je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuse qui domptait les Athéniens, et qui place Démosthène au-dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'orateurs. (*Ibid.*, tome 2, p. 41.)

FÉNÉLON.

Je ne crains pas de dire que Démosthène me paraît supérieur à Cicéron. Je proteste que personne n'admire Cicéron plus que je fais. Il embellit tout ce qu'il touche ; il fait honneur à la parole ; il fait des mots ce qu'un autre n'en saurait faire. Il a je ne sais combien de sortes d'esprit ; il est même court et véhément toutes les fois qu'il veut l'être, contre Catilina, contre Verrès, contre Antoine;

mais on remarque quelque parure dans son discours. L'art y est merveilleux, mais on l'entrevoit. L'orateur, en pensant au salut de la république, ne s'oublie pas et ne se laisse point oublier. Démosthène paraît sortir de soi et ne voir que la patrie. Il ne cherche point le beau, il le fait sans y penser; il est au-dessus de l'admiration. Il se sert de la parole comme un homme modeste de son habit pour se couvrir. Il tonne, il foudroie. C'est un torrent qui entraîne tout. On ne peut le critiquer parce qu'on est saisi. On pense aux choses qu'il dit, et non à ses paroles. On le perd de vue; on n'est occupé que de Philippe qui envahit tout. Je suis charmé de ces deux orateurs; mais j'avoue que je suis moins touché de l'art infini et de la magnifique éloquence de Cicéron, que de la rapide simplicité de Démosthène. (*Lettre à l'Académie française sur l'éloquence.*)

ROLLIN.

Qu'y a-t-il dans ces harangues de si admirable, et qui ait pu enlever si universellement les suffrages de tous les siècles ? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flatter l'oreille par le son et l'harmonie des périodes, qui fasse illusion à l'esprit par un style fleuri et des pensées brillantes ? Une telle éloquence peut bien dans le

moment même éblouir et charmer, mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours; c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur et la noblesse des sentimens et du style, la vivacité des tours et des figures; enfin, un art merveilleux de mettre dans tout leur jour, et de faire paraître dans toute leur force, les matières qu'il traite... Ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène, et en quoi il n'a point eu d'imitateurs, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne jamais faire parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause et point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échappe une expression, un tour, une pensée qui n'ait pour but simplement que de plaire et de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'était Démosthène, dans des matières si susceptibles de grâce et d'élégance, met le comble à son mérite, et est au-dessus de toutes les louanges. (*Traité des Etudes, de l'Eloquence du barreau.*)

LE CHANCELIER D'AGUESSEAU.

Ce fut dans le premier âge de l'éloquence que la Grèce vit autrefois le plus grand des orateurs jeter

les fondemens de l'empire de la parole sur la connaissance de l'homme et sur les principes de la morale.

En vain la nature, jalouse de sa gloire, lui refuse ses talens extérieurs : cette éloquence muette, cette autorité visible, qui surprend l'âme des auditeurs, et qui attire les vœux avant que l'orateur ait mérité les suffrages : la sublimité de son discours ne laissera pas à l'auditeur, transporté hors de lui-même, le temps et la liberté de remarquer ses défauts : ils seront cachés dans l'éclat de ses vertus; on sentira son impétuosité, mais on ne verra point ses démarches; on le suivra comme un aigle dans les airs, sans savoir comment il a quitté la terre.

Censeur sévère de la conduite de son peuple, il paraîtra plus populaire que ceux qui le flattent; il osera présenter à ses yeux la triste image de la vertu pénible et laborieuse; et il le portera à préférer l'honnête difficile, et souvent même malheureux, à l'utile agréable et aux douceurs d'une indigne prospérité.

La puissance du roi de Macédoine redoutera l'éloquence de l'orateur athénien; le destin de la Grèce demeurera suspendu entre Philippe et Démosthène; et, comme il ne peut survivre à la liberté de sa patrie, elle ne pourra jamais expirer qu'avec lui.

D'où sont sortis ces effets surprenans d'une éloquence plus qu'humaine ? Quelle est la source de tant de prodiges dont le simple récit fait encore, après tant de siècles, l'objet de notre admiration ?

Ce ne sont point des armes préparées dans l'école d'un déclamateur; ces foudres, ces éclairs qui font trembler les rois sur leur trône, sont formés dans une région supérieure. C'est dans le sein de la sagesse qu'il avait puisé cette politique hardie et généreuse, cette liberté constante et intrépide, cet amour invincible de la patrie; c'est dans l'étude de la morale qu'il avait reçu des mains de la raison même cet empire absolu, cette puissance souveraine sur l'âme de ses auditeurs. Il a fallu un Platon pour former un Démosthène, afin que le plus grand des orateurs fît hommage de toute sa réputation au plus grand des philosophes. (*Discours sur la connaissance de l'homme.*)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON, PAR MIDDLETON.

Le génie, l'habileté, le style, le goût, sont dans l'un et l'autre au même degré. Leur éloquence est de ce genre noble, étendu, sublime, qui embellit toujours le sujet, et qui lui donne toute la forme et tout l'éclat qu'il est capable de recevoir. C'est cette rondeur de langage, pour parler ici

comme les anciens, à laquelle on ne peut rien ajouter, rien retrancher; enfin, leurs perfections sont si transcendantes, et si égales sur tous les points, que les critiques ne conviennent pas encore auquel ils doivent donner la préférence. A la vérité, Quintilien, un des plus judicieux, l'attribue entièrement à Cicéron. Mais s'il est vrai, comme d'autres l'ont pensé, que Cicéron n'ait ni la précision, ni l'énergie, ni, suivant son expression, les foudres de Démosthène, il le surpasse par la fécondité et l'élégance de la diction, par la variété et le pathétique des sentimens, et surtout par la vivacité de l'esprit et la finesse des railleries. Démosthène n'a rien d'enjoué ni d'agréable, et, lorsqu'il essaie de plaisanter, la manière dont il le fait montre que ce genre ne lui déplaît pas, mais qu'il lui convient peu; car, « toutes les fois qu'il affectait la plaisanterie, il ne faisait, dit Longin, que se rendre ridicule; et s'il lui arrivait de faire rire, c'était presque toujours à ses dépens. » Plus heureux en ce genre, Cicéron, toujours plein de grâce et d'urbanité, était encore sûr de plaire lorsqu'il perdait l'espérance de convaincre, et trouvait le moyen d'inspirer de la gaieté à ses juges aussitôt qu'il commençait à redouter leur sévérité. On sait qu'une plaisanterie bien placée lui servit plus d'une fois à sauver ses cliens. (*Hist. de Cicéron par Middleton*, trad. de M. V. Leclerc, 1825.)

VOYER D'ARGENSON.

J'ai lu les harangues de Démosthène avec tout le plaisir possible, et sa vie avec peine (1). J'ai reconnu en lui l'homme du plus grand talent, de la plus belle et de la plus vive éloquence; mais je me suis aperçu que les qualités de son cœur ne répondaient point à celles de son esprit. Quelque temps après sa première cause, n'étant point encore parvenu à débiter parfaitement, il composait du moins pour les autres; et, dans une cause où l'Aréopage se trouva fort embarrassé, parce que les plaidoyers étaient d'égale force (2), on découvrit que c'était Démosthène qui avait fait l'un et l'autre; il était ainsi avocat pour et contre. Quelle opinion peut-on avoir du cœur d'un tel orateur? Enfin il se trouva en état de s'opposer à tout ce

(1) On se demande dans quelle vie de Démosthène, d'Argenson a puisé les imputations calomnieuses répandues dans ce morceau. Malgré la sobriété générale de mes commentaires sur les jugemens qui composent ce recueil, je n'ai pas cru devoir laisser passer sans contradiction quelques-uns de ces reproches. Quant à l'opinion en elle-même, j'ai pensé devoir la rapporter, tant à raison de l'originalité toute *voltairienne* du style dans lequel elle est conçue, qu'à cause de la finesse de quelques-unes des réflexions qu'elle présente.

(2) Allusion mal établie, sur la foi d'Eschine, à la conduite de Démosthène dans le procès d'Apollodore et de Phocion. Voyez sa *Vie*, p. 37.

que proposait Phocion, qui ne manquait ni d'esprit ni d'éloquence, et dont les opinions étaient plus justes et plus avantageuses aux Athéniens. Démosthène se trouva encore plus de talent que lui; il l'emporta, et ses succès furent cause de la perte de sa patrie. Ne devait-il pas se reprocher un pareil triomphe? Souvent, quand Démosthène manquait de raisons, il se tirait d'affaire par une plaisanterie (1).

Il avait conseillé la guerre; quoique les Athéniens ne fussent pas en état de la faire, on la résolut. Obligé d'y marcher comme les autres, il fut le premier à lâcher le pied et à s'enfuir. Il avait harangué en mauvais citoyen, il combattit en lâche soldat. Cependant les Athéniens le rappelèrent dans la tribune aux harangues; ils voulurent entendre encore ce divin orateur (2). Peuple frivole qui ne faisait cas que du choix des mots et de la tournure

(1) Singulier grief à articuler contre un orateur auquel tous les critiques se sont accordés à reprocher l'austérité si positive de son éloquence, et une négation presque absolue du talent de plaisanter!

(2) Il n'est pas bien facile de savoir à quel événement de la vie oratoire de Démosthène, d'Argenson fait ici allusion. On ne connaît de Démosthène, après la bataille de Chéronée, aucun discours politique autre que la harangue de la Couronne. Mais il n'est pas exact de dire que Démosthène fut rappelé à la tribune pour la prononcer : il s'y présenta de lui-même en qualité d'accusé dans la personne de Ctésiphon, pour faire valoir ses droits

des phrases, sans s'embarrasser de l'objet du discours !

Philippe étant mort, Démosthène soutint qu'on n'avait rien à craindre de la part du jeune Alexandre, que ce n'était qu'un *sot enfant.* Les beaux esprits d'Athènes sourirent et applaudirent : la suite a fait voir à quel point ce jugement sur Alexandre était hasardé. Le roi de Macédoine ruina Thèbes, et ne pardonna à Athènes que par indulgence pour les arts, les lettres et la philosophie; mais il demanda qu'on lui livrât les orateurs qui l'avaient insulté. Démosthène était le plus coupable; il eut grand'peur, fit ce qu'il put pour s'épargner le voyage; il inventa et déclama à merveille la fable des pasteurs que les loups engagèrent à livrer leurs chiens; mais Démosthène n'était rien moins qu'un homme précieux à conserver pour la république. Cependant, il vint à bout d'engager ses compatriotes à payer une somme considérable, plutôt que de l'abandonner au ressentiment du roi de Macédoine. Alexandre prit l'argent des Athéniens (1), leur laissa leur orateur, et fit un très bon marché.

---

et la défense de son client. D'Argenson entend-il parler de l'oraison funèbre des Grecs morts à Chéronée? je ne le pense pas; car la phrase qui suit n'aurait alors aucun sens.

(1) Pure allégation, ou, pour mieux dire, erreur qui ne repose sur aucun témoignage. Il n'est pas plus vrai que Démosthène

Le conquérant ayant pris Sardes sur le roi de Perse, y trouva la preuve que Démosthène était pensionnaire des ennemis de sa patrie; en un mot, un fripon (1). Il le fit savoir aux Athéniens qui n'en firent que rire; effectivement, cela n'empêchait pas que Démosthène ne fût l'homme de la Grèce qui parlât le mieux, et les Athéniens pardonnaient tout en faveur de l'esprit et des talens.

J'aime bien mieux Cicéron. L'orateur romain avait de grands défauts personnels; il était faible dans le conseil et dans le gouvernement, et se pliait aux temps et aux circonstances; mais il ne s'échauffait pas du moins pour le mauvais parti (2), et il ne poussait point sa patrie dans le précipice, s'il n'osait l'empêcher d'y tomber. (*Les Loisirs d'un ministre d'Etat*, 1, 45.) (3).

---

ait engagé les Athéniens à payer à Alexandre une rançon en sa faveur. C'est bien gratuitement que d'Argenson rabaisse ici deux grands hommes.

(1) Voyez, *Vie de* Démosthène, p. 133, note 1, mes observations sur ce fait.

(2) Est-ce bien sérieusement que d'Argenson qualifie ainsi le parti de l'honneur, de la liberté, de la justice, des Athéniens enfin, contre Philippe?

(3) La première édition de cet ouvrage parut en 1785, sous la rubrique d'Amsterdam, sous le titre d'*Essais dans le goût de ceux de Montaigne*.

DÉMOSTHÈNE ET ESCHINE, PAR RICARD.

DÉMOSTHÈNE et Eschine naquirent à une époque où la gloire d'Athènes commençait à décliner avec ses mœurs, où les vertus qui avaient formé les Miltiade, les Cimon et les Aristide, ne subsistaient presque plus que dans le souvenir de leurs descendans. L'ambition, l'intérêt et la cupidité avaient pris la place de ce zèle pour le bien public, de ce noble désintéressement, de cet amour généreux de la patrie qui faisait tout sacrifier à la gloire de lui être utile. La plupart des généraux ne briguaient l'honneur de commander les armées, que pour avoir occasion d'élever une fortune odieuse sur les fruits de leurs concussions. Le plus grand nombre des orateurs faisaient un trafic honteux de leurs talens, et les prostituaient aux ennemis de leur patrie. Quelques citoyens seulement conservaient encore un reste précieux de ces vertus antiques qui avaient obtenu aux Athéniens la supériorité sur les autres républiques de la Grèce, et les avaient fait triompher de toutes les forces de l'Asie. Eschine se laissa entraîner à la corruption générale; et, comme il était le plus éloquent des orateurs vendus à Philippe, il fut constamment à la tête de cette faction coupable et avilie. Démosthène s'était déclaré pour le parti de l'honneur et

de la vertu. Défenseur intrépide de la liberté de la Grèce, il résista avec une constance inébranlable aux ennemis de sa patrie, et ne se fit pas moins estimer par sa ferme opposition aux vues ambitieuses de Philippe, qu'il était admiré pour son éloquence inimitable.

On sent d'avance combien le caractère de ces deux orateurs, et les motifs si contraires qui les dirigeaient, ont dû mettre de différence dans leur manière d'écrire. C'est dans la noblesse des sentimens, c'est dans l'honnêteté du cœur que la véritable éloquence prend sa source, et c'est surtout par-là que Démosthène se montre si supérieur à son rival. Né avec les plus grands talens, Eschine aurait peut-être balancé l'éloquence de Démosthène, si en lui les qualités du cœur eussent égalé celles de l'esprit. Cicéron et Quintilien s'accordent à reconnaître dans cet orateur la douceur, l'harmonie et la pompe de l'élocution, la pureté, la clarté, l'art de frapper l'auditoire par des images vives, et de rendre sensibles les objets qu'on lui peint, une heureuse abondance d'expressions brillantes et sonores, qui remplissent agréablement l'oreille, et font une vive impression sur la multitude, toujours plus sensible aux grâces séduisantes du langage, qu'aux beautés sévères d'une éloquence mâle et nerveuse. Mais cette abondance dans Eschine, dégénère quelquefois

en un luxe vicieux. Il relève son discours par tous les ornemens dont il est susceptible : figures hardies, métaphores brillantes, images riches et variées, traits véhémens et pathétiques, tout est employé pour intéresser l'auditeur, pour lui plaire, pour l'émouvoir. On peut dire, en un mot, qu'Eschine possédait à un très grand degré toutes les parties de l'orateur. Il s'en faut bien cependant qu'il n'ait laissé, sous ce rapport, une aussi grande réputation que Démosthène. Il semble même que c'est principalement à la gloire qu'il a eue d'être son adversaire qu'il doit l'intérêt qu'il excite ; et, quelque beaux que soient ses discours, il est encore moins connu par son propre talent que par son fameux procès avec Démosthène. Le désir d'apprécier le rival du plus grand orateur qui ait existé nous rend curieux de connaître l'homme qui se sentit assez de forces pour oser entrer en lice avec lui...

La lutte d'Eschine contre Démosthène nous fait mieux sentir encore toute la supériorité de celui-ci : les efforts d'un athlète puissant, qui ne rassemble toutes ses forces que pour rendre sa défaite plus sensible, ajoutent au triomphe de son rival. Mais aussi, que Démosthène paraît grand dans cette lutte ! avec quel avantage il y déploie toutes les ressources que des intérêts si grands et un talent plus grand encore doivent naturellement

fournir à un orateur de ce mérite ! quelle vigueur, quel nerf, quelle précision il montre dans toutes les parties de sa cause ! avec quelle facilité il passe de la discussion simple des faits au sublime des sentimens, à l'élévation des pensées, à la chaleur des mouvemens, à la véhémence des passions, à tout ce que l'éloquence peut inspirer de plus pathétique et de plus animé pour s'emparer des esprits et les maîtriser à son gré ! Sa richesse n'est jamais, comme dans Eschine, une abondance superflue; ses ornemens, un luxe recherché; sa santé robuste, s'il m'est permis de le dire, n'est pas un excès d'embonpoint pris sur la vigueur du tempérament; tout en lui est force et nerf, chaleur et sentiment. Quel saisissement, quel transport d'admiration n'excite pas encore en nous ce serment sublime par les mânes des citoyens qui avaient péri aux journées mémorables de Marathon et de Salamine ! trait plein de véhémence et de majesté, le plus beau peut-être que l'éloquence ait encore inspiré, et qui était pour Démosthène une si noble apologie des conseils qu'il avait donnés, et que la calomnie osait noircir (1) ! Mais ce n'est pas dans ce seul discours que Démosthène se montre le

(1) Voyez dans la *Vie de* Démosthène, p. 161, le morceau où se trouve ce serment célèbre.

plus grand des orateurs. Ses harangues contre Philippe et tous ses autres discours politiques sont pleins de ces traits pathétiques et sublimes qui, comme autant de coups de foudre, étonnent, renversent, subjuguent les esprits, et entraînent les volontés. Qu'on joigne à toutes ces parties essentielles, qui constituent un grand orateur, la plus belle déclamation qui fut jamais, qualité qui relève si fort toutes les autres, et qui semble y mettre le sceau de la perfection, et l'on n'aura plus lieu de s'étonner que le nom de Démosthène nous ait été transmis avec tant de gloire, et que, suivant le témoignage de Cicéron, il réveille dans tous les esprits l'idée de l'orateur le plus parfait, ou plutôt celle de l'éloquence même... Philippe avouait que s'il l'eût entendu parler dans l'assemblée du peuple, il aurait lui-même opiné pour la guerre, et l'aurait nommé général des troupes destinées à marcher contre lui... témoignage le plus honorable qui jamais ait été rendu à l'éloquence, et auquel du moins on ne peut comparer que celui que l'orateur romain sut arracher à César, lorsque, plaidant pour Ligarius en présence du dictateur, l'homme le plus éloquent, le plus versé dans tous les secrets de l'art oratoire, et par conséquent le moins accessible à la séduction, il le fit tressaillir involontairement sur son tribunal, et le força d'absoudre

un accusé dont la condamnation était déjà prononcée dans le cœur irrité de son juge. (*OEuvres morales de Plutarque*, tome XI.)

HUGUES BLAIR.

Le style de Démosthène est nerveux et concis; mais on ne peut se dissimuler qu'il est quelquefois dur et brusque. Sa diction est énergique, son tour est ferme et vigoureux; et, quoiqu'il soit loin de manquer d'harmonie, il semble difficile de trouver en lui ce rhythme étudié, mais caché avec art, que plusieurs critiques anciens se plaisent à lui attribuer. On croirait plutôt que, dédaignant ces grâces délicates, il s'est attaché au sublime de sentiment. On rapporte que son action et son débit étaient singulièrement vifs et entraînans; ce que nous sommes naturellement portés à croire, d'après le caractère de sa composition. L'opinion qu'on se forme de lui en lisant ses ouvrages le représente sous des traits plutôt austères qu'aimables. En toute occasion il est grave, sérieux, véhément : il conserve partout un ton élevé, dont il ne descend jamais; il ne se permet rien qui ressemble à une plaisanterie. Si l'on peut reprocher quelque défaut à son admirable éloquence, c'est d'approcher quelquefois de la dureté et de la sécheresse. Il peut être considéré comme dépourvu de grâce et de

douceur, ce que Denys d'Halicarnasse attribue à une imitation trop scrupuleuse de la manière de Thucydide, qui était son grand modèle pour le style, et dont il avait, dit-on, copié huit fois l'histoire de sa propre main. Mais ces défauts sont plus que rachetés par la mâle vigueur de son éloquence irrésistible, qui terrassait tous ceux qui l'entendaient, et qui, lorsqu'on le lit aujourd'hui, produit encore une forte impression....

Outre sa concision, qui produit quelquefois l'obscurité, Démosthène a encore un désavantage; c'est que la langue dans laquelle il écrit est moins familière à la plupart d'entre nous que le latin, et que les antiquités grecques nous sont moins connues que les antiquités romaines. Nous lisons Cicéron avec plus d'aisance, et par conséquent avec plus de plaisir. Indépendamment de cette circonstance, il est aussi, sans aucun doute, écrivain plus agréable en lui-même que Démosthène; mais, malgré cet avantage, je pense que si l'Etat était en danger, ou s'il était question de quelque grand intérêt national qui excitât l'attention sérieuse du public, un discours dans le ton et dans le genre de Démosthène, aurait plus de succès, et produirait plus d'effet qu'un discours dans la manière de Cicéron. Si les Philippiques de Démosthène étaient prononcées devant une assemblée anglaise dans des conjonctures semblables, elles convaincraient

et persuaderaient encore aujourd'hui. Le style rapide, le raisonnement serré, le dédain, l'indignation, la hardiesse, la liberté qui les animent constamment en rendraient le succès infaillible devant toute assemblée moderne. Je doute qu'on en pût dire autant des discours de Cicéron, dont l'éloquence, quelque belle et quelque conforme qu'elle soit au goût des Romains, approche plus souvent de la déclamation, et s'éloigne davantage du ton avec lequel nous exigeons qu'on traite aujourd'hui les affaires sérieuses et les questions importantes (1). (*Cours de rhétorique*, chap. 25 et 26.)

LAHARPE.

RAISONNEMENS et mouvemens, voilà toute l'éloquence de Démosthène. Jamais homme n'a donné à la raison des armes plus pénétrantes, plus inévi-

(1) « Le parallèle de Cicéron et de Démosthène, dit une femme célèbre, se trouve presque entièrement dans la comparaison qu'on peut faire de l'esprit et des mœurs des Grecs avec l'esprit et les mœurs des Romains. La verve injurieuse de Démosthène, l'éloquence imposante de Cicéron, les moyens que Démosthène emploie pour agiter les passions dont il a besoin, les raisonnemens dont Cicéron se sert pour repousser celles qu'il veut combattre, ses longs développemens, les rapides mouvemens de l'orateur grec, la multitude d'argumens que Cicéron croit nécessaires, les coups répétés que Démosthène veut porter, tout a rapport au gouvernement et au caractère des deux peuples. » (Madame de Staël, *de la Littérature*, *etc.*, ch. 5.)

tables. La vérité est dans sa main un trait perçant qu'il manie avec autant d'agilité que de force, et dont il redouble sans cesse les atteintes. Il frappe sans donner le temps de respirer; il pousse, presse, renverse, et ce n'est pas un de ces hommes qui laissent à l'adversaire terrassé le moyen de nier sa chute. Son style est austère et robuste, tel qu'il convient à une âme franche et impétueuse. Il s'occupe rarement à parer sa pensée : ce soin semble au-dessous de lui ; il ne songe qu'à la porter tout entière au fond de votre cœur. Nul n'a moins employé les figures de diction, nul n'a plus négligé les ornemens ; mais, dans sa marche rapide, il entraîne l'auditeur où il veut; et ce qui le distingue de tous les orateurs, c'est que l'espèce de suffrage qu'il arrache est toujours pour l'objet dont il s'agit, et non pas pour lui. On dirait d'un autre : Il parle bien ; on dit de Démosthène : Il a raison. (*Cours de littérature*, 1re partie, liv. VII, chap. 3.)

LE CARDINAL MAURY.

Les gens de lettres n'ont point encore prononcé unanimement entre Cicéron et Démosthène : ces deux orateurs sont l'un et l'autre au premier rang, et, dans l'opinion de plusieurs rhéteurs, à peu près sur la même ligne. Cicéron a une prééminence incontestable sur son rival en littérature et en phi-

losophie. Mais il ne lui a point arraché le sceptre de l'éloquence : il le regardait lui-même comme son maître; il le louait avec tout l'enthousiasme de la haute admiration; il traduisait ses ouvrages; et si ces traductions officieuses étaient parvenues jusqu'à nous, il est probable qu'en lui rendant un service trop généreux, Cicéron se serait placé pour toujours au-dessous de Démoshène... C'est la force irrésistible du raisonnement, c'est l'enchaînante rapidité des mouvemens oratoires qui caractérisent l'éloquence de l'orateur athénién. Il n'écrit que pour donner du nerf, de la chaleur et de la véhémence à ses pensées, qui ne sont que des élans impétueux d'une âme ardente; il parle, non comme un écrivain élégant qui veut être admiré, mais comme un homme inspiré et passionné que la vérité tourmente, comme un citoyen menacé du plus grand des malheurs, et qui ne peut plus contenir la fougue de son indignation contre les ennemis de sa patrie. L'audace de son style se compose de l'emploi, de l'alliance ou de la simplicité hardie et pittoresque de ses expressions. Son ascendant est irrésistible : tout cède devant lui à la domination de ses paroles, et sa langue s'enrichit des trésors inépuisables de sa verve et de son imagination... C'est l'athlète de la raison; il la défend de toutes les forces de son âme et de son génie, et la tribune où il parle devient une arène. Il subjugue à la fois

ses auditeurs, ses adversaires, ses juges; il ne paraît point chercher à vous attendrir; et cependant il remue, il bouleverse tous les cœurs. Il accable ses concitoyens de reproches; mais alors il n'est que l'interprète de leurs propres remords. Réfute-t-il un argument, il ne discute point; il propose une simple question pour toute réponse, et l'objection ne reparaîtra jamais. Veut-il soulever les Athéniens contre Philippe, ce n'est plus un orateur qui parle; c'est un général, c'est un roi, c'est le prophète de l'histoire, c'est l'ange tutélaire de sa patrie; et, quand il veut semer autour de lui l'épouvante de l'esclavage, on croit entendre au loin, de distance en distance, le bruit des chaînes qu'apporte le tyran. (*Essai sur l'éloquence*, § XV.)

M. VILLEMAIN.

Rousseau dit que *Démosthène est un orateur, et Cicéron un avocat* (1). En ôtant au terme d'avocat l'injurieuse acception qui ne lui fut jamais donnée plus mal à propos, on peut observer que Démosthène lui-même offre la perfection du talent de l'avocat, la justesse et la vivacité de la discussion, l'adresse du raisonnement, et quelquefois du

---

(1) « Entraîné par la mâle éloquence de Démosthène, mon élève dira : C'est un orateur; mais en lisant Cicéron, il dira : C'est un avocat. » (*Emile*, liv. IV.)

sophisme, l'art de saisir et d'employer les circonstances. La dialectique paraît d'abord son talent naturel, et l'enthousiasme des passions a pu seul l'en faire sortir pour l'emporter jusqu'au sublime; mais les procès, les lois, les mœurs des Athéniens sont si loin de nous, que cette lecture devient froide et pénible... Ce qui rendait la brièveté facile à Démosthène, c'est qu'il n'est jamais attentif qu'à sa cause, qu'il la retourne en tous sens avec une inconcevable rapidité, qu'il accumule les raisons et ménage les phrases, qu'il prouve d'abord, et se tait dès qu'il a prouvé... La précision de Démosthène n'ôte jamais rien aux développemens, aux tableaux, aux effets de l'éloquence : autrement, serait-il grand orateur ? Mais la première vertu de son style, c'est le mouvement : voilà ce qui le faisait triompher à la tribune; il fallait le suivre et marcher avec lui. A deux mille ans de Philippe et de la liberté, ses paroles entraînent encore. La diction est soignée, énergique, familière, les bienséances adroites et nobles, les raisonnemens d'une force incomparable; mais c'est le discours entier qui est animé d'une vie intérieure et poussé d'un souffle impétueux. Au milieu de cette véhémence, on doit être frappé de la raison supérieure et des connaissances politiques de l'orateur. Ces discours, pleins de verve et de feu, renferment les intructions les plus précises et les plus salutaires sur tous

les détails du gouvernement et de la guerre.... Démosthène fait un usage fréquent des comparaisons prises dans les objets de la vie commune : et presque toujours il en tire des inductions vives et palpables, qu'il applique à la situation et aux intérêts de la république. On a dit fort mal à propos que l'éloquence de Démosthène aurait mieux réussi dans Rome, et celle de Cicéron à Athènes. Sans doute ces deux grands hommes n'ignoraient pas que le goût des auditeurs doit être la règle des orateurs. L'éloquence abondante et périodique, les expressions savamment ménagées de Cicéron, qui se prètèrent si facilement à l'éloge d'un vainqueur et d'un maître, lui furent toujours nécessaires devant le sénat ou devant le peuple. On parlait aux Romains avec respect; leur fierté aurait mal accueilli des primandes et des leçons : mais l'austère rudesse de Démosthène imposait à la légèreté des Athéniens; ses reproches amers, ses prédictions sinistres fixaient au moins leur attention, et sa rapide brièveté satisfaisait leur intelligence, aussi prompte à concevoir qu'à se lasser. Enfin Démosthène, dans ses discours politiques, s'adressant toujours au peuple, plus éclairé dans Athènes qu'ailleurs, mais peuple cependant, devait rechercher surtout cette énergie familière et naturelle, qui revêt les plus grandes choses de termes simples. Le bon sens est son arme ; mais ce bon sens est

sublime, parce qu'il ne s'exerce que sur des projets nobles et des maximes généreuses, et qu'il semble donner à l'héroïsme la forme la plus simple et la plus vulgaire (*Biogr. univ.*, art. Démosthène.)

M. BECKER.

Comme homme, comme citoyen et comme orateur, Démosthène mérite l'estime générale. On ne peut s'empêcher d'éprouver de l'étonnement lorsque l'on compare l'esprit qui règne dans son discours avec les récits que les anciens écrivains ont faits de quelques circonstances de sa vie. Je trouve dans ses harangues un homme dont l'amour pour la justice et la vérité se montre en toutes choses, un homme auquel l'indépendance de sa patrie est chère par-dessus tout, qui s'arme de toute l'austérité de sa vertu pour exhorter et exciter ses concitoyens à tous les genres d'efforts que leur intérêt exige. Je le vois employer toutes les ressources de son éloquence et de son génie pour atteindre à ce noble but. Aucun sacrifice n'est assez grand, aucun péril assez imminent pour l'en détourner; mais ses efforts ne sont point couronnés de succès. Athènes est réduite sous la domination de l'étranger. Une partie de ses citoyens et de ses hommes d'Etat ont conspiré à ce résultat indigne, et acceptent ce joug humiliant. Ainsi s'était formé

un parti opposé à l'orateur, parti toujours prêt à calomnier, comme homme et comme citoyen, le noble défenseur de la liberté de ses compatriotes. Ainsi se sont propagés, d'un âge à l'autre, une foule de récits mensongers et de faux rapports sur l'éloquence de Démosthène. Il excitait la haine de tous ceux qui avaient des vues opposées aux siennes, ou qui n'étaient point capables de comprendre sa grandeur. Voilà ce qui explique à mes yeux la contradiction frappante que je découvre entre les récits des historiens de Démosthène et l'esprit qui règne dans ses discours. Telle est aussi l'opinion qu'a exprimée M. Heeren (1) dans son savant ouvrage sur le Commerce des anciens. (*Préface de l'ouvrage intitulé Demosthenes als Staatsmann ünd Redner.*)

M. TOPFFER.

Dès les premiers pas de Philippe dans sa carrière, Démosthène avait deviné ses projets, et veillait pour ses compatriotes plongés dans

(1) « Jamais homme, dit Heeren, n'a été plus victime de sa propre grandeur que Démosthène. C'est le plus pur et le plus tragique de tous les caractères politiques que nous offre l'histoire. Depuis le moment où il commença à apparaître sur la scène du monde, il semble en lutte continuelle avec le destin dont la rigueur le terrasse sans jamais le dompter. »

une profonde léthargie. Presque seul incorruptible parmi les orateurs d'Athènes, il méprisa les trésors du monarque, et embrassa la cause de la liberté pour lui demeurer constamment fidèle dans les positions les plus difficiles. Dès lors, paraissant s'oublier lui-même, il n'eut plus qu'une seule idée, celle de sauver sa patrie du danger qui la menaçait. Animé d'un zèle infatigable, il se montrait partout, faisait face aux ennemis du dehors, tonnait contre ceux du dedans, se chargeait des entreprises, rédigeait les décrets, proposait les plans de campagne, réconciliait les partis, et, par des efforts inouis, réveillait le sentiment de l'honneur chez un peuple dégénéré....

La carrière de Démosthène fut difficile, mais remplie des plus glorieux triomphes. S'il eût joint à ses rares talens et à ses éminentes vertus le courage militaire et un entier désintéressement, non seulement on l'eût dit le premier orateur, mais on l'eût placé à côté des plus vertueux citoyens et des plus grands hommes d'Etat que la Grèce ait produits.

Toutefois il est permis de penser que sa mémoire, liée à celle d'un siècle de décadence, a un peu souffert de cette association. Le nom de Périclès réveille l'idée de la splendeur et de la gloire d'Athènes, et tire plus ou moins d'éclat d'une prospérité qui ne fut pas en tout l'ouvrage de cet

illustre citoyen, tandis que le même prestige n'est pas attaché aux vertus sévères de Démosthène. Cependant, si l'on compare entre eux ces deux grands hommes, il est difficile de souscrire au jugement de Plutarque, qui donne au premier une supériorité décidée. Tous deux durent à leur éloquence un ascendant puissant sur leurs concitoyens; mais l'usage qu'ils en firent fut aussi différent que les moyens en leur pouvoir furent inégaux. Périclès, durant le cours d'une longue et pénible administration, dissipant, en monumens et en spectacles, les deniers de l'Etat dont il disposait, augmenta le lustre d'Athènes. Démosthène, sans autre ressource que son zèle et son génie, écarta l'opprobre de dessus la Grèce : le premier, flatteur adroit du peuple, accrut son pouvoir aux dépens des principes républicains, et s'en servit pour écarter des rivaux dont les talens lui faisaient ombrage; le second, s'oubliant lui-même, fit entendre à ses compatriotes les vérités les plus dures, et ne voulut perdre que les traîtres qui perdaient l'Etat. Enfin Périclès n'eut pas de peine à engager un peuple, parvenu au faîte de la puissance et enflé de ses succès, dans une guerre où il perdit la prééminence; Démosthène, luttant à la fois contre l'apathie des Athéniens et contre l'or de Philippe, releva l'honneur d'une nation avilie; et, grâce à lui, la Grèce ne succomba pas sans gloire...

Les ouvrage de Démosthène ne sont pas du nombre de ceux qui séduisent l'imagination avant de parler à l'esprit. Démosthène, dans son élégante simplicité, a tout donné au sentiment de l'éloquence. Entraîné par une idée dominante, il va droit à son but; et sa plume, avare d'ornemens, dédaigne tout ce qui arrêterait sa marche. Ses beautés mâles et nobles frappent moins d'abord qu'elles n'intéressent et n'entraînent; mais, en renchérissant les unes sur les autres, elles commandent une admiration d'autant plus vive qu'elle est le fruit d'un examen plus approfondi.

De tous les orateurs, Démosthène est celui qui a le mieux saisi l'ensemble de son art, et qui en a le mieux ménagé les moyens. C'est sans doute de là qu'il tire cette force qui fait son principal caractère, et qui l'élève au-dessus de tous ses rivaux. Cicéron, dans les parties même où il l'emporte sur Démosthène, est rarement aussi fort que lui, parce qu'il abuse souvent de ses ressources. Quelquefois, après avoir étalé tout ce que le pathétique a de plus touchant, il fait un effort pour renchérir sur ce qu'il a dit, et nous découvre dans sa douleur quelque chose de factice qui nuit à l'impression de l'ensemble. Démosthène, au contraire, ne prodigue jamais rien, et sait user de tout à propos; mais ce qui le distingue surtout de l'orateur romain, c'est que, se faisant entièrement

oublier, il ne perd pas, à nous faire admirer son génie, le temps précieux qu'il emploie à nous entraîner par ses raisons. Son style est remarquable par la simplicité et le naturel. Il est coulant, rapide et animé, rempli de tournures vives, d'expressions heureuses, toujours serré et nerveux; mais c'est dans la conduite et la marche de ses discours qu'il est surtout admirable. Toutes les questions deviennent claires et faciles à comprendre; toutes les discussions y prennent du mouvement et de la vie : tantôt il leur donne la forme vive et piquante du dialogue, tantôt il développe avec majesté ou il apostrophe avec véhémence, et partout on reconnaît la voix d'un patriotisme ardent et désintéressé. Rien n'est au-dessus de la vigueur de ses raisonnemens, de la clarté avec laquelle ils sont conduits et mis à la portée du simple bon sens. Il se place si haut, par la supériorité de ses vues et de ses argumens, que les objections ne l'atteignent pas même; elles sont détruites, sans qu'il ait pris la peine de les réfuter. Ses reproches sont terribles, ses exhortations pressantes, son ironie amère. Mais surtout jamais aucun orateur ne sut, comme Démosthène, s'adresser à tout ce qu'il y a de grand et de beau dans le cœur de l'homme, non par de vaines déclamations, mais par des appels énergiques à des sentimens qu'on rougirait de ne pas avoir. Digne élève de Platon, il avait pris de la

philosophie de son maître ce qu'elle a de plus sublime, et savait faire aimer la vertu par sa seule beauté. (*Introduction aux harangues politiques de Démosthène*, Genève, 1824.)

ARISTOPHANE ET DÉMOSTHÈNE, PAR M. RAOUL-ROCHETTE.

Les circonstances où Démosthène et Aristophane parurent à Athènes offraient un égal aiguillon à l'ardeur de signaler du patriotisme. Aristophane trouva les Athéniens livrés à des factions excitées par l'effervescence de quelques jeunes gens, entretenues par leur ambition, et fortifiées par les guerres du dehors. Il vit des citoyens divisés par des philosophes qui se disputaient moins le prix de la vertu, que la prétendue gloire attachée au plus grand nombre des disciples : cet esprit de parti faisait pulluler ces affreux sycophantes, plus connus parmi nous sous le nom de calomniateurs, race impure qui naît de la corruption des mœurs, et qui porte dans le sein des Etats et des sociétés un poison mille fois plus meurtrier que la guerre et la peste. Athènes, du temps de Démosthène, était plongée dans la dissolution. Il y voyait les citoyens engourdis sur leurs propres intérêts, ouvrant la main à l'or de l'Asie, et ne frémissant déjà plus au seul nom de l'esclavage dont ils étaient

cependant menacés par la présence de Philippe, conquérant plein d'ambition et de moyens pour la satisfaire.

Dans ces conjonctures semblables, Aristophane et Démosthène manifestèrent bien différemment leur attachement à leur patrie. Celui-là voulut corriger les mœurs dépravées en faisant rire à leurs dépens; celui-ci, en tonnant dans la tribune, voulut inspirer l'énergie des vertus. Tous les deux déployèrent, pour le même but, un caractère vif, ardent, opiniâtre même, mais porté jusqu'à l'impudence chez le poète, et modifié, au contraire, chez l'orateur par les bienséances particulières à son art. Tous les deux rencontrèrent des obstacles; mais le premier les devait à sa bile amère et mordante, et les multipliait à mesure qu'il faisait de nouveaux pas; et le second ne les devait qu'à la jalousie, et les réduisait au silence par sa propre force. Le poète mulcta des particuliers, immola des victimes; son influence était funeste à celui qu'il s'acharnait à ridiculiser, mais nulle ou presque nulle pour le bien général. L'orateur, au contraire, entraîna toute la nation après lui; c'était un grand corps, dont il se rendait l'âme, et dont il réglait les mouvemens d'après le vif sentiment du bien qui l'animait. (*Développement du discours du P. Brumoy sur la comédie grecque. Théâtre des Grecs*, t. XI, p. 438 et suiv.)

DÉMOSTHÈNE ET CICÉRON, PAR M. CH. DURAND.

Leur mérite est immense, mais il est égal; leurs droits à notre admiration sont les mêmes. Démosthène, parlant, à Rome, devant un peuple plus grave et plus attentif, aurait été moins âpre, moins sévère pour son auditoire, et aurait permis à son génie plus d'abondance et de fécondité. Cicéron, haranguant le peuple grec, aurait resserré ses pensées, diminué ses périodes, supprimé ce que ce peuple si intelligent comprenait sans qu'on le lui dît, et laissé percer quelquefois les mouvemens de l'impatience qu'excitait la légèreté de cette multitude volage. L'un à la tribune d'Athènes, l'autre au forum romain, ont été ce qu'ils devaient être; et, puisqu'il faut le dire, se sont montrés plus dignes des peuples que les peuples n'ont été dignes d'eux. Ce qui se faisait de remarquable à Rome retentissait bientôt dans le monde entier; il est donc naturel d'excuser, chez l'orateur romain, une soif de gloire trop immodérée peut-être. La gloire était tout pour Rome; et ces orgueilleux citoyens, dont l'empire était l'univers, ne pouvaient guère connaître d'autre patriotisme qu'un juste orgueil pour l'honneur et pour la gloire du nom romain. Quand ce désir de réputation, cette soif d'immortalité, se lient étroitement aux intérêts

de la patrie, l'amour de la gloire est un sentiment noble qu'on peut hautement avouer; et c'est ainsi que l'entendait ce sauveur de la république, ce père immortel de la patrie.

Dans Athènes, d'autres besoins demandaient les mêmes sacrifices; mais il ne s'agissait point de conquêtes à faire, ni de gloire à acquérir. Ce n'était point pour porter le nom grec aux extrémités du monde, que Démosthène engageait le peuple à voler aux armes. Le pays et ses charmes, le foyer, la famille, les droits les plus saints, et la liberté, voilà ce que menaçaient les conquérans de la Grèce, et voilà ce qu'il fallait défendre légitimement contre d'odieux usurpateurs. Ne soyons donc point étonnés si les mêmes sentimens inspirèrent à des génies si semblables un langage différent, alors que, d'une part, il y avait triomphes, puissance et conquêtes, et, d'autre part, avec d'héroïques souvenirs, crainte de l'oppression, et approche de la tyrannie. Cicéron et Démosthène ont fait également leur devoir. Le premier, peut-être, a plus aimé la gloire; et le second plus aimé la patrie; mais tous deux eurent en partage le même talent et la même vertu. Orateurs célèbres! votre gloire, vieille de tant de siècles, augmente et grandit avec eux; c'est la récompense du génie qui ne voulut pas seulement intéresser les hommes, mais les servir, les défendre et les instruire. Mille fois mon faible

esprit médita sur les ressources de votre éloquence, et mille fois, ne pouvant trouver dans le génie de l'homme des forces suffisantes pour l'expliquer, il s'arrêta, surpris et confondu; mais bientôt, songeant à vos vertus civiques, et soulevant le voile qui cachait aux yeux l'intérieur de vos grandes âmes, j'ai vu, j'ai découvert dans votre sensibilité profonde cette fièvre, ces émotions brûlantes qui éclataient comme des tonnerres, à l'appel de la gloire et de la patrie! (*Cours d'éloquence*, liv. II, chap. 10.)

DÉMOSTHÈNE ET MIRABEAU, PAR LE MÊME.

Que vois-je dans Démosthène? Des malheurs de famille irritant sa jeune imagination, et son premier succès attaché à son discours contre des tuteurs avides qui le dépouillent du bien de ses pères. Mirabeau m'apparaît ensuite : le spectacle est le même; car je vois son esprit, jeune encore, exalté par des rigueurs de famille déployées contre sa liberté. Que d'espérances fonde Démosthène sur cette tribune qui l'appelle! que de projets nourrit Mirabeau sur cette assemblée de la noblesse qui va l'honorer de la députation! Des murmures ironiques repoussent Démosthène de la tribune : un dédain aristocratique repousse Mirabeau de l'assemblée des nobles. Quel découragement d'a-

bord, et quelles études profondes dans l'orateur grec ! quelle vive indignation et quel redoublement de courage dans l'orateur français ! Démosthène a reparu à la tribune, et les usurpateurs ont tremblé. Mirabeau, fier de représenter le peuple, a ressuscité parmi nous les mouvemens violens de l'éloquence antique ; mais, ici, quelle différence vient s'établir ! L'un veut tout conserver ; l'autre veut tout détruire : l'un défend, contre la tyrannie menaçante, les institutions, les droits des citoyens et le sol sacré de la patrie ; l'autre attaque de front et sans pitié les priviléges et les abus d'un régime de plusieurs siècles. Tous les deux, accusés de concussion, se présentent à la postérité en état de suspicion politique ; le premier, condamné par l'Aréopage, le second par l'opinion publique. Tous les deux, orateurs énergiques, exerçant une haute influence sur la destinée de leur patrie ; tous les deux frappés dans la vigueur de l'âge, expirant, l'un par le poison, l'autre par une maladie cruelle : le premier, quand il ne fallait plus vivre ; le second, quand il fallait vivre encore pour réparer de grandes fautes, fonder des institutions, prévenir les excès populaires, et enchaîner le lion si imprudemment excité ! (*Cours d'éloquence*, liv. VIII, chap. 2.)

M. BROUGHAM.

La *Revue britannique*, dans l'un de ses derniers numéros, contient un article plein de savoir et de talent, dans lequel l'illustre M. Brougham se livre à des considérations tout-à-fait neuves sur l'éloquence politique chez les anciens, et particulièrement sur celle de Démosthène (1). Cet article, trop étendu pour être textuellement transcrit, paraît avoir surtout pour objet de démontrer que l'éloquence ancienne avait d'autant plus de mérite, qu'elle n'était point le fruit de l'improvisation, mais bien d'un labeur opiniâtre, d'études longues et réfléchies. Je vais essayer d'en offrir une analyse exacte.

Démosthène, dit l'écrivain anglais, détestait l'improvisation. Les soixante-cinq exordes qui nous restent de lui prouvent assez la laborieuse lenteur des procédés qu'il employait. Un témoignage plus irréfragable encore nous fait pénétrer, pour ainsi dire, dans le secret de sa composition.

(1) Dans un discours prononcé le 6 avril 1825, à l'occasion de son inauguration dans la dignité de lord recteur de l'Université de Glascow, discours traduit en français par M. Constantin (1826), M. Brougham avait insisté déjà sur la nécessité pour ceux qui veulent suivre la carrière de l'éloquence, d'apprendre la langue grecque et *de se livrer à l'étude de Démosthène*.

La même idée, d'abord esquissée, puis mise en œuvre, puis élaborée avec un soin nouveau, se reproduit dans plusieurs de ses discours. Les ratures, les additions, les changemens, les variantes de l'orateur nous sont aussi parfaitement connus que si, dans son cabinet d'étude, nous avions assisté à son travail. Tantôt il transporte une période, tantôt il conserve un membre de phrase tout entier, qu'il regarde sans doute comme parfait, et soumet le reste de la même phrase à une transmutation complète. Ici, c'est une épithète soumise à trois variantes différentes; là, c'est une pensée présentée sous un nouveau jour; plus loin, c'est une comparaison appliquée à un objet nouveau. Rien ne ressemble moins au jet capricieux de cette imagination irrégulière dont se vantent les poètes modernes, dont ils sont fiers, dont ils augmentent, autant qu'il est en eux, l'extravagant abandon.

Le génie, ajoute M. Brougham, n'est que la raison exaltée, et, si l'on peut le dire, *sublimée*. Loin de dédaigner la forme, il s'applique bientôt à la mettre d'accord avec la pensée; c'est pour atteindre à ce résultat que Démosthène et tous les grands écrivains ont consacré tant de veilles au travail du style. Deux fois, ce grand orateur parle de l'implacable inimitié de Philippe contre les Grecs; il en assigne la cause, il expose les motifs politiques qui l'ont porté à couvrir la Thrace de

ses soldats. Ces considérations se reproduisent et dans ses harangues sur la Chersonèse, et dans sa 4e Philippique ; mais ce n'est que dans la seconde variante que Démosthène se trouve tout entier. Qu'on en juge par cette véhémente et sublime invective : « Philippe est l'ennemi mortel d'Athènes, et de la ville qui nous enferme, et du sol qui nous porte, et des dieux même qui nous protègent... Dieux d'Athènes, anéantissez-le ! » Ce trait, si plein de verve et de fougue, n'est que de seconde main. On peut en dire autant de presque tous les traits sublimes : la méditation, embrasée par un exercice intense de ses facultés, ne les fait jaillir qu'à la longue.

M. Brougham est loin d'interpréter par la négligence les répétitions multipliées des mêmes mots, les pléonasmes assez fréquens que l'on reproche à Démosthène. Il n'y voit qu'un procédé familier au style oriental pour donner au discours plus de force et d'énergie. Ainsi, dans la harangue de la Couronne, il parle de ces hommes qui *guerroient la guerre* (πολέμους πολεμόντας). Cette locution et beaucoup d'autres analogues rappellent les idiotismes hébreux.

La faiblesse apparente des péroraisons de Démosthène ne justifie pas mieux, suivant M. Brougham, le reproche de négligence. Dans l'esprit des anciens, la passion, au lieu de former la partie

essentielle de l'éloquence, de la poésie et de l'art, n'en était qu'une portion très secondaire. Les péroraisons de Démosthène ne sont point négligées, elles sont simples; il affecte de reposer son auditeur.

M. Brougham entre dans des détails minutieux pour prouver combien d'efforts et de travail coûtent souvent au prince des orateurs la diction plus simple, le rhythme plus harmonieux, l'expression plus pure, auxquels il est parvenu. Le premier de tous les orateurs politiques, dit-il, il n'a jamais pensé qu'une seule phrase à prononcer fût une œuvre aisée, une saillie d'imagination. Maître de son idiome comme de ses idées, capable, s'il l'eût voulu, de répandre avec grâce et facilité le flot hardi de sa parole, il eût regardé cette extrême facilité comme une espèce de profanation. Il travaillait sans relâche jusqu'à ce qu'il eût obtenu la dernière perfection de son œuvre. Si une période, une comparaison, un membre de phrase, long-temps médités, élaborés, lui paraissaient dignes d'être conservés comme parfaits, c'était comme autant de pierres monumentales dont il ne se faisait pas scrupule de réitérer l'emploi. Ces matériaux lui avaient coûté assez cher pour qu'il en usât à plusieurs reprises.

L'opinion de Quintilien qu'il y a chez Cicéron plus de naturel, plus de travail chez Démos-

thène (1), est loin, continue M. Brougham, d'être paradoxale, comme on l'a cru long-temps. La fluidité cicéronienne annonce un orateur admirablement organisé pour les discours d'apparat ; ceux de Démosthène *sentent l'huile*. Mais quelle puissance ! quelle concentration ! Combien Démosthène se rapproche davantage de cette éloquence positive que les modernes apprécient tant, et qui, seule, peut émouvoir aujourd'hui les hommes politiques ! Quiconque se destine à parcourir la carrière politique ne peut donc étudier avec trop d'attention non seulement les compositions de ce grand écrivain, mais encore sa méthode de composition.

M. Brougham termine ce savant morceau par la description suivante de l'éloquence de l'orateur athénien : « Il ne procède point par argumenta« tions serrées. Un long enchaînement de preuves « logiques ne le conduit pas au résultat qu'il désire. « Il vous offre une série naturelle de remarques et « d'observations évidentes, mais qui, toutes, se « rapportent directement ou indirectement au but « qu'il se propose. Point de métaphores puisées « dans un ordre d'idées métaphysiques où éloi« gnées ; point d'abstractions : nulle recherche. Une « intelligence populaire, mais forte, va saisir sans

(1) *Instit. orator.*, lib. X, cap. 1, *de Copiâ verbor.*

« peine chacun des argumens que Démosthène « livre à sa méditation. Ces phrases si simples ont « leur puissance : elles sont à leur place, frappent « l'intelligence, s'y gravent, et concourent à la « grande œuvre que l'homme éloquent doit opé- « rer. A ces axiomes sensibles se mêlent quelques « appels vifs et brefs à la passion, des mots qui « retentissent dans le cœur des citoyens, des idées « qui, étant communes à tous les auditeurs, leur « semblent leur propriété individuelle, et les pé- « nètrent d'une sorte de joie égoïste et naïve quand « ils les entendent émaner de la tribune... Pour « parvenir à cette simplicité irrésistible, Démos- « thène s'est imposé une contrainte aussi sévère, « aussi rigoureuse, que celle dont les sophistes « les plus amoureux de la pureté du style ont « accepté le joug. » (*Revue britannique*, février 1831.)

M. F. JACOBS.

Que de consolation et d'enthousiasme l'âme ne puise-t-elle pas dans la contemplation des caractères héroïques qui s'élèvent et planent au-dessus d'une race dégénérée ! Démosthène fut un de ces caractères : son âme généreuse avait sans cesse présente l'image de l'antique Athènes, dont le courage héroïque traversa les terres et les mers, et éleva partout des monumens impérissables. Et, de même

que les trophées de Miltiade ne laissaient aucun repos à Thémistocle, ainsi le souvenir des jours glorieux de sa patrie était pour Démosthène un aiguillon puissant. Animé du noble désir de réveiller la gloire endormie de ses aïeux, il exige de ses concitoyens le parti le plus difficile, mais aussi le plus noble; et son indignation s'allume lorsqu'il les voit oublier leur ancienne dignité, et préférer leurs plaisirs à leur honneur; aussi, tandis que d'autres orateurs recherchaient les bonnes grâces du peuple, tandis qu'ils lui conseillaient tout ce qui pouvait flatter ses jouissances et ses goûts, Démosthène attaquait en face les passions les plus chères de ses auditeurs, et savait mêler la douceur à la gravité par un art si admirable, qu'il produisait cette magnifique harmonie avec laquelle, dit Plutarque, Dieu gouverne le monde (1). Comme son âme, qui ressemblait tant à l'âme de Périclès, sa parole était grave; elle sacrifiait moins à l'agrément qu'à une grâce austère. Son modèle était Thucydide, plutôt pour les idées que pour le style : aussi, dans sa bouche, le présent paraissait emprunter une âme du passé; et, dans la pensée, dans l'expression, dans l'harmonie de ses harangues, respirait une dignité antique. Démosthène a de la force sans dureté, de la solennité sans pesanteur, de l'éloquence sans exagération,

(1) *Vie de Phocion.*

du naturel sans trivialité... Ce fut avec de pareilles ressources puisées dans le fond de son cœur, qu'il put quelquefois, même au milieu des circonstances les plus malheureuses, éveiller dans l'âme de ses concitoyens de nobles résolutions, et l'alliance de Thèbes avec Athènes sur le champ de bataille de Chéronée fut l'ouvrage de sa victorieuse éloquence... Telles furent la fermeté et la noblesse des opinions que Démosthène manifesta dans le cours de sa vie et dans ses harangues : il demeura, jusqu'à la mort, attaché à la cause de la liberté et de la patrie, inébranlable dans ses principes ; et, d'une ardeur qui ne se ralentissait jamais, il dirigea le gouvernement de l'Etat, dit Plutarque, toujours d'après une seule et même mesure. Une noble ambition le porta, dès son enfance, vers cette carrière séduisante et semée d'épines, qui devait le conduire à la mort; et les efforts de sa vie entière n'eurent d'autre principe que son amour pour sa patrie, son empressement à surpasser ses concitoyens dans tous les sacrifices qu'elle exigeait. Ces sentimens sont confirmés par l'histoire et par ce témoignage de faits incontestables auxquels ne peuvent être opposés les vains reproches de quelques malveillans adversaires. (*Préface des discours politiques de Démosthène*, 2[e] édition, Leipzig, 1833, trad. de M. de Sinner.)

FIN DES JUGEMENS.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 4, note 2, ligne 4, au lieu de : *dans sa minéralogie*, lisez : *dans sa métrologie*, etc.

Page 133, ligne 5, au lieu de : *semble même*, lisez : *sembla même*, etc.

Page 167, note 1, ligne 5, au lieu de : *et le reconnurent*, lisez : *et le remercîment*, etc.





